ÉTUDES FRANÇAISES
Fondées sur l'initiative de la
Société des Professeurs français en Amérique

FERNAND BALDENSPERGER

Alfred de Vigny

Nouvelle Contribution à sa biographie intellectuelle

Société d'Edition "LES BELLES LETTRES"
95, Boulevard Raspail
PARIS

ALFRED DE VIGNY

DU MÊME AUTEUR :

LES BELLES-LETTRES :

Sensibilité musicale et Romantisme.

HACHETTE ET Cie :

Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres (épuisé).
Gœthe en France, 2e édition augmentée (épuisé).
Bibliographie critique de Gœthe en France (épuisé).
Études d'histoire littéraire, 2 volumes.
Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle.

PLON-NOURRIT :

Le Mouvement des Idées dans l'Émigration française, 1789-1815 (2 vol.)

FLAMMARION :

La Littérature : création, succès, durée.

L. CONARD :

Œuvres complètes d'Alfred de Vigny, 6 vol. parus (en cours de publication).

ED. CHAMPION :

Orientations étrangères chez H. de Balzac.

NOUVELLE REVUE CRITIQUE :

Alfred de Vigny.

PAYOT :

L'Avant-guerre dans la littérature française, 1900-1914 (épuisé).

LIBRAIRIE FISCHBACHER :

César Franck. L'artiste et son œuvre (épuisé).

HORS COMMERCE :

Notes sur les moyens d'action intellectuelle de la France à l'étranger (épuisé).

DE FERNAND BALDENNE :

Mezza Voce, poésies (épuisé).
En Marge de la Vie, poésies (épuisé).
Contes et Récits vosgiens (épuisé).
Charles Guérin et son œuvre lyrique (épuisé).
La Croisée des routes (Perrin).

88
bAI

ÉTUDES FRANÇAISES

Fondées sur l'initiative de la
Société des Professeurs français en Amérique

TRENTIÈME CAHIER

FERNAND BALDENSPERGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Alfred de Vigny

Nouvelle Contribution à sa biographie intellectuelle

301275
1-7-34

Société d'Edition "LES BELLES LETTRES"
95, Boulevard Raspail
PARIS

ASSOCIATION DES ÉTUDES FRANÇAISES

(Association internationale propriétaire des "Études Françaises")

Président :

Paul HAZARD, Professeur au Collège de France.

Secrétaire général :

Jean THOMAS, Ecole Normale Supérieure, 45, rue d'Ulm, Paris.

COMITÉ DE CENTRALISATION

Linguistique : Joseph VENDRYÈS.
Littérature : Paul HAZARD.
Histoire et civilisation : Albert DEMANGEON.

COMITÉ EXÉCUTIF DE COORDINATION

POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

Jean-B. ZACHARIE, Président de la Société des Professeurs français en Amérique, *ex officio*.
Louis CONS, Columbia University.
RICHARD T. HOLBROOK, University of California.
A. MESNARD, *Secrétaire pour l'Amérique du Nord*, Columbia University.

Déjà parus :

GUSTAVE LANSON : **Méthode de l'histoire littéraire.**

1er Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 56 pages.

HENRY BARGY : **Description phonétique du Présent du Verbe.**

2e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 40 pages.

EUGÈNE FREY : **Quelques remarques sur l'Enseignement de la Grammaire française dans les classes.**

3e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 60 pages.

GILBERT CHINARD : **Pensées choisies de Montesquieu.**

4e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 88 pages.

ALBERT BÉDÉ et JEAN LE BAIL : **Anatole France vu par la critique d'aujourd'hui.**

5e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 66 pages.

RICHARD P. HOLBROOK : **Études et Aventures Pathelinienne.**

RÉGIS MICHAUD : **L'étudiant et le scholar.**

FRANCK L. SCHOELL : **« Littérature comparée » et Littérature générale » aux États-Unis.**

6e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 62 pages.

MAURICE ALLIOT et JEAN BAILLOU : **Ronsard et son quatrième centenaire.**

7e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 112 pages.

ANDRÉ MORIZE : **Organisation et programme d'un Cours général d'introduction à la littérature française, « Survey Course ».**

8e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 64 pages.

H. YVON : **L'imparfait de l'indicatif.**

9e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 52 pages.

J. J. SALVERDA DE GRAVE et ERIK STAAFF : **L'enseignement du Français en Hollande et en Suède.**

10e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 52 pages.

HENRI GIRARD et HENRI MONCEL : **Pour et contre le romantisme.**

11e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 94 pages.

JEAN PLATTARD : **État présent des Études rabelaisiennes.**

12e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 96 pages.

MISS GREY et H. BARGY : **Plan d'une expérience d'étude consciente de la prononciation française.**

13e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 106 pages.

Cahier de l'Élève. — In-8° de 12 pages.

A. Arsène-Alexandre : **La vie agricole dans la Picardie orientale depuis la guerre.**
14e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 84 pages.

Albert Dubeux : **Les traductions françaises de Shakespeare.**
15e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 81 pages.

Jean Thomas : **Quelques aspects du romantisme contemporain.**
16e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 67 pages.

Guy Harnois : **Les théories du langage en France.**
17e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 95 pages.

Gonzague Truc : **Classicisme d'hier et classiques d'aujourd'hui.**
18e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 42 pages.

Georges Gougenheim : **La langue populaire dans le premier quart du XIXe siècle, d'après le petit Dictionnaire du Peuple de T. C. L. P. Desgranges (1821).**
19e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 220 pages.

G. T. Clapton et W. Stewart : **Les études françaises dans l'Enseignement en Grande-Bretagne.**
20e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 160 pages.

Pierre Jourda : **État présent des études stendhaliennes.**
21e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 119 pages.

Philippe Van Tieghem : **Tendances nouvelles en Histoire littéraire.**
22e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 67 pages.

Paul Hazard : **Avec Victor Hugo en exil.**
23e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 50 pages.

Jean-Albert Bédé : **Le problème de l'école unique en France.**
24e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 98 pages.

B. Munteano : **Les idées politiques de Mme de Staël et la Constitution de l'An III.**
25e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 77 pages.

G.-T. Clapton : **Baudelaire et De Quincey.**
26e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 121 pages.

J. Véran : **Sur un manuscrit de Mireille. Le Génie au Travail.**
27e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 56 pages.

J. Bédier : **Pour la Science.**
Discours prononcés à l'occasion du 4e centenaire du Collège de France.
28e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 36 pages.

Jean Thomas : **L'humanisme de Diderot.**
29e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 186 pages.

AVANT-PROPOS

L'accueil favorable qu'a rencontré, il y a près de vingt ans, un premier recueil d'études consacrées à la « biographie intellectuelle » de Vigny justifie cette seconde série, offerte à la communauté grandissante des admirateurs du poète. On sait dans quel esprit sont pratiquées ces « coupes transversales » qui, au lieu de faire et refaire sans fin le commentaire des thèmes connus ou l'histoire d'épisodes particulièrement notables, s'efforcent d'atteindre certains points vitaux de la pensée ou de la sensibilité du poète, dans leurs contacts avec la réalité, avec des contemporains ou des prédécesseurs dans l'ordre intellectuel.

La nature même de son art ne laisse pas de rendre nécessaires des recherches de ce genre. Sans être « hermétique », ainsi qu'on l'affirme trop souvent, Vigny tend à suggérer plus qu'il ne dit, et la durée de son action, l'efficacité de sa pensée sont en grande partie incluses dans cette propension au symbole qui l'apparente aux maîtres supérieurs et nous rappelle la boutade de Gœthe : « Ce serait un art bien médiocre qui serait susceptible d'être saisi d'un seul coup, et dont l'essence serait perçue, dès l'abord, par le premier venu. »

Soit, donc, que l'inquiétude de notre temps se

demande de quel côté chercher d'indispensables aristocraties (1), soit que le « modernisme » en poésie soit contraint d'affermir son arbre généalogique (2), Vigny n'a guère cessé d'être mêlé, « invisible et présent », aux efforts et aux espoirs d'aujourd'hui. Mais, comme il offre moins que certains de ses pairs des formules toutes faites, des raisons pressantes de prendre parti, c'est véritablement un « commentaire continu » que nécessite une œuvre aussi pleine de sens. M. Pierre Flottes, en scrutant la *Pensée politique de Vigny*, M. B.-M. Boerebach, en faisant apparaître son *Rationalisme mystique*, ont pu surprendre les amis des classifications intangibles, les lecteurs accoutumés à des formules superficielles, faciles successeurs de ceux qui, dès le vivant du poète des *Destinées*, le classaient irrémédiablement « à droite » ou « à gauche », à la suite de Mgr Dupanloup ou bien dans le sillage d'Émile Littré : l' « esprit pur » s'expose à de telles méprises.

La plus singulière est bien celle-ci : une « inspiration protestante (3) » est souvent attribuée à l'auteur d'*Eloa*, simplement parce que les problèmes de la conscience et de la Cité n'ont guère cessé de le préoccuper — et de le préoccuper en héritier déterminé de

(1) Cf. Lucien Romier, *Nation et Civilisation*. Paris, 1927, avec sa conclusion : « Réhabilitation des formules aristocratiques. »

(2) Cf. D. Saurat : « C'est Vigny, peut-être plus encore que Baudelaire, qui est le premier des modernes..., le Vigny d'aujourd'hui, le Vigny immortel, qui est un Baudelaire aussi désespéré, mais plus viril... » (*Marsyas*, janvier 1930.)

(3) A. Rousseaux, *Sur Alfred de Vigny* (*Revue Universelle*, 1er janvier 1929). Dans la même revue (août 1924), le capitaine H. Morel dit de son côté que l'honneur n'animait pas les soldats français, cette idée « païenne » leur étant moins familière que les convictions chrétiennes.

la meilleure France de toujours, en moraliste social ou, comme il disait, « épique » : serait-ce à dire que ceux-là mêmes qui devraient le mieux apercevoir une *transmutation*, adaptant aux temps nouveaux des vertus et des facultés dont une très vieille civilisation avait fait son profit, sont déjà si éloignés de cette dernière qu'ils n'en discernent plus l'écho? Enfant d'une « race dévouée » et qui a pu cependant, s'étant consacré au culte des idées et de la poésie, fournir des préceptes aux positivistes; Eliacin des angéliques « mystères » de 1818 qui a été un des premiers à comprendre Baudelaire, Vigny prouverait, rien que par cette souplesse dans l'adaptation, que son message n'est pas de ceux qui se laissent déchiffrer entre la lecture du journal et une séance de cinéma. Et il se pourrait bien que ce poète, ayant à peu près échappé aux commémorations « d'actualité » qu'ont suscitées les récents anniversaires romantiques, ne soit pas moins appelé que ses plus sonores émules à la seule survie qui compte pour les esprits de sa valeur : la mystérieuse aimantation par laquelle se continuent et se transposent les frémissements qui animent la vie spirituelle.

Octobre 1932.

DEUX FAMILLES SOUS LA TOURMENTE

La lettre sociale écrite avec le fer...
(*Maison du Berger*, I)

Est-ce erreur volontaire? Est-ce oubli, ou méprise? Au lendemain de la mort de Vigny, Lamartine écrivait, dans le 94e Entretien du *Cours familier de littérature*, que son frère en poésie et en gentilhommerie avait un père *émigré*. Nous savons aujourd'hui, grâce à de précises recherches (1), que le capitaine Léon-Pierre de Vigny, paralysé des deux jambes et d'un bras en 1791, marié tard, en 1790, infirme à la suite d'un coup de feu reçu en 1758, aurait été assez empêché de fausser compagnie à la France révolutionnaire en usant des subterfuges, déguisements, évasions, qui pouvaient tenter des ci-devant plus ingambes. De Loches — où les jours difficiles vinrent surpendre et inquiéter un « jeune ménage » qui était un assez vieux couple (2) — le

(1) Citons en particulier les documents publiés (non sans erreur) par *Le Curieux* en mars 1886 (t. II, p. 47); J. Devaux, *La famille d'Alfred de Vigny*. Orléans-Paris, 1898, et J. Roman, *Notes sur les ancêtres d'Alfred de Vigny* (*Corresp. histor. et archéol.*, 1907, p. 272).

(2) Rappelons les dates de naissance du chevalier de Vigny, 11 décembre 1737, et de Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, 28 septembre 1757.

chemin était peu commode à quelque frontière de terre ou de mer. C'est donc une inexactitude singulière que Lamartine commettait : on n'en est pas, sans doute, à relever les erreurs que renferme ce *Cours familier*, fait pour subvenir aux suprêmes nécessités de l'aède ruiné; mais puisque les deux poètes avaient passé l'un et l'autre par l'hostilité à l'Empire, par la haine de la Révolution encore affermie par celui-ci, par la dévotion mal récompensée à l'endroit des Bourbons restaurés, enfin par une acceptation plus ou moins enthousiaste des temps nouveaux, sinon des régimes, la méprise vaut d'être relevée.

Et, après tout, le lapsus est plus qu'à demi expliqué, si l'on songe qu'à part le fait matériel de l'émigration personnelle, cette famille d'ancienne France, que va illustrer un des poètes les plus « modernes » du XIXe siècle, avait éprouvé toutes les rigueurs réservées, par la dureté des temps, à de plus notoires victimes.

I

Au Maine-Giraud, dans le domaine angoumois acquis en 1768, Didier de Baraudin, « chef d'escadre » retraité dès 1780, mène en 1789 la vie qui était à cette heure celle de tant de petits nobles français, dans l'Ouest du royaume en particulier. Il a soixante-six ans, une belle carrière de navigation derrière lui, la croix de Saint-Louis et trois enfants non mariés : un seul fils, Louis-Marie-Honorat, officier de marine, né vers 1760; deux filles plus âgées, Marie-Élisabeth-Sophie, chanoi-

nesse de Saint-Antoine de Malte, née en 1755 à Rochefort; Marie-Jeanne-Amélie, née en 1757. Ce petit monde continue une existence à peine distincte de celle des ruraux du voisinage; il appelle de ses vœux une réforme qui mettra fin à la prépondérance des bureaux parisiens, au désordre des finances, au favoritisme et à l'intrigue qui, dans les hautes sphères, ont faussé la pratique de la monarchie. L'ancien commandant du *Réfléchi* et de l'*Actif*, ayant fait la guerre de l'Indépendance américaine, n'est pas différent, on l'imagine, de la moyenne de la petite noblesse, « indépendante, trop sauvage et provinciale, toujours sur la défensive à l'égard de la Cour, toujours en arrêt sur les privilèges, dévouée sans doute, mais souvent révoltée, et, par suite, suspecte à des maîtres qui préfèrent la soumission au dévouement (1)... ». Le marquis de Baraudin, avec les Horric, les Riberolles, les La Laurencie, fait partie des 259 membres de la Noblesse de la Sénéchaussée d'Angoumois qui, réunis en mars 1789 à l'église du couvent des Jacobins à Angoulême (2), rédigent des cahiers qui demandent l'abandon de tout privilège fiscal, des économies dans tous les domaines, préconisent la liberté de la presse et attendent d'États-Généraux réunis tous les cinq ans une meilleure gérance du royaume

Les événements ne tardent pas à dépasser d'aussi honnêtes espoirs. Du fond de la plus calme province, comme on doit manquer du point d'optique nécessaire pour juger les « journées » parisiennes! Celles des 5

(1) A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. III, p. 466.
(2) Arch. Nat., C, § 1, n° 7.

et 6 octobre déconcertent un loup de mer entré à quatorze ans au service naval, qui ne comprend pas comment le faubourg Saint-Antoine peut marcher sur Versailles : de sombres intrigues doivent être cachées dans tout cela ! Il s'en explique à un correspondant illustre, le marquis Claude-Anne de Saint-Simon, l'oncle du futur « sociologue », qui est à l'Assemblée nationale le représentant de la Noblesse pour le bailliage d'Angoulême.

On voudrait connaître le détail de ces vitupérations du vieux marin : mais il semble que rien ne subsiste de leur expression la plus risquée. Quatorze lettres, dont une cachetée, de Baraudin sont trouvées sur un certain abbé de La Blinière, sur le point de faire route de la Charente à Paris, et le Comité révolutionnaire de Blanzac avise de cette capture ses affiliés de Paris. Le Comité des rapports de l'Assemblée nationale, dans sa séance du 5 décembre, s'occupe assez longuement de cette affaire, qui met en question le secret des lettres adressées aux représentants, en même temps que le civisme des personnes incriminées. Que dit, entre autres, M. de Baraudin ? « Le cratère du volcan est dans l'assemblée; je me réjouis de la fuite du duc d'O. ; il ne reste plus à présent que la fuite de Mirabeau... » Il ne faudra pas moins, à l'Assemblée Nationale, qu'une habile manœuvre de Beaumetz, pour détourner l'orage que pouvaient accumuler des propos aussi contre-révolutionnaires.

La rumeur, on l'imagine assez, n'est pas moindre à Blanzac et lieux circonvoisins : il faudra que Didier de Baraudin prête serment de civisme pour que la défiance des gens du Tiers ne se montre point trop aggressive :

du moins peut-on croire que ce marquis, compliqué d'un marin, était tenu en sérieuse suspicion par les gens d'alentour.

Est-ce à cause de cette aventure initiale que le chef d'escadre, qui n'est pas du pays angoumois, laisse sa femme, née Pernelle de Nogerée, et sa fille aînée « la chanoinesse » s'occuper de la propriété du Maine-Giraud, et s'en va avec la cadette à Loches où il est né? Les Baraudin furent ici, depuis 1559, « lieutenants du Roi » de père en fils; de nombreuses alliances avec la noblesse d'alentour, les Boislambert, les Bougainville, ont profondément enraciné dans les pays de Loire une souche piémontaise (1). Didier de Baraudin s'installe donc avec Marie-Jeanne-Amélie dans la maison décanale habitée par son frère, le chanoine Jacques-Louis de Baraudin, doyen de l'église collégiale de Saint-Ours à Loches et, depuis 1787, prieur commendataire de Villiers. Cette maison se trouve dans l'enceinte même du château de Loches, avec une porte cochère presque à l'entrée de celui-ci, en face du pont-levis : et, pour commencer, ce sont d'heureux événements de famille qui suivent cette installation partielle et égayent une résidence assez sombre.

Dès le 22 avril 1790, Mlle de Baraudin épouse, à trente-trois ans, un officier retraité, de vingt ans plus âgé, Léon-Pierre de Vigny, qui a une sœur mariée à Loches, Mme de Thiene de Razay. C'est par cette intermédiaire, sans doute, que le mariage s'est fait. Il pouvait sembler assez avantageux aux deux parties, les

(1) Edmond Gautier, *Histoire du donjon de Loches*. Châteauroux, 1881. Voir aussi le premier chapitre du *Vigny* de Léon Séché. Paris, 1913.

temps étant donnés; il assurait, en tout cas, une situation légale à une demoiselle qui avait déjà coiffé sainte Catherine (1).

Le marquis de Baraudin constitue à sa fille une dot de 20.000 livres dont 3900 livres « somme principale », tandis que le chevalier de Vigny, appartenant à une famille de onze enfants — originaire de l'Orléanais —, n'apportait que des biens et droits estimés en tout 30.000 livres. Le ménage, au lieu de s'installer à Paris, rue Beaubourg, paroisse de Notre-Dame-des-Champs, domicile du retraité, ou dans une campagne proche d'Étampes, autre bien de famille du marié, occupe rue Gesgon, dans le bas de la ville de Loches, une fort modeste maison où naîtront quatre fils, dont le poète; mais d'abord de nouvelles épreuves feront comprendre à ces ci-devant que la médiocrité des conditions n'est pas une défense contre les grands bouleversements sociaux.

La mort du prieur Jacques de Baraudin, le 11 juin 1790, les attaques successives de paralysie chez le vieux capitaine de Vigny, la prompte disparition, à l'âge de quinze jours, d'un petit garçon né en octobre 1791 : ce sont là des traverses comme la vie en réserve en tous temps aux familles humaines. Il s'y ajoute, vers la fin de l'été 1792, un déménagement incommode : Baraudin abandonne à l'Administration du District son logement dans la maison canoniale devenue « Bien national », et va partager l'étroit logis du ménage.

Mais pour ces pauvres gens, dont la carrière navale a si longtemps fait l'arrière-plan d'existence, et qui

(1) Arch. départ. d'Indre-et-Loire, Série L, liasse 274.

tiennent encore aux escadres françaises par la situation d'un fils et frère unique, le lieutenant de Nogerée, des symptômes répétés (1) vont accuser la disgrâce de l'heure. Le grand homme de la famille, c'est Bougainville, dont la nièce Françoise-Charlotte a épousé un oncle des Vigny, Louis-Honorat de Baraudin, le dernier lieutenant du roi au château de Loches. C'est à propos du navigateur qui avait pour la première fois fait flotter le drapeau fleurdelysé dans un périple de la Terre que s'était posée avec le plus d'acuité une double question : celle de la discipline navale; celle du loyalisme militaire. Une première fois, en 1790, Bougainville avait étouffé à Brest l'insurrection des équipages; la suppression des devoirs hiérarchiques dans un corps où la subordination est indispensable avait déterminé un grand homme de mer, dès mai 1791, à refuser le grade d'amiral. D'autre part, les journées du 20 juin et du 10 août 1792 avaient trouvé l'ancien aide-de-camp de Montcalm nettement fidèle à la monarchie, et le « vieux royaliste » s'ancre dans cette fière attitude; il ne fallait rien moins que sa gloire, et peut être son mérite de technicien inégalé, pour borner ses démêlés à des discussions administratives, et lui permettre sans péril sa hautaine fin de non-recevoir du 22 février 1792 :

La discipline militaire, cette discipline sainte sans laquelle ne peut exister une armée navale surtout, est anéantie. Un officier général n'y saurait agir sans coopérateurs; et je cherche vainement ceux qui joignaient à la théorie la science des manœuvres d'armée et la pratique des combats...

(1) O. Havard, *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre*. Paris, s. d., tome II, p. 156-63, 596.

Il fallut s'incliner devant tant de hauteur.

De plus humbles n'avaient pas de telles ressources. Un autre Louis-Honorat de Baraudin, le frère cadet de Mme de Vigny, lieutenant de vaisseau décidé à faire comme son père une belle carrière navale, et qui n'a pas quitté Brest et Rochefort depuis le début des troubles révolutionnaires, émigre avec tout son corps vers la fin de 1791 : son émigration est officielle le 13 mars 1792. Il va d'abord faire campagne dans l'armée de Condé. Dès qu'a été promulguée la loi du 17 frimaire an II sur les émigrés, les autorités sont alertées, aussi bien en Indre-et-Loire qu'en Charente. Le père de l'absent est emprisonné; après deux mois de détention, ses filles reçoivent une « assignation de payer la taxe imposée aux frères d'émigrés ». Aussitôt elles écrivent aux administrateurs, le 16 mai, pour demander un délai de paiement et la mise en liberté du vieillard. « Le citoyen Baraudin ne peut être soupçonné d'avoir conseillé à son fils l'émigration; s'il est vrai qu'il l'ait effectuée [?], il peut donc être excepté de la loi qui punit les frères d'émigrés. » Une autre requête, plus douloureuse, est adressée à un destinataire inconnu qui est de leurs relations (1); mais aucune suite ne semble avoir été donnée à ces demandes des « citoyennes Baraudin et Vigny ».

Dès le 10 octobre 1793, Mme de Vigny, qui avait eu

(1) Archives départementales d'Indre-et-Loire, Série Q, Liasse 75, n° 9 : *Condamnés à mort. Séquestre des biens* (renseignement dû à l'obligeance de Mrs Arnoldson). Un autre document du même dépôt signale « l'insalubrité de ces prisons qui sont plutôt un gouffre infect qu'une habitation humaine » (Note du Directoire du Département).

au début de l'année, le 9 janvier, un second fils qui mourra le 21 juillet 1794, prend courageusement les devants et écrit au Comité de surveillance de Loches une lettre qui a été publiée par L. Séché. La vaillante femme y défend pied à pied, non point des droits, mais ses devoirs d'épouse, de mère et de garde-malade ; un appel à l' « humanité » élève la voix en face des Droits de l'homme ; une disciple de Jean-Jacques fait appel à une bureaucratie entêtée qui ne connaît pas de cas d'espèce :

... La citoyenne Devigny représente, en outre, que le jour n'est pas assez long pour tous les soins qu'exige d'elle le malheureux état de son mari, dont elle est toute la consolation, qu'elle seule a le pouvoir de lui faire prendre patience dans ses souffrances, et que sa séparation de lui ne pourrait que lui causer une révolution funeste. Elle observe encore que non seulement elle ne peut abandonner à des soins mercenaires et insuffisants un mari infirme, mais un enfant de neuf mois, à la veille d'être attaqué de la plus dangereuse maladie, de celle dont la conduite exige des attentions qu'une nourrice seule ne peut avoir ; c'est au nom de l'humanité, c'est au nom de la nature que la citoyenne Devigny demande à rester chez elle ; si elle doit être comprise dans cette loi, elle donnera sa parole d'honneur et la signera de n'en sortir que lorsque les autorités lui en donneront la liberté.

BARAUDIN-DEVIGNY.

« Comme utile à son mari et pour lui donner ses soins, et en considération de la jeunesse de son enfant », Mme de Vigny fut autorisée à demeurer avec le retraité, paralysé à présent des deux jambes, dans le sombre logis de la rue Gesgon. Le reste de la famille Baraudin restait incarcéré au donjon de Loches ; et

pendant ce temps la suspicion ne pesait pas moins sur les deux femmes restées en Angoumois.

Si l' « humanité », si la « nature » étaient douloureusement invoquées par les suspects de Loches, un appel à la Loi, une vigoureuse riposte juridique étaient le fait de la vieille dame, restée sans communication avec son mari et sa fille.

Le 16 janvier 1794, du Maine-Giraud, Mme de Baraudin adressait en effet, aux autorités parisiennes compétentes, le mémoire suivant que nous laissons sous sa forme véhémente et parfois incorrecte :

AUX CITOYENS DU COMITÉ DE LÉGISLATION

Citoyens,

Jeanne Nogerée, épouse Baraudin, mère de Louis-Honorat Baraudin lieutenant de vaisseau soupçonné d'émigration, a l'honneur de vous exposer, sur le séquestre qui vient d'être mis sur son domaine du Maine-Giraud, canton de Blanzac, département de la Charente, en exécution du décret du 7 décembre vieux style, que ce séquestre, ordonné généralement, n'aurait pas dû la regarder et elle espère, citoyens, que vous en ordonnerez la levée, lorsque vous aurez entendu ses raisons. Veuillez les écouter. Les voici.

La première est une vérité incontestable, qui est que pour empêcher l'exécution d'un projet, il faut d'abord l'avoir pénétré, ensuite avoir des moyens.

Sur la première question, l'exposante assure qu'elle n'a pu s'opposer à l'intention de son fils d'émigrer parce qu'elle l'a ignorée, que lui ayant simplement marqué au mois de juillet de 91 qu'il allait à Paris pour solliciter la croix de Saint-Louis, elle lui avait fait des représentations sur l'inutilité de cette démarche puisque les projets annoncés de l'assemblée étaient de détruire les ordres.

Arrivé à Paris il lui écrivit de nouveau, lui marquant toujours le même but de son voyage, l'exposante lui représenta qu'il ferait beaucoup mieux d'aller auprès de son père

qui lui ménageait un établissement avantageux, et que ce nouvel état lui donnant la facilité de quitter le service s'il lui déplaisait, il pourrait demander la croix pour retraite, mais le voyait avec bien de l'inquiétude habiter Paris dans un temps si fécond en insurrections.

Son fils lui répondit seulement sur ses craintes maternelles, et trois semaines après elle apprit par un ami qu'il était parti avec quarante de ses camarades. Elle n'avait pas prévu le projet, elle ne pouvait donc le faire évanouir.

D'ailleurs en eût-elle été sûre, que pouvait-elle faire pour obstacles à ce projet, par les lois civiles les enfants majeurs ont leur liberté dès 25 ans, par les lois militaires, ils en jouissent sitôt qu'ils ont atteint le grade d'officier. Or le fils de l'exposante avait 31 ans alors, et jouissait du grade d'officier depuis quatorze ans, c'était pour lui être doublement libre.

Des trois moyens qu'ont père et mère d'enfants majeurs pour les faire plier à leurs volontés, les voici :

La soustraction de leurs pensions;

La menace d'exhérédation;

L'autorité du ministre lorsqu'ils sont au service.

L'exposante ne pouvait employer le premier moyen, puisque depuis le grade d'officier son père ni elle ne lui faisaient pas de pension, son service seul le soutenait.

Eût-ce été les menaces d'exhérédation, mais par les lois constitutionnelles, les pères et mères n'ayant plus la faculté de disposer de rien en faveur de leurs enfants puisque les frères ou sœurs n'en pourraient profiter, d'ailleurs pour de semblables menaces, il faut être sûr du sujet de mécontentement il fallait donc savoir ses projets, et l'exposante n'a su ceux de son fils que lorsqu'ils ont été exécutés.

Le 3e moyen étant militaire, était de s'adresser au ministre, pour obtenir un ordre de rester à faire son service dans le port.

En supposant l'exposante instruite des projets de son fils, qu'eût-elle gagné à s'adresser au ministre, puisque ce ministre (qui était Bertrand) favorisait l'émigration de tout son pouvoir, et a été accusé de cette manœuvre perfide par l'as-

semblée législative, j'ignore comment il s'est exécuté, mais je sais qu'il raya tous les noms des officiers de la marine après qu'ils furent tous sortis de France, les ayant incités lui-même à le faire.

De ces trois moyens, qui sont les seuls qu'aient des pères ou mères d'enfants majeurs, pour les arrêter dans ce qui peut leur nuire, aucun n'était au pouvoir de l'exposante, puisque son fils ne recevait rien d'elle, que les lois constitutionnelles le garantissaient de l'exhérédation, et que le ministre dont il dépendait aurait favorisé sa fuite.

Elle a fait ce qu'elle a pu pour le ramener par la persuasion, en lui représentant l'inutilité comme les malheurs de l'entreprise que l'on formait au delà des frontières sitôt le décret du 12 février 1792 elle l'en informa, le pressa de revenir, lui représentant qu'après la grâce de délai viendraient les peines, qu'il fallait choisir, ou de revenir tout de suite ou de ne jamais revoir la France. — Il lui fut répondu par son fils qu'il renonçait pour toujours à revoir la France, d'après cette résolution elle cessa de lui écrire et n'a pas eu de ses nouvelles.

L'exposante vous prie, citoyens, de considérer que n'ayant pu ni empêcher l'émigration de son fils faute de moyens ni l'engager à revenir, elle ne peut encourir les peines portées par le décret pour les pères ou mères d'enfants majeurs qui ayant les moyens gisant seulement dans la privation de leurs pensions ou de leur part d'héritage futur ne les auraient pas employés, elle vous prie de considérer que la majorité des enfants exempte les pères et mères de toutes responsabilités, tant au civil qu'au criminel sur la conduite de leurs enfants, que de plus par décret du 28 mars dernier les enfants de 14 ans d'âge étant jugés capables de fixer leur sort, puisqu'on les assujettit à la peine de mort pour l'émigration, il n'y a donc plus dès cet âge de responsabilités de la part de pères et mères pour leurs enfants, ce serait faire porter double peine pour un seul délit, puisque les décrets privent pour toujours les enfants émigrés de leur part d'héritage, de prendre la possession des pères et mères, ce serait étendre la peine sur ceux qui sont restés fidèles à la patrie, et faire

souffrir toute une famille pour la faute d'un seul. Permettez, citoyens, que l'exposante réclame ici les principes de notre constitution, qui veut avec grande justice que les fautes soient personnelles, et que les filles ne soient pas punies des démarches de leurs frères, par la confiscation de son bien.

Elle espère donc que par toutes ces considérations vous lui accorderez la levée du séquestre qui vient d'être posé sur ses possessions et vous le demande.

Elle a l'honneur d'être fraternellement,

Citoyens,

Votre concitoyenne
NOGERÉE BARAUDIN.

Au Maine-Giraud, le 27 nivose l'an second de la république une et indivisible (1).

A travers la gaucherie de cette longue défense, sous une sorte de hardiesse chicanière qui voudrait affronter les législateurs sur leur propre terrain, n'est-ce pas une voix connue qui insiste sur la responsabilité, la légitimité des peines? La grand'mère d'Alfred de Vigny défend, en ce moment, la petite fortune de sa fille, de celle qui sera, trois ans plus tard, la mère du futur poète et qui deviendra vite sa vraie éducatrice et sa « seule amie »; et c'est à peine si un peu d'ironie fait invoquer à la plaignante « les principes de notre Constitution, qui veut avec grande justice que les fautes

(1) Archives Nationales, Papiers du Comité de Législation de la Convention nationale. On rappelle ici la date des dispositions législatives qui mettaient en cause les Baraudin : 23 octobre 1792, Décret qui ordonne le bannissement à perpétuité des Émigrés français; 17 frimaire an II (7 décembre 1793), Décret qui ordonne le séquestre des biens des pères et mères dont les enfants sont émigrés; 1er nivôse an III, Décret qui sursoit pour les parents.

soient personnelles, et que les filles ne soient pas punies des démarches de leurs frères... ». Mais il y a là, précisément, l'un des problèmes les plus profonds dont le poète ne se lassera pas de tourner et de retourner les termes. Que des civilisations, que des législations, que des sociologies primitives considèrent la continuité du sang comme le support moral des sociétés, passe encore! Mais où est la légitimité d'un espoir quelconque dans le progrès humain, si des crises aussi « évoluées » qu'une secousse révolutionnaire ne veulent point distinguer entre coupables et innocents?

De leur côté, à Loches, les Vigny multipliaient les appels pour faire mettre en liberté le vieux retraité. « Ce père au nom duquel je parle logeait depuis deux mois dans une prison, privé de la vue de ses enfants et de la permission de leur écrire. Cependant il n'a été arrêté sur la dénonciation de personne, les recherches faites sur sa conduite n'ont produit aucune charge » (16 mai).

La commission compétente prescrit une enquête complémentaire : on peut imaginer qu'elle n'apporta guère d'éléments favorables aux inculpés. Ce n'est que près d'un an plus tard, en tout cas, et grâce à l'intervention de Boucher Saint-Sauveur, député de Paris, à qui s'était adressé Vigny, que son beau-père fut mis en liberté, en décembre 1794 ou janvier 1795. Enfin, le 6 floréal an III — 25 avril 1795 —, il est décidé que le citoyen Didier-François-Honorat Baraudin, ayant justifié de sa résidence non interrompue sur le territoire français depuis le 10 avril 1790 jusqu'au

20 nivôse an III, serait rayé de la liste des émigrés de la Charente et de toutes autres listes (1).

Les requêtes aux autorités locales avaient, en somme, produit fort peu d'effet. La détresse du ménage Vigny, cependant, garantissait la véracité des dires produits, à cette date, par la femme de tête à qui nous devons un poète :

Jamais, il est vrai, je ne me suis donné le ridicule d'afficher publiquement des opinions publiques : d'ailleurs, j'ai toujours vécu dans la retraite par devoir et par goût : il n'est pas étonnant que je sois si peu connue; mais, loin d'éprouver cette aversion, j'ai été révolutionnaire dès le principe, j'aimais les républiques jusqu'à l'enthousiasme et je n'ai certainement pas changé d'avis parce que la France s'en est donné une. Personne n'y sera attachée de meilleure foi que moi lorsque j'y jouirai de tous mes droits naturels à l'égal des autres citoyens.

... Toutes nos ressources sont épuisées, et cependant, quoique détenus, nous avons besoin comme les autres hommes d'êtres nourris, chauffés, éclairés, vêtus et blanchis. Mon mari infirme a, de plus, autant de besoin d'être servi que de manger, il faut nourrir et payer les deux servantes dont il ne peut se passer...

Son père, de son côté, avait tenté de faire vibrer, chez les « citoyens formant le comité de surveillance à Loches », la corde de la solidarité locale :

... Je ne puis croire que vous ne vous portiez auprès du représentant du peuple investi des pouvoirs de me juger pour le décider à m'accorder ma liberté.

Où chercherais-je auprès de lui, Citoyens, un appui pour l'obtenir si ce n'est en vous qui m'avez vu naître, qui êtes lochais comme moi; qui savez que je suis âgé de soixante et

(1) Arch. Nat., F⁷ 3358.

onze ans! sous les yeux de qui j'ai vécu de tout temps et particulièrement depuis quatre ans sans le moindre reproche fondé. — Moi qui croyais n'avoir d'autres ennemis que ceux de la chose publique et du nouveau gouvernement... (1)

Provisoirement liquidée, l'affaire Baraudin pouvait cesser d'inquiéter la famille Vigny : encore se trouvait-il qu'à son insu sans doute, d'autres suspects du même sang, tout au moins du même nom, pouvaient créer de redoutables confusions dans l'esprit de la bureaucratie parisienne et du pouvoir central. Sans doute, les deux frères émigrés de Léon-Pierre, que nous allons retrouver sur les grands chemins de l'Émigration, mais qui représentaient de très minces fortunes et des personnalités modestes, avaient-ils moins lieu de préoccuper les nouveaux pouvoirs que des représentants parisiens de la famille, en situation de créer sur place des difficultés aux organisations révolutionnaires.

II

Le grand poète, dans ses accès périodiques de mégalomanie nobiliaire (2), ne s'est pas lassé d'alléguer ou de resserrer les liens, assez lâches en fait, qui unissaient son père, « le chevalier d'Émerville », à la branche la plus distinguée de tout l'arbre généalogique : celle qui s'illustrait de Jean-Baptiste de Vigny, seigneur de Courquetaine-en-Brie, colonel et capitaine

(1) Cité par L. Séché, *Alfred de Vigny et son temps*. Paris (1902).
(2) Voir là-dessus Ernest Dupuy, *La jeunesse des Romantiques*.

général des bombardiers de France, finalement lieutenant-général des armées de Louis XIV. Un mariage, qui semble tardif, avait fait de ce personnage le gendre d'un homme de grand mérite dans d'autres activités : le conseiller en la Cour des Aides Piques (1), lequel avait été secrétaire d'ambassade en Suède, et même chargé d'affaires en l'absence de Chanut, quand Descartes était arrivé auprès de la reine Christine — pour mourir pathétiquement à l'étranger.

Cet homme de guerre était mort en 1707; son fils Jacques-Olivier avait eu lui-même un fils, Claude-Jacques, chez qui semble fort embourgeoisé le sang martial de l'aïeul, peut-être par le mariage de son père avec une simple roturière. Il a, pour son compte, quatre fils, dont deux cependant se tournent à nouveau vers les carrières militaire et navale. Vigny dira — et c'est un point où ses prétentions nobiliaires ont pu brouiller la réalité des faits (2) — que le bombardier, l' « oncle Canon » peint par Lebrun était un personnage dont l'importance restait vivante pour la génération de son père et de ses oncles. Il est permis, en tout état de cause, de penser que son petit-fils, riche propriétaire à Paris et portant le titre de marquis,

(1) *Mercure galant* de mai 1685. Il semble bien que ce soit devant Piques, au moment des saignées multipliées sans mesure par la chirurgie locale, que Descartes dit cette phrase poignante : « Épargnez, Messieurs, le sang français! »

(2) Il est à peine besoin de mentionner ici la vilenie de Sainte-Beuve, avant tout soucieux de trouver à Vigny des homonymes parmi des escrocs ou des acteurs. Lointaine ou proche, mais *liée à des châtiments*, la consanguinité de Vigny restait ici le fait important : les papiers nobiliaires du poète, tenus en ordre, témoignent de ce souci.

tenait les premiers rôles dans les tractations de la famille : lui mort, sa veuve gardait d'autant mieux son rang qu'elle disposait d'un domaine considérable.

Or l'un des grands complots d' « intelligence avec l'ennemi » que le couperet de Robespierre ait eu à dénouer à sa façon impliqua la marquise de Vigny, « veuve de Claude-Jacques, marquis de Courquetaine. conseiller du Roi, maître ordinaire en sa Chambre des Comptes », et son quatrième fils, Claude-Pierre, « étudiant en droit ». Le Tribunal révolutionnaire, jugeant dans une de ses suprêmes séances *l'affaire de l'ex-princesse Monaco*, condamne à mort la mère et le fils, le 7 thermidor an II, avec tout un lot de personnes distinguées. L'un et l'autre sont guillotinés le 8 thermidor : l'auteur de *Stello* aura ainsi d'autres raisons que des affinités poétiques ou des répulsions de principes pour s'émouvoir de la fin d'André Chénier ou de la politique de Saint-Just. Rien n'est saisissant comme de lire, sur les listes officielles, les noms tous voisins d'André Chénier, de Trudaine, de C.-M. Guichard, veuve Vigny (1), de C.-P. Vigny, « âgé de 26 ans, étudiant en droit ». Cette communauté de la charrette a dû émouvoir de bonne heure le poète qu'on félicitera à l'envi de « nous rendre Chénier ».

(1) La liste générale des exécutions (an III), non sans quelque désaccord avec le *Moniteur* quant aux dates des séances, donne aux nos 2558 et 2572 *Bigny* et *Vignyer*, et plus loin *Tudenne*, aussi aisé à rectifier. Noter par ailleurs qu'Aimée de Coigny, « la jeune Captive », avait été élevée au château de Vigny en Normandie (autre « dépossession » de la famille!). Peut-être le mystère des affinités initiales de Vigny pour Chénier a-t-il sa solution dans ces contacts entre familles amies et frappées dans le même temps.

Le séquestre (1), mis aussitôt sur les biens de la marquise de Vigny, fait paraître le rôle de douairière, de personnage central pour la famille, que sa naissance et sa fortune lui avaient permis de jouer au cours des années antérieures à la Révolution. Elle est née Guillemine-Marie Guichard, appartient vraisemblablement à la bourgeoisie parisienne, et possède des biens considérables : elle habite au Marais, paroisse Saint-Paul, 6, rue Neuve-Saint-Gilles (2), un hôtel avec jardin à la française qu'il lui arrive de louer au chevalier Claude de Trudaine : il s'agit sans doute d'un frère du fameux Contrôleur et d'un oncle des amis d'André Chénier. Un autre immeuble, rue du Parc-Royal, est occupé à une certaine époque par M. et Mme Pillet, et il s'agit sans doute de banquiers genevois obligés de louer des logis qu'ils ne pouvaient posséder. Mais sa résidence semble avoir été surtout la terre de Charny, dont son mari était « seigneur en partie », le « bombardier » l'ayant acquise en 1699 : il s'agit d'une propriété située en Brie champenoise, dans le diocèse et l'élection de Meaux.

Enfin on voit, en 1776, Mme de Vigny constituer une rente à une belle-sœur qu'elle héberge, Marie-Anne Élisabeth de Vigny — restée fille comme son aînée Marie-Hélène-Marguerite, celle-ci interdite par sentence du Châtelet du 27 octobre 1756.

Il semble bien que la douairière de Vigny « fit cen-

(1) Archives Nationales, T 141 [1 et 2], Section de l'Indivisibilité : *Inventaire après décès de la veuve Devigny.*

(2) C'est à peu près l'adresse que donne, pour « Vigny, ci-devant marquise », et pour « Vigny, chevalier », l'*Almanach des demeures des ci-devant nobles.* Paris, 1792 : 5, petite rue Saint-Gilles.

tre » pour la partie parisienne de la famille. Quelles étaient les « intelligences avec l'ennemi » dont était accusée cette dame? Évidemment, une tentative de correspondance, plus ou moins heureuse, avec ses deux fils cadets, Anne-Claude, officier de cavalerie émigré en 1791, Jean-Charles, enseigne de vaisseau qui aura pris le même chemin qu'Honorat de Baraudin.

De l'aîné, Athanase-Claude, pas de nouvelles. Sans doute disparaît-il, à l'étranger, dans le désarroi de l'Émigration : ce qui permettra à Anne-Claude de relever plus tard le titre de marquis (1). Il rappellera, à la Restauration, qu'il a pour son compte douze années d'émigration à alléguer, que deux exécutions capitales et la confiscation de 160.000 livres *de rentes* le rendent fort intéressant (2), et qu'un grade d'officier des Gardes serait la juste récompense de tant de misères! A cette impatience indiscrète qui se pousse sous tant de désinvolture, c'est assurément la dignité et la réserve des parents de Vigny qu'il conviendra d'opposer. Ici, point de doléances de capitaliste ruiné, point de sonore rappel des souffrances subies : « nous avons, dit Mme de Vigny, élevé cet enfant pour le Roi... » Aussi Louis XVIII n'entendit-il point cette requête d'une famille dévouée.

Peut-être cet homonyme, doué, sans doute, d'une faculté de « redressement » assez peu aristocratique (3),

(1) Arch. Nat., pétition 3569.

(2) Arch. Nat., O^3 626.

(3) Arch. Nat., F^7 3335. An IX et 13 frimaire an X, Fouché estime que, si l' « on trouve sur les renseignements Vigny et son frère désignés comme ayant servi dans l'armée de Condé », « le Vigny ci-contre [Anne-Claude] a servi dans les troupes françaises depuis 1793 jusqu'en l'an IV. Qu'il a été jugé hors d'état de servir par suite de blessures reçues. N'est pas sur la liste d'exceptions ».

parut-il à Mme Léon de Vigny et à son fils le symbole même de l'avilissement d'une famille; on rompra visiblement avec lui à l'heure où un autre Vigny, celui de la Comédie-Française que retient seul la perfidie de Sainte-Beuve, inquiète son homonyme : le poète se contentera de parler, dans une lettre du 15 juillet 1853, de ce « marquis de Vigny, mort vers 1828 », ne laissant qu'une fille, et déléguant à sa manière à son collatéral le soin de maintenir l'éclat d'une maison et la dignité d'un vieux nom.

Mais, dans l'intervalle, de nouvelles épreuves n'avaient pas été ménagées à une famille que frappaient de tous côtés, et à la fois, les contre-coups de l'immense secousse.

Alors que, pour la plus grande partie de la France, la chute de Robespierre marque un allégement incontestable du régime, les pauvres gens confinés à Loches, ou suspects au Maine-Giraud, ne sont nullement au bout de leurs peines. Peines matérielles, si l'on considère des ressources exiguës, une pension de capitaine d'infanterie tendant au néant, des fermages illusoires, des rentes réduites. Peines de cœur surtout, puisque le lieutenant de vaisseau qui avait été l'involontaire cause de la suspicion infligée aux Baraudin devait encore valoir à tous les siens les plus vives douleurs.

Quatre-vingt-treize s'efface; les soucis nouveaux sont surtout ceux de l'absence, « le plus grand des maux », répétera Vigny après La Fontaine. Voici Quatre-vingt-quinze. Le lieutenant de Baraudin a quitté les rangs de l'armée de Condé : l'Angleterre a pris à sa solde le régiment d'Hector où, depuis janvier 1795, l'obscur émigré sert comme lieutenant en second. L'expédi-

tion de Quiberon, décidée avec l'appui de l'Amirauté britannique si elle n'a pas été « montée » par celle-ci, aboutit à la tragique aventure que l'on sait. Le régiment d'Hector perd la moitié de son effectif; Louis de Baraudin, blessé à Auray à la jambe et fait prisonnier le 3 thermidor an III, est jugé le 12 par la Commission siégeant à Saint-Pierre (1). Condamné à mort, a-t-il été fusillé sur place sur un matelas, dans la cour du presbytère où siégeait la Commission? Même sans ces circonstances aggravantes, cette mort était assez sinistre; une lettre d'adieux déchirante accompagnait l'horrible nouvelle :

... Le sort inhumain m'a forcé par la plus affreuse misère à accepter un emploi dans le régiment d'Hector. J'avais espéré que jamais je ne serais forcé à porter les armes contre ma patrie. Vaines espérances. L'infâme Angleterre, en voulant reporter la guerre dans notre patrie, a ordonné notre embarquement et par conséquent notre mort. Je l'ai presque trouvée, ô le meilleur des pères, dans la journée du 16 juillet. Aujourd'hui un jugement à mort me prive de la lumière et du bonheur de vous revoir encore une fois (2)...

Le père du malheureux ne devait mourir qu'à deux ans de là, le 29 fructidor an V, au domicile particulier du citoyen Vital, rue des Ponts, à Loches. Mais faut-il s'étonner grandement si, selon la famille — selon ses filles surtout, la rigoureuse « chanoinesse » entrevue plus tard par Vigny dans un clair-obscur saisissant, et la mère du poète —, le vieil officier aurait été frappé au cœur par cette mort ignominieuse et d'aussi sinistres

(1) Cf. E. Gabory, *L'Angleterre et la Vendée*. Paris, 1930, pour une discussion de questions controversées.

(2) Cité par P. Flottes, *ouv. cité*, p. 30.

circonstances? Le martyr de Quiberon sera parmi les dieux familiers de la famille déracinée; on demandera à Girodet de faire son portrait, sans doute d'après d'anciens documents; Victor Hugo, écrivant son ode *Quiberon* au moment où sa mère fait vibrer le plus la corde « vendéenne » (1), mandera à Vigny, le 21 avril 1821, qu'elle a fait pleurer Chateaubriand!

On massacra longtemps la tribu sans défense...

Tous succombaient sans peur, sans faste, sans murmure,
Regrettant seulement qu'il fallût un parjure
Pour les immoler dans les fers!

Vigny avait trop de dignité pour faire, d'un deuil privé, matière à quelque poésie politique. Mais nulle part sa vénération pour les marins de cette dure époque ne se manifestera mieux que dans son projet d'*Histoire des grands hommes de mer*. « Depuis cette époque, écrira-t-il, les défaites de la République montrèrent que les hommes de pensée et d'expérience avaient quitté la France par l'émigration et que les matelots qui restaient composaient un corps décapité par la Révolution de 1789. — *Le combat d'Aboukir*. »

III

L'Émigration, à laquelle les parents de Vigny eussent été fort en peine de participer pour leur compte, réservait encore à cette famille d'autres douleurs. Outre

(1) Cf. L. Guimbaud, *Victor Hugo n'a pas menti* (*Nouvelles Littéraires*, 28 juin 1930).

des Clairembault (1), des Coëtlosquet, des Thiene, des Saint-Chamans et des Nogerée, proches alliés des Baraudin, au sujet desquels les nouvelles demeuraient rares, périlleuses à recevoir et souvent désastreuses à connaître, les oncles paternels du poète futur se rencontraient, dans les rangs de la France du dehors, avec d'autres représentants de l'ancienne France, non seulement un Chateaubriand, mais des Lamartine et des Musset, oncles des fameux émules de Vigny.

Cet intermède extérieur qui, par l'errance des royalistes inconsidérés et les précaires accords avec l'étranger, par la misère inévitable ou les douloureuses compromissions, rend si tragique le passage de l'ancienne royauté à la France nouvelle, ne paraissait rien comporter que d'honorable pour ses participants : le *point d'honneur* faisait, au contraire, réputer indignes ceux qui ne payaient pas leur tribut à cette vaste résistance désespérée des lys contre le tricolore. Pour cette famille-là, l'holocauste fut sévère. Deux neveux de Léon-Pierre de Vigny tombèrent au cours des opérations hasardeuses que l'armée des Princes continuait dans l'Allemagne du Sud après l'échec de 1792 : Antoine-Marie-Victor fut tué en 1793, à l'âge de vingt-trois ans; le 2 octobre 1796, Alexandre était parmi les morts à l'affaire de Biberach.

Troupes surtout composées d'officiers, ces fameux

(1) Arch. Nat., Dossiers F⁷ 3370 pour Louis-François Clairambault; F⁷ 3371 pour « Marguerite Clerembo (*sic*), femme Morestang ». Pour Nogerée, F⁷ 3412 : sur cet « élève de la marine » à Rochefort, un questionnaire, de date aussi tardive que le 12 pluviôse an VII semble encore troubler la famille à Loches. S'agit-il, demande-t-on, du père ou du fils? Sur celui-ci, cf. E. Lainé, *M. de Nogerée...* Tours, 1932.

détachements ne pouvaient manquer d'offrir un pourcentage élevé de pertes, et il semble qu'un oncle paternel encore du futur poète soit resté sur l'un de ces sinistres champs de bataille.

Mais, de tous ses oncles ou cousins disparus par le rude jeu des fatalités historiques, nul ne hanta l'imagination du poète comme le septième des douze enfants de son grand-père : Hilaire-Auguste (1). Cet officier d'artillerie passe la frontière d'assez bonne heure, et va prendre la place que l'ancienne conception de l'honneur monarchique lui commandait d'occuper, parmi les rassemblements groupés autour des bannières. Il est né en 1740, et n'est plus précisément à l'âge des emballements juvéniles. Il prend part aux engagements qui, dans la région du Rhin supérieur, mettent aux prises des Français qui bien souvent se sentaient d'égale qualité et de patriotisme équivalent. Mais, en 1797, cette troupe va passer à la solde de la Russie. Un de ses compagnons d'émigration, le comte de Romain, devait raconter avec une surprise qui touche à la stupeur quelle décision éloigna soudain, pour une autre vocation imprévue, cet officier de ses compagnons d'armes.

Au moment où je sortais de Lausanne, un de mes camarades, le chevalier de Vigny, officier d'artillerie de l'armée de Condé, vint me trouver tout déconcerté de l'obligation cruelle où il était de se déplacer, pour me demander si je voulais prendre une voiture en commun avec lui et deux autres individus, pour faire le voyage de Constance : après mes observations sur l'impossibilité où j'étais d'user d'un moyen aussi doux, qui convenait à son âge, un peu plus avancé que le

(1) Émigration constatée à Pithiviers le 31 juillet 1792.

mien, je le quittai pour partir lestement à pied. Jugez de ma surprise, de voir, quinze jours après, figurer dans les rangs des religieux trappistes qui arrivaient à Constance le même chevalier de Vigny, vêtu d'une robe blanche, avec un capuchon de même couleur, la tête baissée vers la terre, recueilli comme s'il avait toujours prié, et remuant la pelle, au milieu de ses nouveaux compagnons, aussi bien qu'un habitant de la campagne. J'avoue qu'à la vue de ce soldat royaliste, transformé en moins de l'espace de vingt-quatre heures, j'éprouvais une surprise mêlée de peine et de plaisir, que je ne puis définir...

On ne s'expliqua guère, dans les rangs de l'Émigration, cette soudaine détermination : une légende romanesque prétendit l'expliquer par une déception d'amour(2). Mais, dans ce couvent réputé pour la dureté de sa règle, l'ancien officier devenu trappiste perdit en peu d'années la mémoire du siècle. L'abbé de la Val-Sainte (Fribourg), le 11 novembre 1802, attestait avec une sorte de solennité que « M. A.-H. de Vigny, officier français, retiré au monastère de N.-D. de la Trappe, la Val-Sainte,... ne conserve aucun intérêt et n'a pour ainsi dire aucun souvenir du monde ». Faut-il imaginer davantage? Un certain nombre de ces religieux, selon Vigny, quittèrent la Val-Sainte pour se rendre

(1) *Souvenirs d'un émigré royaliste*. Paris, 1824, t. III.

(2) Eugène de Mirecourt, dans la vie « romancée », quoique assez documentée, qu'il donnera de *Vigny* dans les *Contemporains* (p. 8), attribuera à la vocation d'Hilaire une date plus tardive et une cause plus sentimentale. « Revenant de l'exil à la suite des Bourbons, et apprenant qu'une jeune personne à laquelle il devait s'unir était morte en son absence, il fut saisi d'une douleur si vive qu'il renonça au monde et à la cour pour aller s'ensevelir dans la retraite. Cet autre de Rancé pleura sous le froc monacal un amour perdu. »

en Espagne : deux à deux, à travers des populations hostiles, ils avaient gagné le couvent de Sainte-Suzanne en Aragon : c'est de cette « filiale » que sortait le Trappiste chanté par le jeune Vigny, dans l'ardeur de ses convictions légitimes de la vingt-cinquième année. A-t-il pu croire que Marañon était son oncle — un quart de siècle après sa profession monacale — qui sortait héroïquement de sa retraite pour rallier les peuples à la fidélité monarchique? En tout cas les lecteurs du poète se rappellent la surprenante insistance avec laquelle Vigny célèbre ce moine. Est-ce enfin par une extension imaginaire à un ordre religieux assez voisin que le protecteur d'Émile Péhant demande avec avidité, le 16 septembre 1835, à ce Bas-Breton qu'il a casé tant bien que mal dans des fonctions sûres : « Vous ne m'avez pas dit à quels traits vous avez reconnu ce qu'il y avait de mort dans le christianisme des Chartreux. C'était là ce que j'aurais voulu savoir, je ne me figure pas ces moines d'à présent. Parlez-m'en donc enfin... »

Et, par une sorte d'ascétisme croissant à mesure que gagne sur ses jours l'ombre de la mort prochaine, le souvenir du religieux devient une hantise presque légendaire. « Je suis plutôt pareil, dit-il le 13 mai 1860 à un admirateur qui avait évoqué le souvenir d'Arioste, à l'un des douze frères de mon père qui s'enferma vingt ans à la Trappe et n'en voulut jamais sortir. »

Cependant il désespère d'atteindre au renoncement dans cet ascétisme, car il écrit le 15 avril 1861 à Mme du Plessis :

Mon oncle le trappiste n'était pas plus cloîtré que je ne le suis, croyez-le bien; mais il avait, dans sa cellule de la Vat-

Sainte, un renoncement à tous les attachements de ce monde et à toutes les créatures du Seigneur que je ne saurais jamais atteindre...

Ainsi, le « camail de l'étude » de la *Bouteille à la mer* n'est guère moins réel, au gré de Vigny, que le blason qu'il s'ingéniait à reconstituer au profit de l'*Esprit pur*. La chambre haute, aux frustes boiseries, qu'il occupe au Maine-Giraud, et que si souvent il qualifie d'ermitage ou de cellule, reçoit, dit-on, des visites que ne supposerait guère la claustration d'une Chartreuse : cependant, quand la porte s'est refermée sur la visiteuse, et que tout le monde dort dans la petite gentilhommière angoumoise, c'est bien d'une solitude monacale que s'enchante le maître du lieu. Et le « Dieu fort », le Dieu des Idées, ne hante pas moins ses nuits que n'avait pu faire un autre Maître pour cet oncle mystérieusement mort à la terre.

IV

Né en 1797, lorsqu'un troisième fils, Emmanuel, n'aura encore vécu que peu de mois au foyer désolé de la rue Gesgon, Alfred-Victor de Vigny a surtout ressenti le contrecoup moral de tant d'événements : c'est cependant l'année de sa naissance que meurt à Loches son grand-père maternel; c'est au cours des derniers mois de 1797 que, l'armée de Condé ayant passé au service de la Russie, l'effarante renonciation au monde d'Hilaire-Auguste a dû consacrer l'anéantis-

sement d'une famille décimée (1). Ce prénom de Victor, que l'enfant est destiné à illustrer, il l'arborera un jour, fièrement, face à Hugo qui le porte aussi, et plus triomphalement : était-ce, ce prénom « relevé » de l'aîné de ses oncles, et d'un grand-oncle chevalier de Malte, et de son arrière-grand-père, une sorte de protestation contre le sort? Nous savons quel touchant symbolisme l'ancienne France mettait volontiers dans ces appellations : celle-ci peut très bien avoir, dès le baptême, muni le nouveau-né d'un prestige verbal dont on avait négligé d'armer deux des trois aînés.

En tout cas, on sait combien sa mère s'efforça, et avec quel succès, de le soustraire aux fatalités qui avaient eu raison des frêles vies antérieures. « Éliacin promis à régner », Dauphin survivant d'un grand massacre, il bénéficie des nouveautés d'hygiène que Jean-Jacques a révélées à la génération de sa mère. Surtout, dès que les suspects ont retrouvé un peu de mobilité, ses parents fuient Loches où se sont accumulés les mauvais souvenirs en même temps que les tombes, et s'installent à Paris. Le Maine-Giraud n'inspirera pas à la mère de Vigny des sentiments plus amènes, et elle n'a jamais été disposée à « habiter ce triste séjour ». « J'ai toujours plaint ma pauvre sœur d'y être clouée (2). »

Encore ne retrouve-t-on pas, dans la grande ville si indifférente aux figures qui s'y croisent, dans l'Élysée-

(1) Ce n'est qu'en 1808 qu'un état des titres d'Hilaire-Auguste de Vigny est rédigé pour un partage de biens (Préf. de la Seine, Arch. départ., Fonds des Domaines, nos 484 = 1951 et 1437 = 2448).

(2) Lettre inédite due à l'obligeance de M. de Morel à Angoulême.

Bourbon loti en appartements de fortune, l'entière liberté d'esprit qu'il faudrait (1). Quand la Chouannerie reçoit son coup de grâce, c'est en secret qu'on porte le deuil d'un fusillé illustre de 1800, le comte Louis de Frotté, cousin issu de germain de Mme Léon de Vigny. Lorsque, les jours de congé, on conduit l'enfant, pour un cousinage rendu plus précieux par tous les vides d'une race décimée, chez Bougainville dont le second fils a une Baraudin pour marraine, le grand navigateur est assombri par la mort de cet enfant, Amand, qui s'est noyé en 1801, autant que par la visible décadence de la marine française : et ce sont, en même temps qu'une illustration des rigueurs disciplinaires comme *le Cachet rouge*, des impressions désenchantées que le petit garçon peut rapporter du passage des Petits-Pères, où le grand navigateur, réhabilité pourtant par Napoléon, mène jusqu'à sa mort, le 31 août 1811, une existence assez morose.

Est-il besoin de rappeler que, pour les Vigny, demeurés indépendants et pauvres en face du régime napoléonien, l'exécution du duc d'Enghien avait été à la fois un événement politique décisif et une affaire presque personnelle? Mme de Vigny, au couvent de Beaumont, avait connu sa tante, la princesse de Condé, Louise-Adélaïde de Bourbon, sa contemporaine, de qui le sérieux devait si vite, au cours de l'Émigration, s'épa-

(1) F⁷ 3334 (an IX) : « De Vigny et son frère qui ont servi tous deux dans l'armée de Condé sont toujours l'objet d'une rigoureuse surveillance. » Noter aussi que le château de Vigny, sur la route de Rouen (aux Rohan depuis le XVIe siècle) sert d'asile aux Polignac pendant le fameux procès de Georges. C'est là qu'avait été élevée Aimée de Coigny, « la jeune captive » : bien des détours apparents ramenaient à André Chénier.

nouir en vocation religieuse (1) : le drame d'Ettenheim et de Vincennes, en 1804, prenait pour le couple fidèle réfugié à l'Élysée-Bourbon un sens particulièrement tragique; tout, dans les circonstances les plus accessoires comme dans la haute portée de l'acte politique, avivait l'impression qu'on en devait ressentir. C'est, pour Vigny enfant, l'une des dates qui comptent le plus. « Je me souviens encore du jour où mon père revint triste et des larmes aux yeux, venant d'apprendre la mort du duc d'Enghien. Ce fut la première idée que j'eus des crimes politiques; ce n'était pas mal commencer. L'horreur de cet assassinat passa du front de mon père dans mon cœur, et me fit considérer Napoléon comme j'aurais fait de Néron. Cette impression, cultivée tous les jours en moi, ne s'affaiblit que lorsque je connus assez sa vie et l'histoire pour mesurer cette grandeur contemporaine. »

Il y a donc, autour de l'adolescent, un prolongement d' « émigration à l'intérieur », sans nul romanesque chouan, sans le piquant attrait des complots, sans la « piaffe » un peu irréfléchie des irréductibles. C'est en réflexions, en commentaires incertains, que se tourne un loyalisme de principe qui, chez les parents, ne fléchit point, mais qui, chez l'enfant, a grand peine à balancer la séduction de l'Épopée impériale. Diminuer, comme on l'a fait parfois à la suite de Sainte-Beuve, les quartiers de noblesse réels de Vigny, c'est évidemment prendre la question par la documentation extérieure, ainsi que l'a fait si souvent le subtil critique

(1) Cf. F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'Émigration française*. Paris, 1925, t. II, p. 189.

des *Causeries du Lundi*; c'est en négliger tout l'aspect moral et toutes les résonances profondes. La notion de *responsabilité*, moins nettement « chez elle » dans la littérature française que dans les lettres anglaises ou allemandes, si importante chez Vigny que Léon Séché a dû imaginer de complexes initiations jansénistes pour en expliquer ici la présence, n'a pas cessé de hanter tous ces naufragés politiques. Et ce n'était pas une responsabilité théologique, abstraite et froide, qui se trouvait perpétuellement en cause ici : c'était le rapport immédiat, social, *légal* même à l'occasion, entre la faute et le châtiment, entre la particule et la proscription, entre l'anoblissement et l'anéantissement par décret, qui prétendait s'inscrire dans les faits.

Pour un écrivain d'idées tel que Vigny, autre chose encore comptera : certaines des théories élaborées chemin faisant, au sujet des événements révolutionnaires, par ceux qui en étaient les victimes. Nous savons avec quelle indépendance le poète de l'*Esprit pur* s'est affranchi des préjugés de caste, des espoirs réactionnaires, de toute la pénible prétention rétrograde que charrient aisément avec elles les destinées de ceux que l'histoire a dépossédés : ce gentilhomme pauvre, s'il fit, après 1830, figure de carliste, ne s'émancipait pas moins vers une autonomie de pensée politique dont l'indépendance n'est pas douteuse (1).

Il n'en reste pas moins qu'un esprit méditatif n'est pas touché en vain par les réflexions passionnées qui se sont exprimées autour de lui; surtout il est certain que l'incessante combinaison des idées effectue, d'un

(1) Cf. P. Flottes. *La pensée politique d'Alfred de Vigny*.

esprit à l'autre, d'une époque à la suivante, des métamorphoses, des reprises, des renouvellements qui sont une transformation authentique. Qui ne sait, par exemple, qu'Auguste Comte a rattaché lui-même à Bonald, en même temps qu'à Condorcet, l'essentiel de sa dette à l'endroit de ses prédécesseurs en sociologie? Chez Saint-Simon le sociologue, comme chez Lamennais l'apôtre, cette alchimie de la pensée est également saisissante.

Ce même Bonald, précisément, fournit à Vigny — si éloigné d'ailleurs de la *Législation primitive* et de tout fidéisme théocratique — la formule à laquelle il se rallie dans la plus démocratique peut-être de toutes ses œuvres, le poème de *la Flûte* qui porte la peine d'une sorte de pauvreté de forme, bien accordée pourtant à son intention fraternelle. Pour justifier son exhortation charitable, pour jeter un pont de parfaite entente et de grave accord entre la supériorité des uns et la médiocrité des autres, le poète prononce, pitoyable à des efforts impuissants chez l'humble bohême :

> Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
> Des organes mauvais servent l'intelligence.

Il reprend ainsi, en dénonçant l'imperfection de la matière au regard de l'esprit, un aphorisme où Bonald avait cru mettre une décisive déclaration dualiste (*Du Divorce...* Disc. prél. 1801, repris dans *Législation primitive,* 1802) :

> L'homme est une intelligence servie par des organes...

Au même Bonald déclarant que « les Turcs n'étaient que campés en Europe », Vigny devra peut-être la belle

assurance avec laquelle, dans la préface d'*Héléna*, le jeune poète déclare : « Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir ottoman. » M. Flottes, qui fait ce rapprochement, en suggère un autre qui a, de même, sa valeur. Le *Journal*, en 1840, rappellera que l'année 1699 « fut la seule année où le monde n'eut aucune guerre », et que Joseph de Maistre, dans ses *Considérations sur la France*, avait discerné, après la paix de Carlowitz en 1699, un instant de paix absolue « dans le monde entier ».

On s'est efforcé de démontrer ailleurs (1) combien la doctrine issue de l'Émigration française au contact de la mystique absolutiste, c'est-à-dire la rigoureuse théocratie de Joseph de Maistre, avait exercé sur le poète d'*Eloa* un attrait aussitôt mêlé de répulsion : comment ce dernier sentiment, l'horreur pour le sang systématiquement versé et considéré comme l'indispensable ciment des sociétés, n'aurait il pas pris le dessus quand Vigny le retrouva dans la contrepartie même de la réaction : la pure doctrine révolutionnaire? Si, en effet, l'une s'autorise des rigueurs asiatiques pour demander au bourreau d'être l'artisan par excellence du pacte social et le parfait ouvrier des unanimités où tend un État constitué, l'autre s'autorise des périls de l'heure pour dresser les guillotines. L'équarissage de la société, dans l'un et l'autre cas, opéré

(1) *Alfred de Vigny et Joseph de Maistre*, dans *Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle*. M. Jean Pommier suggère, pour la personnification de la Terre dans la *Maison du Berger*, un souvenir des *Soirées* (éd. de 1821, t. I, p. 104-5) : « Elle [la Science antique] *livre aux vents des cheveux* qui s'échappent d'une mitre orientale » (*Bull. de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 1er janv. 1929).

à l'encontre de la tutelle promise par la Cité; le crime politique devenu raison d'État et son corollaire le régicide : autant de fatalités auxquelles Vigny voudrait du moins arracher l'aiguillon des grandes justifications réactionnaires ou jacobines, pour que l'horreur du sang versé entre concitoyens l'emporte enfin sur les tortueuses prétentions de l'opportunisme politique.

D'où sa crainte, après Juillet 1830, que le fameux procès des ministres tourne en sévices sanguinaires; d'où sa détestation des curiosités byzantines devant des exécutions capitales comme celle de Fieschi :

Esprit parisien! démon du Bas-Empire!

D'où, aussi, sa grande pitié pour l'armée de métier, contrainte de tuer, exposée à être immolée, par simple devoir d'obéissance. Et, inversement, Vigny donnera très vite (par l'effet d'un principe beaucoup plus que d'une peur qu'il concéderait tout juste à la douce Lydia) un sens excessif à la moindre émeute : l'esprit de la Terreur est-il démuselé? A Pau devant les rixes superficielles de 1824, à Paris après 1830 et avant 1848, trop promptement pour un homme de sa trempe, le retour des jours troublés lui semble inscrit dans les signes de l'heure; l'ordre du Second Empire et du troisième Napoléon lui agréera, en conséquence, après les émeutes réitérées de la deuxième République. L'histoire, éternelle recommenceuse, se balance entre des exagérations contraires en apparence, identiques en leur fond : Vigny rappelle à Camilla Maunoir, le 4 septembre 1840, après des mesures de proscription prises par des gouvernants inquiets, que Genève en 1793

était peuplée d'émigrés royalistes comme elle doit l'être à présent d'émigrés socialistes. « Quel étrange retour des choses d'ici-bas! » Ou bien c'est — autre jeu prodigieux de bascule! — toute la misère de l'émigré, à l'armée de Condé et à Londres, qui retient de préférence son attention lorsqu'il lit en 1850 les *Mémoires d'outre-tombe* : Chateaubriand, qu'il n'aime pas, s'en trouve presque réhabilité.

Le roman inachevé de l'*Almeh* aurait fait revivre ce que Balzac appellera « la grande figure de l'Émigré » sous une forme particulièrement saisissante. On sait que Bonaparte trouva en face de lui, à Saint-Jean-d'Acre, un ancien camarade de l'École militaire, ce Philippeaux que le solitaire de Sainte-Hélène évoquait si curieusement en septembre 1815, et « aux talents » de qui « les Anglais et les Turcs durent le salut » de cette place syrienne. Les *Scènes du Désert*, prenant pour un de leurs héros « l'interprète » qui est un émigré, étranger à toute émotion religieuse mais singulièrement pénétré du sentiment de l'honneur, auraient dressé en pied un Français d'autrefois, « martyr de l'énergie, qui refuse de se faire anglais » et auraient ainsi présenté « la douleur de l'émigration » à un public de plus en plus oublieux. Trop oublieux même, si l'on admet que la *Revue des Deux Mondes*, qui donnait en avril et mai 1831 le début de ce vaste roman, allait abandonner de plus en plus ces vues rétrospectives pour une littérature immédiate, et les traînards de l'ancienne France pour l'aile marchante des lettres. Ce fut donc sous une autre forme que l'auteur de *Stello* et de *Servitude* transposa sa nostalgie.

Lamartine avait raison à sa façon d'assigner à Vigny

une origine que démentent les faits matériels, que justifient ainsi des affinités qui ont leur valeur autrement profonde. Au lieu de trouver, en tout cas, singulière et déplaisante une survivance de carliste chez Vigny, c'est du contraire qu'on devrait s'émerveiller en bonne justice : de la noble acceptation des exigences démocratiques, ou de l'admirable « déplacement » par lequel d'anciennes vertus, réputées de *caste,* ont pu demeurer vivantes en des temps ennemis de toute prétention nobiliaire. Et il convient aussi de songer que, si Vigny a, sa vie durant, « vécu dans le sublime » jusqu'à donner de l'impatience à ses camarades du Romantisme et de l'aigreur à certains de ses amis, c'est bien involontairement que, « vivant dans le tragique » au cours de toute son enfance, il lui devint malaisé de ne voir dans ses compagnons d'existence que des êtres appelés à se nourrir, à se multiplier et à s'ébattre médiocrement. Inversement, sa noble retraite au Maine-Giraud lui devint tolérable en raison même de la transfiguration qui s'opéra, à ce moment, dans son esprit grâce aux figures familiales qu'il trouvait là. « Je cherche inutilement, écrit-t-il dans son *Journal* en 1838, à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples — M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. » A défaut de complètes annales, n'en doutons pas, c'est l'inspiration de plus d'un poème philosophique dont ce dessein assura la noblesse.

Faut-il enfin, d'un dernier rattachement verbal, accrocher à la boutade d'un « ci-devant » l'espoir proclamé — et vérifié — du poète? On a souvent trouvé,

au symbole central de la *Bouteille à la mer*, des analogues dans Bernardin de Saint-Pierre ou ailleurs. Mais où donc, mieux que dans une France violemment « coupée » du passé, la solidarité dans les temps serait-elle appelée à s'exprimer? C'est un émigré encore, le premier Français (avec Villers) à révéler le criticisme de Kant, Tranchant de La Vergne, qui se sert de cette image pour marquer une confiance dont Vigny, bien plus que lui, devait être le bénéficiaire (1) :

Je vais enfermer, dit-il, mon *Calomniateur* [la pièce qu'il vient de traduire de l'allemand] dans une bouteille et « l'abandonner aux vagues... ».

(1) Préface de sa traduction — plutôt libre — du *Verläumder* de Kotzebue.

LA "POÉSIE PURE" CHEZ VIGNY, SON PROGRAMME ET SES LIMITES

« Les beaux chants sans musique de notre langue... »
VIGNY.

L'effort vers la « poésie pure » a été, selon Vigny, la vraie raison d'être, le motif à la fois et le ferment de la rénovation romantique. Sans doute, cette notion de poésie pure n'a pas chez lui tout à fait le même sens que parmi les champions d'un tournoi récent. Mais n'est-il pas singulièrement significatif qu'un siècle avant certaine controverse fameuse, le plus avisé et le plus conscient des romantiques français observe à plusieurs reprises qu'il importait de donner — ou de rendre — à son pays le goût de l'expression poétique dont il avait perdu la pratique et à peu près oublié l'efficacité?

« Voltaire n'a jamais, écrit Vigny à son ami La Grange le 2 février 1829, senti la Poésie pure, épique ou élégiaque; il n'en avait que la dose qui suffit au drame de la tragédie ou à la plaisanterie du *mondain*. » Et cette expression, qui n'aurait peut-être pas toute sa netteté en raison des autres adjectifs dont elle est suivie, se trouve précisée par la négative, renforcée au

contraire par les phrases du *Journal* sous une date de la fin de 1825 :

La France n'est ni poétique ni musicienne... ; l'esprit de critique a tué l'enthousiasme ; et qu'on n'allègue pas l'exemple de Racine, c'est le drame qu'on aime en lui et non la poésie qu'il y a laissée quelquefois malgré lui... La musique et la poésie sont deux émotions semblables qui nous saisissent le cœur par l'oreille... La poésie ne doit vivre que d'ellipses...

Ou bien au cours de 1828 et vers la fin de 1830 :

La poésie n'a en France qu'une langue imparfaite, circonscrite et prude. La lyre française n'a que la corde de l'élégie. Toutes les autres sont fausses ou absentes...

Le peuple, il faut l'avouer, n'aime en France ni la musique ni la poésie...

Ces lignes, écrites avant la pleine reviviscence de la Pléiade dans le même temps, avant l'assouplissement des mètres et des vocabulaires par Hugo en particulier, témoignent de l'impatience avec laquelle ce poète-ci, attaché par certains côtés au classicisme, subissait la lourde persistance dont le XVIIIe siècle avait chargé les prescriptions issues du XVIIe siècle. « Poésie pure » : nul doute que, si cette formule se trouve aussi nettement proposée par le jeune écrivain, c'est parce qu'il y voit l'équivalent de l'*anima*, du principe même dont la vie supérieure reçoit son impulsion :

Qu'on vienne médire de la poésie ! écrit-il encore le 18 avril 1827. Voyez le poète lorsqu'il s'abat sur la prose ou sur la vie, ce qu'il fait. Oui, tout homme qui n'a pas de poésie dans le fond de son cœur ne fera rien de grand, je le jure comme Mahomet par le soleil et la lune...

Enfin, au gré de notre poète, cette « poésie pure » doit comporter le maximum de puissance, et comme un *potentiel* intérieur, en vertu de son origine même : il l'imagine sourdant, en quelque sorte, du centre même où tous les arts prennent leur point de départ, de la secrète intersection où se rencontrent tous les rayons d'une roue idéale. « Intimité des arts » dont rêvent tous les novateurs, de Vinci à Wagner et de Fr. Schlegel à Mallarmé, et qui, pour le poète de 1825, serait la condition même de la *Beauté idéale*. Ce titre, assez banal et dont se sont autorisés les plus médiocres marqueteries et les assemblages les plus composites, désigne au contraire, au gré de Vigny, une identité d'origine et comme une communauté de vibration qui déterminerait un art synthétique :

Où donc est la beauté que rêve le poète?
Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète,
Et souvent il voudrait, par son rêve égaré,
Confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé.
Il voudrait ajouter les sons à la peinture.
A son gré si la Muse imitait la Nature,
Les formes, la pensée et tous les bruits épars
Viendraient se rencontrer dans le prisme des arts,
Centre où de l'univers les beautés réunies
Apporteraient au cœur toutes les harmonies... (1)

« Égarement » d'un rêve impossible? Le poète semble le dire. C'est que la nécessité des techniques d'une part, il le sait bien, de l'autre la préparation médiocre des publics, empêcheront toujours un Art poétique aussi synthétisé : ces prémices *unitaires* n'en sont pas

(1) Cf. notre édition des *Poëmes* (L. Conard), p. 340.

moins à la racine des plus belles rénovations, drame lyrique de la Renaissance italienne ou de Wagner, « symbolisme » faisant appel à « tous les sens fondus en un », intensité ou concordance sonore. Par là, en effet, c'est bien une vibration nouvelle qui est donnée au langage artistique trop figé, une sorte de frisson nouveau qui semble s'offrir à l'inspiration. Ce sont des vues auxquelles a spécialement part l'effort de Girodet pour donner dans la peinture l'impression du « temps mobile » : ce maître de Vigny « portait envie à la poésie et à la musique, sachant rendre leurs secrets d'inspiration dans les mystères d'un demi-jour » (*Revue de Paris*, décembre 1829).

*
* *

Dirons-nous que la gaucherie même de Vigny dans l'élaboration courante de ses vers, cette fréquente insuffisance ouvrière dont les artistes, après Hugo et Gautier, lui ont fait grief parfois, a chance de protéger le chant intérieur contre les déformations trop habiles du métier? Ce qui semble prouver cette heureuse contrepartie d'un défaut assez évident, c'est que les pièces travaillées par Vigny, jeune écrivain, selon des procédés d'école ou de cénacle, ne renferment guère d'indices de « poésie pure » : leurs développements étant plus égaux, elles ne s'élèvent guère à ces sommets, exceptionnels et imprévus, qui soudain trouveront la nue. Un adolescent qui n'a pu s'empêcher de faire avec Millevoye, ou même Delille, son premier apprentissage, ne saurait aisément arrêter le débordement trop égal des vers de sa *Suzanne* ou de son *Héléna*.

Même l'initiation à Chénier, si décisive, ne produit pas aussitôt l'effet qu'on pourrait croire : il faut, avant tout, que Vigny soit remué en ses profondeurs pour que soit libérée en lui l'allégresse audacieuse. Or c'est bien en 1819 — l'année du *Chénier* de Latouche en effet, mais sous d'autres actions encore, la révélation de Byron, la vive alerte de l'explosion de Vincennes — que s'opère cette grande émancipation. Un peu tardive, n'ayant rien en tout cas de la précocité de l' « enfant sublime », guère davantage de la mélodie continue de Lamartine, cette secrète libération semble chez Vigny coïncider avec d'autres symptômes d'une personnalité modifiée : le redressement de l'écriture et sa ligne ascendante, l'activité plus extérieure et les lectures plus variées. Le « bon jeune homme », le gentil mondain, semblent bien s'évanouir à mesure qu'apparaît le poète qui touchera quelques-unes des cordes les plus rares de l'instrument.

Nul doute qu'à ses débuts, et quand la lyre et la harpe, c'est-à-dire Chénier et la Bible, résonnaient également à son oreille, le poète n'ait éprouvé l'appel de la « poésie pure » dans une émotion dominée alors, soit par des prestiges païens, soit par des allusions sioniques. Un peu redondante, dès lors, est la formule issue de l'hellénisme à travers « notre cher André » :

Venez ! oh ! venez voir comme Glycère est belle ! (*La Dryade*)
N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère? (*Symétha*)
Et, ton urne à la main, je compterai mes jours. (*Héléna*)

Au contraire, un je ne sais quoi d'hiératique est inclus dans les vers qui évoquent cette « antiquité biblique » où Vigny a de bonne heure trouvé de si

belles ressources de pensée et d'expression. Il y a mieux qu'un vain cliquetis de mots dans des énumérations réprouvées par la topographie ou la messiographie :

S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé... (*Moïse*)
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo... (*ib.*)
Et les sons argentins du nebel étranger (*Jephté*)
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons (*ib.*)

Et l'on sent de magnifiques imprécisions se concentrer ou s'étaler, pour l'agrément inexplicable de l'auditeur, dans certains alexandrins connus de *Moïse* en particulier :

Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes...
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique...
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir...
Josué s'avançait, pensif et pâlissant...

De fait, chacun des *motifs* dont l'ensemble confère sa magnificence à cette pièce fameuse semble comporter un de ces vers d'une suggestion bien supérieure à son contenu intelligible. Lamartine disait que les oreilles contemporaines en restèrent frémissantes; et c'est peut être l'aveu, de la part d'un grand émule, que des sonorités de « poésie pure » frappaient des tympans attentifs.

Le poème d'*Eloa* est, de même, jalonné, délimité dans son ciel parfois trop joli, par des vers d'une vertu concentrée, tendant au symbole puisque nul réalisme, nulle « imitation » ne s'y trouvent inclus, et propres à produire la suggestion transcendante souhaitée par le poète.

Pour la cosmogonie :

Des Anges au chaos allaient puiser des mondes...
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges!
Chaque étoile semblait poursuivre un météore...

Horreur de la damnation infernale :

Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré...

à laquelle s'oppose une promesse de volupté, de bonheur indécis :

L'ombre écoute un mystère avec recueillement...
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges.

La fameuse cantilène baudelairienne de Lucifer n'a qu'à se faire entendre pour que, hautbois et altos, le chant attendu s'élève :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas...

Mais il trouvera sa dissonance dans une douloureuse allitération :

Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!

Le tout se résumant dans le vers jugé « sublime » par Marcel Proust et son ami Montesquiou :

Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours.

C'est, en somme, quand il essaie de jouer le jeu romantique des médiévistes ou des exotistes de 1825 que Vigny reste le plus empêché, par une incorrigible mièvrerie, de proférer un de ces accents qui réhabiliteraient certains de ses poèmes. Moins familier que d'autres, sans doute, avec le monde concret, il n'échappe au *genre troubadour* (même dans le *Cor*) que

s'il rencontre des occasions de moindre surcharge dans l'enluminure. Encore la bizarrerie n'est-elle pas absente de telle figure de langage :

L'infidélité même était pleine de toi (*Dolorida*)

ni de telle fâcheuse inversion :

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
(*La Neige*)

Vienne une occasion de poser un problème de conscience, et Vigny saura bien associer un prompt détail suggestif à une question toute morale :

Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines?
(*La Prison*)

Vienne aussi le moment d'évoquer une Nature dont il reste pourtant, on le sait, contempteur plutôt que dévot, et il trouvera des raccourcis bien impressionnants :

Dans les enfoncements magiques des montagnes.
(*Amants de Montmorency*)

On dirait qu'ensuite, et pour quelque temps, la source de la « poésie pure » est tarie. C'est sans doute que 1830 — amenant Vigny à se poser avant tout des problèmes politiques et sociaux trop directs (*Paris*) et à défendre sa clientèle de « parias », le poète et l'officier de carrière — fait dévier à sa façon cette mystérieuse inspiration. Ensuite la passion du poète pour Mme Dorval l'occupe à fond : or qui jamais dira quelle vertu d'« évasion » peuvent recéler les moyens d'expression de l'être humain? Et voyez : c'est dans la *Colère*

de Samson, après la rupture définitive, que se multiplient à nouveau ces alexandrins irréfléchis :

Il rêvera partout à la chaleur du sein...
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront...
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome...
La Femme, enfant malade et douze fois impur!

Les *Poèmes philosophiques*, désormais, vont abonder en vers qui sont, à leur façon, des vers-proverbes, des alexandrins-maximes comme le classicisme assurément les a goûtés, mais qui se cristallisent ici dans un plan et comme dans un « milieu » transcendant (1). Ce ne sont pas les éléments rationnels de l'être qui ont le plus contribué à leur donner une forme, mais plutôt l'inconsciente aisance avec laquelle l'auteur d'*Éloa* se mouvait parmi des « essences », des schèmes ou des images qui vivaient en un monde réellement supérieur de l'esprit. Ce que lui-même disait au mathématicien Mondeux pour expliquer son extraordinaire habileté de calculateur s'applique évidemment à lui-même, *mutatis mutandis* :

Les Nombres, jeune enfant, dans le ciel t'apparaissent
Comme un mobile chœur d'Esprits harmonieux
Qui s'unissent dans l'air, se confondent, se pressent
En constellations...

(1) Rien ne démontre mieux la qualité de ces vers que le choix identique fait précisément, de la plupart de ceux-là, par un critique tel que M. Benedetto Croce, lorsqu'il s'agit de choisir, chez Vigny, les « grands vers poétiques » ou les « puissants vers gnomiques », grâce auxquels la production plus abondante de Lamartine ou d'Hugo est à sa manière dépassée par un écrivain qui « est à la fois du nombre des plus grands auteurs de poésie qui aient jamais paru en France, et probablement le plus grand poète du XIXe siècle ».

Et le poète n'avait qu'à laisser se combiner, en quelques formules de choix, ces algèbres supérieures qui fournissaient ainsi, aux expériences les plus humaines, aux vues les plus objectives, une expression dont la « pureté » n'était nullement une exsangue et blafarde pâleur.

Une peur inconnue accable la nature... (*la Sauvage*)
La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste,
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste (*ibid.*)
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.
(*Mort du Loup*)
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse (*ib.*)
Il vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles (*la Flûte*)
Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre?
(*ib.*)
La Sainte Égalité des Esprits du Seigneur (*ib.*)
Les maux immérités de la mort des enfants
(*Mont des Oliviers.*)
Et puis il vit rôder la torche de Judas (*ib.*)
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges
(*Maison du Berger*)
Tu règnes sur sa vie en vivant sous sa loi (*ib.*)
Les grands pays muets longuement s'étendront (*ib.*)
Ton amour taciturne et toujours menacé (*ib.*)
Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu! (*Wanda*)
Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce...
(*Destinées*)
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.
(*Bouteille à la mer*)
L'aveugle Pharaon dédaignait les Voyants (*les Oracles*)
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.
(*Esprit pur*)
Ton règne est arrivé, Pur Esprit, Roi du Monde! (*ib.*)

*
* *

Sans abandonner l'ordre chronologique de ces trouvailles, il convient d'y ajouter les rencontres quasi isolées, sans suite en tout cas, de « poésie pure » que ce fut la destinée de Vigny d'avoir dans ses portefeuilles et de ne jamais lier au sort de ses œuvres achevées. L' « état de somnambulisme » où, dit-il en 1831, le jette en tout temps la poésie fut à la fois le privilège et la malédiction de bien des nuits d'insomnie, d'heures innombrables de solitude et de rêve : toutes n'aboutissaient pas à un résumé rythmique et sonore qui pût le satisfaire; moins nombreuses encore étaient les cristallisations aptes à animer ensuite un développement versifié convenable. Quelques réussites cependant valent d'être signalées au long du *Journal* inédit : des « vers à faire » (comme disait un peu niaisement Louis Ratisbonne).

Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures (1831)

Une voix parle seule au-dessus des rumeurs (1832)

Ineffable lueur qui marche, veille et brûle... (1833)

Et tes pieds tourmentés d'une vigueur chagrine (1834)

Un astre nouveau-né qui se perd dans l'espace (1835)

Solennelle épaisseur des horizons sauvages (1838)

Jusqu'aux sommets glacés de sa vaste raison (1843)

Femme qui n'es pas née et ne mourras jamais (1851)

Ange à demi tombée errant parmi les astres (1859)

C'est toujours, en somme, quand sa méditation combine des images ou des figures dont le dessin trans-

cendant aide le poète à se figurer la vie supérieure de l'esprit, la démarche suprême des facultés mentales, la destinée symbolique de la femme, — ou bien quand son regard se porte, au-delà des premiers plans, vers quelque *fond* éloigné, — que naissent ces alexandrins fortunés où se fixe je ne sais quoi de décisif et d'involontaire. La plupart comportent un élément d'allitération, une rime intérieure, une heureuse déviation du sens ordinaire des mots : bref tout ce qui, brusquant l'édification rationnelle d'un alexandrin, introduit dans ses douze pieds une nuance de sensualité, un résidu instinctif, une promesse de musique. Par la présence de ces vers dans les pages les moins « développées » du *Journal*, Vigny témoigne d'une possibilité créatrice dont on ne saurait dire qu'elle fût diminuée. Seule lui faisaient défaut une suffisante confiance dans un public quelconque, ou ce désir impatient de servir une cause qui vaille, qui avait lancé dans la poésie le jeune officier à l'heure où il fallait ramasser la lyre tombée d'André Chénier, ou faire vibrer la harpe des prophètes aux oreilles des impies, ou encore donner, aux préoccupations d'une époque de plus en plus vouée à la prose, une expression poétique malgré tout.

*
* *

La terrible concurrente, pendant les vingt dernières années de la vie de Vigny, que rencontrait sur son chemin la « poésie pure », c'était cette autre maîtresse plus exigeante : l'idée de l' « esprit pur ». Nous l'avons vu invoqué, ce « visible Saint-Esprit », dans la pièce même qui porte son nom, et qui est la dernière en date du recueil des *Poèmes philosophiques* (1863). Il

n'avait pas attendu jusque-là pour hanter la pensée du poète, à l'égal, dirions-nous, de la « poésie pure » de sa vingt-cinquième année.

> Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
> S'animeront pour toi...

est-il souhaité dans la *Maison du berger* : et c'est même, dans le mystère amoureux entrevu, le seul intermède intellectuel promis par l'amant à l'amante. De fait, Vigny dépassait ici, et continuera à dépasser dans ses litanies de l'*Esprit pur*, le point où la « poésie pure » peut surgir d'un tel frémissement. Sa méditation tend vers un autre objet; elle s'efforce à toucher, non plus l'ineffable entrelacs des « puretés » d'expression, des identités absolues entre sensations, de tout ce vibrant prestige qu'on dirait *cosmique* —

> In which every sound, and odour, and beam,
> Move, as reeds in a single stream (SHELLEY, *Sensitive Plant*)

— mais une autre intersection décisive : celle où se rejoindraient le Vrai et le Beau. Les mêmes déclarations qu'il faisait à la « beauté idéale » aux temps où il rêvait de réformer l'Art, il ne se lasse pas de les adresser à une sorte de moralité suprême qui serait, en somme, la beauté de l'Idée dépouillée de ses applications, comme la Poésie pure l'était de ses utilisations trop intelligibles. Et, sans doute, la détérioration de la mentalité publique et de ses maîtres amenait-elle l'auteur de *Daphné* à se jeter ainsi dans une sorte de rêveuse hypnose (*Journal*, 18 juillet 1844, 27 juin 1847), alors que l' « art pour l'art » suffisait à la tendance qui aboutira à Baudelaire.

En tout cas, sa mystique là-dessus n'a pas varié. En 1830, il cherche encore « à fuir dans le ciel de la poésie »; il regrette devant Benjamin Constant que la poésie comme il l'entend soit persécutée par la Gauche libérale. Il revendique, pour les poètes, le privilège d'une sorte de *chant*, et déplore que les *aèdes* soient passés de mode. Il note en lui des « mouvements de poésie qui s'élancent malgré lui », et il lui semble (1833) qu'une âme de déesse attend l'union avec son adorateur encombré d'un corps. Lorsque, en 1835, l'auteur de *Chatterton* offrira à ses contemporains l'image d'un être maniaque de poésie, c'est évidemment d'une hantise de ce genre qu'il affligera — ou qu'il honorera — son blême héros. Lui-même, cependant, aura déjà commencé l'espèce de conversion qui l'en éloigne. Dès le 1er janvier 1834, à une date propice à de fermes desseins :

O Stello, sachez jouir de votre pensée et l'aimer isolée, cachée, et indépendante de ce que le monde en pourra faire.

Et l'année ne s'achève pas sans que le *Journal* ait noté cet aveu :

Où me conduiras-tu, passion des Idées, où me conduiras-tu? — J'ai possédé telle Idée : avec telle autre j'ai passé bien des nuits.

En 1841, son platonisme s'accompagne, comme auparavant sa joie de poète, du frémissement révélateur :

Oui, la poésie est une volupté, mais une volupté couvrant la pensée et la rendant lumineuse par l'éclat de son cristal préservateur, qui lui permettra de vivre éternellement et d'éclairer sans fin.

De même, longtemps plus tard :

La poésie est la beauté suprême des choses et la contemplation idéale de cette beauté.

Si bien qu'une véritable mystique, avec extase intellectuelle, est à l'aboutissement d'une telle conception, et que Vigny écrira le 20 février 1858, « deux heures après minuit » :

La Pensée seule, la Pensée pure, l'exercice intérieur des idées et leur jeu entre elles, est pour moi un véritable bonheur.

On peut rappeler que des hypostases pareilles, pour Hœlderlin en Allemagne (*der reine Geist*, dans *Hyperion*), pour Shelley en Angleterre (*pure Spirit* dans *Queen Mab*), accompagnaient des élancements analogues, avides de saisir, non pas simplement les figures du discours ou les propositions discursives, mais l'essence idéale qui se cache en elles. Gageure plus que platonicienne, il faut bien le dire, puisque les interlocuteurs du *Phédon* ne s'élancent pas d'un trait vers ces sommets et s'efforcent d'y accéder par degrés; et même si le metteur en scène connaît les hauteurs où il les achemine, une ascension trop brusque leur demeure interdite. Gageure excessive, peut-être, pour les possibilités de la langue française, ou de l'idiome poétique tel que Vigny l'avait recueilli de maîtres comme Chénier, de chefs étrangers comme Milton et Byron. De la « poésie pure » à l'expression de l' « esprit pur », le passage peut-être reste encore à trouver.

ALFRED DE VIGNY ET LA POLOGNE

Et c'est au cœur de l'Ours que Dieu
[frappe l'orgueil.
(*Wanda.*)

Avec moins d'éclat que Montalembert, dont l'actualité politique vint grossir la voix, en unisson avec les plaintes des *Pèlerins polonais*; avec moins de relief apparent que Balzac, familier du « Refuge » polonais à Paris ou des confins slaves de l'Occident eux-mêmes, avec moins d'ampleur démocratique que Michelet et Quinet, compagnons de popularité de Mickiewicz, Alfred de Vigny a fait une place éminente, dans ses sympathies et dans son œuvre, à un pays martyr destiné à renaître. De même que l'auteur des *Poèmes philosophiques* représente au sein du Romantisme quelques-unes des plus hautes traditions françaises, il se trouve aussi défendre des points de vue qui ont partie liée avec les destins mêmes de notre pays, Vigny romantique demeure ainsi dans l'axe de certaines nécessités nationales : de celles-ci, Voltaire et sa raillerie faisaient bon marché; Rousseau hésitait, à leur égard, entre la sagesse et l'utopie; il arrivait trop souvent à Chateaubriand de s'en affranchir par une sorte de suffisance romantique, à Lamartine et à Hugo de s'en émanciper à force d'optimisme. Vigny, attentif et profond, dépasse sur ce point

comme sur certains autres, en valeur durable, la plupart de ses émules de 1830.

*
* *

Quelques particularités du monde slave apparurent de bonne heure à l'adolescent, que rien dans ses origines ou ses affinités de famille ne prédisposait à tourner ses regards du côté de ces lointains pays. Il se souviendra toute sa vie des charmantes silhouettes de deux de ses camarades à l'institution Hix, les frères Mouravieff, et la tragique destinée réservée à l'un et à l'autre ajoutera le plus douloureux pathétique à ce souvenir. « Parmi les voix les plus évangéliques, écrira-t-il en 1856, deux jeunes Russes, les petits princes Mathieu et Serge Mourawieff; ils étaient fort de mes amis, ces camarades de billes et de balles, et leur destinée a été moins douce que celle des autres. Tous deux colonels de la Garde impériale russe ont conspiré à l'avènement au trône du czar Nicolas. L'un a été pendu sur place, et l'autre envoyé à pied avec un boulet à la jambe, en Sibérie où il est encore. Ils avaient alors de longs cheveux blonds bouclés qui tombaient jusqu'à leur ceinture... »

Au logis familial où le jeune écolier se remettait des duretés que lui faisait éprouver la pension, il trouvait dans son proche voisinage l'évocation d'une autre Russie : la veuve du maréchal de Richelieu, la grand'mère du duc que la confiance des tsars avait mis à la tête de la Russie méridionale, était la voisine du ménage appauvri des Vigny; par là, la duchesse de Montcalm, la sœur préférée du gouverneur de la

Crimée, entra aussi de bonne heure dans l'intimité de la famille du futur poète. Or, si la haute figure d'Alexandre Ier devait ressortir en beau relief — au moins jusqu'en 1812 — de toutes les interprétations de l'immensité slave, des relations comme celle-là ne pouvaient manquer de faire sentir les difficultés du problème à des confidents de Mme de Montcalm. N'était-ce pas à elle que son frère écrivait en février 1811 :

« Pauvre Odessa, pauvre pays des bords de la mer Noire, où je me flattais d'attacher mon nom d'une manière glorieuse et durable! Je crains bien qu'ils ne retombent dans la barbarie, dont ils ne faisaient que de sortir Quelle chimère aussi était la mienne, de vouloir édifier dans un siècle de ruines et de destruction, de vouloir fonder la prospérité d'un pays, quand presque tous les autres sont le théâtre de calamités qui, je le crains, ne tarderont guère à nous atteindre... »

Si ces vues d'un grand administrateur ne touchaient pas directement au problème polonais, elles pouvaient dissuader certains initiés de faire une trop aveugle confiance à la Russie d'Alexandre. Ce souverain, on le sait, dut à son prestige personnel, et à la légende qui auréola pour l'Occident de belles qualités, une sorte de souveraineté spirituelle qui fit longtemps croire qu'avec un chef temporel de cette taille, les voies de Dieu coïncideraient avec les chemins hasardeux de l'inquiète humanité. La Pologne devait, semblait-il, trouver un sort satisfaisant dans l'ensemble d'un Empire soumis à une si noble autorité : rares étaient ceux qui, après 1815, concevaient autrement les exigences de l'ordre européen.

Vigny avait rêvé, dès 1823 et quand la séduction de Walter Scott opère sur tous les esprits, d'un « grand

roman historique sur Pierre le Grand ». A défaut de cette réalisation qui fait défaut comme beaucoup d'autres, il ne manque pas de donner une place charmante au pittoresque slave dans un épisode de *Cinq-Mars*. Marie de Gonzague, duchesse de Mantoue, dont le jeune favori recherche l'amour, est peut-être destinée au trône de Pologne. Du moins, une délégation bigarrée est-elle en France pour lui faire agréer une lointaine couronne, et le Palatin et sa suite caracolent parmi les seigneurs de la cour de Louis XIII (chap. XIX) :

Ce prince du Nord était envoyé par le Roi de Pologne pour négocier de grandes affaires en apparence, mais, au fond, pour préparer la duchesse de Mantoue à épouser le vieux roi Uladislas IV, et il déployait à la cour de France tout le luxe de la sienne, appelée alors *barbare* et *scythe* à Paris, et justifiait ces noms par des costumes étranges et orientaux. Le Palatin de Posnanie était fort beau et portait, ainsi que les gens de sa suite, une barbe longue et épaisse, la tête rasée à la turque et couverte d'un bonnet fourré, une veste courte et enrichie de diamants et de rubis ; son cheval était peint en rouge et chargé de plumes. Il avait à sa suite une compagnie de gardes polonais habillés de rouge et de jaune, portant de grands manteaux à manches longues qu'ils laissaient pendre négligemment sur l'épaule. Les seigneurs polonais qui l'escortaient étaient vêtus de brocart d'or et d'argent, et l'on voyait flotter derrière leur tête rasée une seule mèche de cheveux qui leur donnait un aspect asiatique et tartare aussi inconnu de la cour de Louis XIII que celui des Moscovites. Les femmes trouvaient tout cela un peu sauvage et assez effrayant. Marie de Gonzague était importunée des saluts profonds et des grâces orientales de cet étranger et de sa suite. Toutes les fois qu'il passait devant elle, il se croyait obligé de lui adresser un compliment à moitié français, où il mêlait gauchement quelques mots d'espérance et de royauté...

Anne d'Autriche et Mazarin en veulent à Cinq-Mars

d'être l'obstacle sentimental qui s'oppose à un mariage diplomatique. Le jeune favori se croira sûr de la foi de Marie de Mantoue — au moins de son vivant. Les envoyés polonais s'attardent, et les rudesses dont on les accusait, dans leur tenue et leurs manières, ont le temps de céder à l'influence civilisatrice de la société française :

Chez la Reine l'attendaient les éternels mais moins désagréables hommages du prince Palatin ; les Polonais avaient eu le temps d'apprendre à la Cour de France cette réserve mystérieuse et ce silence éloquent qui plaisent tant aux femmes, parce qu'ils accroissent l'importance des secrets toujours cachés, et rehaussent les êtres que l'on respecte assez pour ne pas oser même souffrir en leur présence. On regardait Marie comme accordée au roi Wladislas...

L'exécution de Cinq-Mars sera pour Marie l'événement qui fera d'elle une lointaine souveraine, et c'est l'un des dénouements du vaste roman :

Hélas ! oui, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche, ma pauvre enfant, vous êtes reine de Pologne.

C'est, on le sait, à Mme de Motteville et à ses *Mémoires* que Vigny a emprunté, en les simplifiant, les détails relatifs à cette ambassade matrimoniale si malencontreuse pour le Grand-connétable. La magnificence sauvage de ces « tartares » impressionnait fort cette admiratrice d'Anne d'Autriche : elle a même donné à sa stupéfaction demi-scandalisée et demi-ravie une netteté que l'auteur de *Cinq-Mars* a tenu à atténuer (1).

(1) Cf. M. Citoleux, *Alfred de Vigny : persistances classiques et affinités étrangères*. Paris, 1924, p. 94.

Autour de Vigny grandissant, et qui promène sur le monde et la vie un regard de plus en plus attentif, se multiplient aussi les informations relatives au monde slave : on aurait tort de croire que le congrès de Vérone, par exemple, ait été pour la France une occasion unique — très flatteuse pour Chateaubriand en particulier — d'affronter des questions que 1815 avait déjà présentées à la conscience nationale sous une forme saisissante. Orient et Occident, avec leur éternelle confrontation de valeurs et d'énergies, n'apparaissaient pas moins, aux yeux pénétrants d'un « occidental » comme Vigny, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre que dans les souvenirs, si nombreux à cette époque, où des émigrés et des officiers de la Grande Armée contaient leurs expériences. La soumission asiatique à d'anciennes lois du sang a, de bonne heure, semblé à Vigny renaître dans « le cri de la bête carnassière » qu'il discernait à travers les durs apophtegmes du Sénateur des *Soirées*. Et le rattachement de la Pologne catholique à la civilisation occidentale devait paraître d'autant plus heureux que semblaient plus asiatiques les prestiges dont s'autorisaient les principes d'autorité, d'obédience, dans l'œuvre de l'ancien ministre de Sardaigne à la cour de Russie.

Mérite un peu négatif si l'on veut, mais c'en est un tout de même en pleine Restauration, que de ne pas trop céder à une déférence satisfaite, en face du monde slave que couvrent les ailes grandissantes de l'Aigle russe. Byron, à cet égard, était un précurseur : le poète français avait vu, dans plusieurs poèmes de son maître, la sympathie manifeste pour la

Pologne. On sait aussi quel tendre intérêt avait rapproché le jeune officier de Mme Ancelot : le mari de celle-ci, en 1826, avait été adjoint à la mission du maréchal Marmont, représentant la France au couronnement du tsar Nicolas; il en avait rapporté son ouvrage *Six mois en Russie*, qui suscita l'animadversion de Pouchkine et, en France même, détermina la publication, la même année, d'une réplique anonyme, *Observations sur l'ouvrage de M. Ancelot* qui s'intitulent malicieusement : *Six mois suffisent-ils pour connaître un pays?* où l'on peut bien soupçonner une riposte polonaise. On ne voit pas que le parrain d'Edmée Ancelot ait suivi dans ses interprétations bénignes le rapide interprète des choses slaves. Il ne semble pas davantage, en 1829-1830, où il fréquente assez familièrement le fameux ambassadeur Pozzo di Borgo, céder à la moindre pression russophile de ce malin personnage, ni, dans le même temps, voir dans le colonel russe de Meyendorff autre chose qu'un aimable homme dont il est heureux d'apprendre quelques témoignages sur sa notoriété hors de France (1).

A-t-il connu, avant 1830, de bien authentiques représentants de la cause polonaise (2)? C'est assez douteux, et l'on imagine difficilement les hasards qui auraient pu, comme pour un Balzac, faire rencontrer

(1) Grande en Russie, on sait que déjà l'influence de Vigny opérait sur les lettres polonaises : l'*Anhelli* de Slowacki porte la trace d'*Eloa*.

(2) Kozmian assiste à la fameuse première d'*Othello* le 24 octobre 1829. Krasinski, ami de Reeve, conseillera à Craszinski, le 19 octobre 1839, d'écrire un roman des guerres nationales « dans le genre de *Servitude* ». C'est là une affinité qui jouera jusque dans l'œuvre de Joseph Conrad.

à l'aristocrate Vigny (gravitant fort, à la suite de son mariage, dans l'orbite britannique) des « messianistes » à leur manière, tels que le mathématicien Hoëne Wronski. Intérêt historique pour un pays souvent lié au sien dans le passé, réserve à l'égard de la mansuétude du tsarisme nouveau vis-à-vis d'allogènes de cette qualité — ce sont les caractéristiques encore assez neutres, avant les événements de 1830, de son attitude et sans doute de ses dispositions.

*
* *

Il est permis de croire que c'est par David d'Angers que Vigny fut amené à une interprétation favorable du problème polonais, ainsi qu'à un intérêt personnel pour Adam Mickiewicz, byronien passionné que devait lui rendre sympathique son dévouement à une grande cause. Il ne fallait pas moins, pour modifier sur ce point certaines vues trop commodes de la Restauration, que cette double action : l'enthousiasme démocratique et « justicier » de David, l'initiative véhémente de l'auteur des *Aïeux*. La grande amitié qui se noue en 1827-28 entre le grand sculpteur romantique et le Cénacle inclut assez vite Alfred de Vigny, que ses affinités auraient pu tourner ailleurs vers ce moment-là. Mais comment résister à un artiste qui ne se contente pas d'initier des poètes à sa conception de la statuaire et du monde des formes, mais qui vous fait la gracieuseté d'admettre votre effigie parmi les médaillons, les bustes et les reliefs de tout genre qui doivent illustrer le temps actuel? C'est à la date du 8 août 1828, après des séances de pose qui ont fait apprécier

à Vigny le noble sculpteur, qui ont d'ailleurs valu à celui-ci un exemplaire dédicacé de *Cinq-Mars*, que le poète remercie le statuaire de l'envoi de son médaillon en même temps que de celui de Victor Hugo. « C'est lorsque vous avez eu la pensée et le désir de conserver mes traits que j'ai commencé de croire à moi-même un peu... » Et c'est un peu plus d'un an après, quand une rencontre célèbre faite à Weimar a révélé à David la personnalité de l'exilé polonais, que celui-ci est — non sans quelque méprise — mis dans sa pleine valeur par l'artiste; celui-ci écrit à Jullien, directeur de la *Revue encyclopédique* :

Vous pourriez peut-être, dans votre article (1), dire que ce poète a été exilé en Sibérie pendant sept années, parce qu'il a osé élever la voix pour l'affranchissement de son pays; vous pourriez dire que c'est le poète le plus remarquable de son pays, qu'il a publié déjà plusieurs volumes remplis de cette poésie toute d'âme...

Bien que les relations entre Vigny et David ne soient plus très fréquentes à l'heure où l'activité de Vigny se tourne surtout du côté du théâtre et de sa possible réforme, l'artiste ne manque pas de s'intéresser à la première d'*Othello*, et il y aura toujours, implicitement, partie liée pour Vigny, en souvenir de sa première initiation au messianisme polonais, entre David d'Angers et Mickiewicz (2).

(1) L'article de la *Revue encyclopédique*. Cf. H. Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires*. Paris, 1890, p. 47.

(2) On sait qu'un « jeune » romantique, Jules Lefebvre, s'était engagé au service de la Pologne soulevée et avait été blessé au

Montalembert, un peu plus tard (1), représente l'aspect catholique du problème; et bien que Vigny pour son compte se soit détaché peu à peu de la foi traditionnelle, il fait aux idées de l'*Avenir* assez bon accueil pour commencer sa collaboration à ce périodique. Il y a, dans l' « élévation » qui s'intitule *Paris*, en 1831, une résonance apocalyptique qui ne doit rien au *Livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais* (qui sont de la fin de 1832), mais qui montre par où le romantisme de Vigny pouvait se rencontrer avec la véhémence du messianisme polonais.

D'autres relations encore, dans le monde diplomatique où il eut tant d'amis qui lui permettaient de déserter les « Jeune France », donnaient l'occasion à Vigny, malgré la « solitude » alléguée où Sainte-Beuve le prétendait confiné, de suivre de loin les choses du monde slave après les crises de 1830 et de 1831. Il est lié avec le prince Mestcherski (2), se fait envoyer parfois son courrier d'Angleterre par l'entremise du consul de Russie Labensky : or ce dernier, sous le pseudonyme de Polonius, a tenu un rang distingué parmi les poètes

siège de Varsovie comme aide-de-camp du généralissime Dembrinski : un coup de sabre sur le crâne, une cuisse endommagée, avaient été le début de ses malheurs. Une retraite désordonnée jusqu'aux frontières autrichiennes ne l'avait pas empêché de tomber aux mains de l'ennemi et de prendre le typhus en captivité. Une indemnité de 25.000 francs l'avait libéré.

(1) Dans une lettre à Renduel, son éditeur, Montalembert nomme Vigny parmi les destinataires à qui il convient d'envoyer un exemplaire d'hommage des *Pèlerins polonais* (Cat. Fillon, n° 1265).

(2) Des lettres de Vigny à ce diplomate homme de lettres se trouvaient encore en Russie avant 1914, surtout avant l'exécution d'un de ses descendants il y a peu d'années.

étrangers d'expression française. D'autre part, Vigny jouit de la confiance d'un ancien aide de camp du tsar, le baron de Meyendorff, qui occupe des postes diplomatiques en Allemagne. Par son ami La Grange, par d'autres relations du même genre, il est visible que Vigny se tient au courant des réalités slaves — et aussi de leurs complications. D'où le fait que c'est de bien des manières diverses qu'il témoigne son intérêt poétique à une cause bien faite pour l'émouvoir. Au début de 1832, un ancien officier, Papion du Château, publie des *Messéniennes polonaises* qu'il envoie à de nombreux hommes de lettres. De cet hommage, il semble que Dumas et Hugo aient négligé de le remercier. En revanche, les accusés de réception de Lamartine, Chateaubriand, Nodier, Berryer, publiés à la suite d'un volume ultérieur, témoignent des sympathies d'une partie de la France littéraire. Les remerciements de Vigny ne sont pas les moins cordiaux :

Je ne sais comment vous remercier de la bonté que vous avez eue de penser à moi, Monsieur. Parmi les chants généreux que vous avez publiés, j'ai lu souvent et avec le même plaisir ceux que vous intitulez l'*Amazone polonaise* et le « *Miserere* » *des Russes*.

Je me félicite, Monsieur, d'avoir été mis en rapport avec vous. Si je ne sais pas juger, je sens du moins tout ce qu'il y a de mérite dans vos odes. Je vous prie d'agréer tous mes remerciements et ma haute considération.

Le Comte Alfred de Vigny.

4 février 1832.

C'est un peu plus tard que le poète français se lie avec un Anglais dont on sait la ferveur pour la cause de la Pologne et l'amitié pour un des exilés les plus

notoires de ce pays martyr. Henry Reeve apparaît dans la vie de Vigny en 1835; son intimité avec Sigismond Krasinski est déjà, à cette date, un fait accompli et, soit à Paris, soit à Londres, le jeune directeur de l'*Edinburgh Review* pouvait communiquer à son ami français une partie de son enthousiasme pour le poète de la *Comédie non divine*. A cette époque aussi, un heureux hasard aurait pu lui révéler ce qui, dans l'ordre de l'action intellectuelle, aurait pu enchanter l'auteur de *Stello* et de *Servitude* plus que toutes les flatteries : M. Lednicki a indiqué tout ce qui, de ces deux œuvres de l'écrivain français, a passé dans le *Kordian* de Slowacki (1), et l'on se prend à souhaiter rétrospectivement l'heureuse médiation qui aurait révélé à Vigny cette heureuse influence de ses livres, médiocrement goûtés en France à cette époque, sur l'œuvre d'un lointain émule.

Quant à lui, l'ébauche de poème que j'ai cru pouvoir attribuer à l'année 1833 (2) ne permet pas d'augurer très favorablement de l'œuvre qui en aurait pu sortir. Il y a une symétrie trop systématique dans l'opposition que Vigny imagine entre la nostalgie farouche des occupants moscovites en Pologne et le décevant « mal du pays » des exilés polonais en Sibérie :

LE DESPOTE

Des Polonais en Sibérie. — Nous sommes déracinés de notre sol comme des arbres puissants, et condamnés à périr dans les neiges et les glaçons.

(1) Cf. W. Lednicki, *Alfred de Vigny*. Warszawa, 1923.

(2) Dans une édition revue et augmentée du *Journal d'un Poète*, publiée à Londres, Scholartis Press, en 1928.

Des Cosaques en Pologne. — Et nous Mongols, nous Tartars, nous voici jetés et semés sur la terre de l'Occident.

Les Polonais. — Cette terre est hideuse et froide. Les glaçons nous repoussent les mains. Point de verdure, point de soleil.

Les Cosaques. — Cette terre est molle et verte, nous la haïssons. Plus de crépuscule de six mois, plus de chasse aux ours, plus de longues aurores boréales. Et nos chevaux sentaient l'air sec du pays; ici, ils s'amollissent et dorment tristement.

La correspondance d'Adam Mickiewicz nous révèle à quel point le grand banni, ayant écrit en français une œuvre dramatique, les *Confédérés de Bar*, comptait sur ce drame pour arranger ses affaires, en même temps que pour donner à la cause polonaise en France une revendication nouvelle. C'est peut-être l'encouragement de David d'Angers qui le détermina à s'adresser à Vigny pour conseils et appui. A sa requête, le poète répondit sans retard :

Rien ne m'a empêché, Monsieur, de lire et relire votre drame avec une extrême attention. Je vous conseille de le présenter à un théâtre, mais j'ai quelques graves observations à vous faire. Si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi demain ou après-demain, à midi, je serai heureux d'en parler avec vous, et tout prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi.

Alfred de Vigny.

J'irais chez vous si cela m'était possible.

1er avril 1837.

L'entrevue si gracieusement proposée par le poète souffrant semble ne s'être effectuée qu'à la date du

15 avril. C'est ce jour-là que Vigny écrit dans son « Journal » cette note, qui nous renseigne sur l'une au moins des « graves observations » qu'il avait à faire à l'écrivain polonais :

M. Mickiewitch (*sic*), auteur des *Pèlerins polonais*, a fait un drame : les *Confédérés de Bar*, me consulte.
Avis donné de ne pas faire, du seul Français de la pièce, un rôle de niais !

Il est permis de croire qu'un peu de susceptibilité vint gâter de part et d'autre une affaire très courtoisement engagée. Dans une lettre à son frère François, en août 1838, Mickiewicz signale que l'affaire de ses pièces en français « n'a point reçu la solution que je lui souhaite » ; le 16 août, à Odyniec, il se flatte d'avoir pour lui « l'opinion de plusieurs Français illustres », mais c'est la flatteuse appréciation de George Sand sur son style qu'il tient à faire connaître à son correspondant. Soit auprès de la direction de la Porte Saint-Martin, soit dans les tractations relatives au Nouveau Théâtre Historique, il est probable que Vigny, cependant, servait la cause de son confrère polonais : on sait combien, hostile aux vagues et pompeux compliments que la camaraderie romantique avait mis terriblement en faveur, l'auteur de *Chatterton* a toujours tenu à faire de son mieux pour faciliter les efforts des hommes de lettres sincères qui s'adressaient à lui dans leurs difficultés. Mais malade et doublement garde-malade, en des mois qui aboutissent à la mort de sa mère, Vigny n'aura pu déployer pour son confrère polonais le zèle qu'il a si souvent témoigné à des écrivains dans la peine. En 1839, au retour de son

dernier voyage à Londres, le poète s'inquiète de Mickiewicz, de qui l'ont entretenu des amis communs en Angleterre. De nouveau il s'informe auprès de David d'Angers, le 21 juillet :

J'ai besoin de savoir l'adresse de M. Mickiewicz, mon cher David; voulez-vous me l'écrire? Est-il encore à Saint-Germain? On m'a dit à Londres qu'il avait éprouvé des peines nouvelles. Ne serait-il pas content de revoir un de ses anciens amis et d'entendre parler de ceux qu'il a en Angleterre?
Tout à vous mille fois.

Comme le grand banni quittait cet été-là son logis de la rue du Val-de-Grâce pour occuper à l'Académie de Lausanne le poste qui lui avait été offert l'année précédente, il est probable que cette tentative de rapprochement demeura sans suite. Plus tard, Vigny a pu prendre ombrage de la prédication sociale trop poussée qui s'unit, chez le professeur au Collège de France, à la revendication nationale la plus pathétique. Son médecin consultant, le docteur Brierre de Boismont, pouvait à cette date le renseigner sur bien des choses de Pologne : il avait été attaché, en 1831, à un hôpital de Varsovie, et par lui l'intérêt qui pour Vigny s'attachait à une grande cause silencieuse s'autorisait d'un témoignage comme il les a toujours préférés à des données purement documentaires et livresques. Quelques rencontres avec Chopin comptent aussi.

La Pologne continue d'ailleurs à paraître dans ses relations mondaines. C'est une princesse Lubomirska, devenue princesse de Ligne et habitant à ce titre, tandis que son mari est ambassadeur d'Autriche, l'hôtel Flahault, qui est la destinataire d'un spirituel billet par lequel, le 14 avril 1844, le poète promet sa pré-

sence au bal et offre d'y amener en même temps deux jeunes danseurs de ses amis :

Si je suis indiscret, Madame la Princesse, refusez-moi sans pitié, sinon considérez que lorsque j'étais danseur, je dansais beaucoup et que maintenant il ne faut pas moins de deux jeunes gens pour me remplacer. C'est la monnaie de Turenne que je vous offre, étant aussi bien mort comme danseur que ce grand capitaine...

*
* *

A la fois par la tendance la plus profonde de son génie, qui le portait au symbolisme, et par l'effet de circonstances qui réduisaient le loisir réel, et surtout la liberté d'esprit, propres à une œuvre plus étendue, il était réservé à Vigny d'enclore sa pensée sur l'oppression russe dans un poème « à retouches », *Wanda*, dont nous connaissons assez bien l'histoire : et la Pologne y a une part de toute première importance.

Un insignifiant billet nous apprend la date et l'acceptation, de la part de Vigny, d'une soirée polonaise entre toutes : elle eut pour cadre le somptueux hôtel Lambert, où le prince Czartoryski tenait sa cour, et pour objet le secours à donner, au Refuge polonais, par l'intermédiaire des « Dames polonaises ».

Le Cte Alfred de Vigny garde l'un des billets que Madame la Princesse Czartoryska lui a envoyés et espère pouvoir se rendre à cette réunion dont l'œuvre est si juste et si méritoire.

Il renvoie à Madame la Princesse Czartoryska le billet 5018.

Mad^e^ la Ctesse de Vigny encore convalescente ne pourra se rendre au bal et en témoigne ses vifs regrets à Madame la Princesse Czartoryska.

4 février 1847.

C'est le soir même que se donnait la fête de bienfaisance dont le succès, à en juger par les journaux du temps, fut très vif. Le *Trzeci Mai*, en particulier, dès le 8 février, rendit compte avec enthousiasme de cette soirée qui devait laisser une somme importante à la caisse de secours polonaise.

Il semble que, parmi les invités de l'Hôtel Lambert, Vigny ait rencontré ce soir-là une grande dame dont la conversation fit sur lui une profonde impression. Mais, ainsi qu'il arrive au poète, une lente cristallisation se produit, qui fait entrer dans la subtile composition du poème à venir les souvenirs réels, les réminiscences de lectures plus ou moins ranimées, l'intention dominante d'un esprit simplificateur; des *addenda* poétiques, dans ce cas ainsi que dans certains autres, achèveront d'imprimer à *Wanda* le caractère composite que l'on sait. Le poète a donné à son manuscrit, comme sa date maîtresse de composition, le 5 novembre 1847 : dans l'intervalle, il avait pu prendre connaissance du livre de Nicolas Tourgueneff, *La Russie et les Russes* (paru en avril 1847); et peut-être bornait-il d'abord l'utilisation projetée de sa « conversation au bal » au schema jeté dans son *Journal* :

LE RUSSE

Une jeune personne française, à un grand bal, est suivie d'un officier russe, qui, dit-on, doit l'épouser.

Je lui dis : « O vous, fille française, fille noble, fille libre et *citoyenne d'un pays où l'on regarde en face*, prenez garde, n'épousez pas ce jeune homme!

« Ici, il a l'air fier et libre parce qu'il respire l'air de France. Mais vous ne savez pas ce qui fait qu'il tient sa tête haute et ce qui fait la raideur de son cou : c'est le collier de fer, le collier invisible qu'il porte toujours. A ce collier s'at-

tache une chaîne dont le premier anneau est à Saint-Pétersbourg. — A chaque pas qu'il fait, il sent le collier qui le coupe et entend la chaîne qui grince et tremble comme celle d'un pont suspendu. — De temps en temps, une main violente tire la chaîne, sitôt qu'il respire l'air libre avec trop de bonheur, et la chaîne le transporte sur la terre esclave ou le ramène dans les glaçons s'agenouiller devant le maître. Là, on ouvre ses lettres, on lui demande compte de ses paroles, de ses regards, de ses amitiés. S'il a ri une fois, s'il a été distrait une autre jour, on le rase, on lui ôte son nom, on lui donne un numéro, on l'envoie aux mines; ses frères peuvent hériter de ses biens (si l'empereur le permet). Ses fils et sa femme passent devant ces mines ou devant le régiment où il est soldat et ne le reconnaissent pas; si l'un d'eux soupirait en le voyant, il serait perdu. »

Ce thème, hésitant entre une antithèse France-Russie et une déploration sur la tyrannie, ne pouvait guère inspirer Vigny. L'implicite opposition Pologne-Russie, au contraire, marquée dès le début du manuscrit de *Wanda* (ainsi que le nom, tout polonais, de cette héroïne) montre le poète déterminé à faire d'une souffrance injustifiée d'aristocrate — son thème favori, à tout prendre — le support d'un récit qui ne s'expliquerait point sans le conflit de la Pologne avec sa suzeraine slave. D'abord, l'évocation indirecte de la belle étrangère, Polonaise ayant hérité, par son mariage avec un noble russe, de bijoux de famille bizarres qui attirent l'attention du Français.

Ces cachets grecs, ces croix, souvenirs d'un malheur,
Sont-ils chers et cruels? sont-ils expiatoires?
Le pays des Ivans a seul ces perles noires,
D'une contrée en deuil symboles sans couleur.

Le récit s'engage aussitôt : la grande dame porte ces

bijoux fatidiques en souvenir de sa sœur qui les lui a donnés au moment de partir pour la Sibérie où elle a obtenu du tsar, comme une grâce insigne, de rejoindre son mari condamné aux mines.

On a rayé le nom dont le monde l'appelle.
Elle n'est qu'une femme et mange le pain noir,
Le pain qu'à son mari donne la Sibérie...

Même si cette sinistre aventure, racontée dans la *Russie* de Custine en 1843, avait suggéré à Vigny un plan qu'il juge très beau (1), il est probable que la rencontre de la propre sœur de cette noble victime, la comtesse Kosakovska, a suggéré au poète la forme dialoguée qui donne son pathétique à ce récit indirect. Et l'on sait quelle chronologie tendancieuse a fait donner aux deux strophes de *post-scriptum* des dates erronées et apocalyptiques où « la mort de l'ours » devait se trouver presque prophétisée. Enfin le prénom délibérément polonais de *Wanda*, la mention que j'ai trouvée sur le manuscrit, *lu à Wanda le 21 octobre 1857*, confèrent un caractère surtout polonais, comme on l'admet généralement (2), à ce « dévouement »

(1) Le 22 juin 1843 semble être la date de la première genèse. Puis : « *relu le 4 juillet. — Bien. Bon à écrire en vers. — Cela pourrait être très beau* », écrit Vigny. Cf. la note suivante.

(2) Cf. le fac-similé de la dernière page du brouillon de *Wanda* (faussement intitulé *La Bouteille à la mer*) d'après un manuscrit de la collection Sangnier, dans le volume de J. Aicard, *Alfred de Vigny*. Paris, 1914, en face de la p. 52. On lit dans le coin de gauche en haut : *à Mad. de Kosakowska, sœur de la Princesse Troubetzkoï* : 22 juin. M. W. Lednicki, auteur d'un excellent ouvrage en polonais sur Vigny (Varsovie, 1923), a discuté fort lucidement ces problèmes dans le *Przeglad Wspólczesny*, n° 85 (1929), p. 336. Il est significatif que, dans la *Biographie Michaud*,

d'une noble aristocrate souffrant pour la plus pathétique des causes. Dans l'intervalle, il faut noter que Vigny, faisant à la campagne un des longs séjours qui lui permettaient les lectures copieuses et se ravitaillant en livres à Angoulême, s'informe le 27 avril 1849, auprès du bibliothécaire Castaigne, d'une « histoire de la Pologne, antérieure à celle de M. de Salvandy, qui est surtout l'histoire de Jean Sobieski ».

L'intérêt direct pour les choses de là-bas ne disparaîtra jamais du cercle de la pensée vignesque : son ami M. de Circourt, avec qui on le voit lié dès 1849, pourra le renseigner sur des efforts auxquels ce diplomate a été mêlé : ceux qui tendaient même à profiter du mouvement de 1848 en Allemagne pour faire enfin un sort à la Pologne, et qui semblent avoir échoué en partie à la suite des dissensions démocratiques se donnant à Berlin un cours auquel la Prusse ne devait pas ajouter ses bons officices d'impartiale arbitre.

Comme on pourra s'en apercevoir à propos des États-Unis dans la pensée de Vigny (1), ce poète qui a moins

Saint-René Taillandier qui écrit l'émouvante notice sur le poète, se hâte de rappeler qu'à la pension Hix, Vigny connaissait « de jeunes Polonais (*sic*) dont la tragique destinée devait lui inspirer plus tard de beaux vers ». Et il ajoute, faisant allusion au poème philosophique en question : « Le poétique testament publié par M. Louis Ratisbonne contient des pièces touchantes consacrées à l'infortuné Serge Mouravief et à son épouse, l'héroïque Wanda ».

A ce propos, signalons une étude enthousiaste de Camillo Kantorowicz sur le *Journal d'un Poète* (Winterthur, 1875) et sur la « vie pleine de grandeur, de dévouement et de résignation » qui s'y révéla. Enfin, Mme de Balzac sera la suprême correspondante de Vigny.

(1) Voir plus loin ; pour citer encore deux grands noms polonais, les rencontres de Vigny avec Chopin furent tout épisodiques, et c'est *in extremis* qu'il est en relations avec Mme de Balzac.

voyagé que la plupart de ses confrères romantiques a, sur ce point aussi, dépassé en clairvoyance beaucoup des aperçus que de plus nomades croyaient appuyer sur une vue directe des choses. Mais, comme le disait à propos d'Ancelot un contradicteur anonyme : « Six mois suffisent-ils pour connaître un pays? » Mieux vaut peut-être l'étude à distance, la critique des témoignages, la méditation sur des faits connus, l'invocation même de ce qui, dans le passé, s'autorise de lois et de principes. Dans le cas particulier, la haine de Vigny pour une oppression fondée sur des supplices, mais surtout sa sympathie pour tout ce qui faisait figure d'aristocratie méconnue ou persécutée, devait éloigner du « despotisme éclairé » l'auteur de *Stello*. Et, par là, des raisons de défaveur qui auraient pu l'écarter, comme Voltaire et peut-être comme Hugo, d'un peuple jugé trop « dévot » avaient chance de compter beaucoup moins qu'une pathétique notion d'honneur, de réversibilité nationale et de justice immanente.

LES MERCREDIS DE VIGNY, OU LE TROISIÈME CÉNACLE

Certaines habitudes prises en des temps où la fameuse « camaraderie littéraire », sous ses formes les plus avouables, avait mis coude à coude écrivains et artistes, luttant pour un commun idéal d'émancipation ; le regret plus ou moins conscient du coup d'État, si explicable, qui avait fait d'Hugo, de préférence à tout autre, le chef du Romantisme français après 1830 ; le prestige que Vigny, par la hauteur de la pensée, n'avait pas cessé d'exercer en dépit de cette dépossession de fait : il y eut de tout cela, pendant les premiers lustres du régime de Juillet, dans les réunions (à peine soupçonnées de bien des gens *au courant*) qui rassemblaient chez l'auteur d'*Eloa* un petit nombre de partisans déterminés.

Grâce à des indices que ces contemporains peu clairvoyants ignoraient ou ne voulaient pas voir, il nous est possible aujourd'hui de reconstituer ce qui fut beaucoup mieux que les vagues *at home* d'un écrivain supérieur : une manière de « Troisième Cénacle », moins truculent que ses devanciers, presque aussi efficace pour le maintien de la poésie en pleine monarchie utilitaire et bourgeoise.

Ces réunions continuaient à leur façon les fameuses séances de lecture dont le Romantisme de 1828 avait pris l'habitude, et qui faisaient expérimenter sur un premier public, sympathique et limité, les œuvres destinées à l'édition ou au théâtre (1). Tous les romantiques à tour de rôle avaient ainsi « reçu », et surtout dans la mesure où le leur permettaient leurs logis, leurs familles, leurs moyens. Or il est probable que chez Vigny ces réceptions avaient déjà quelque chose d'assez exclusif. Auguste Barbier leur trouvait un cachet d'élégance qui flattait ses goûts de bourgeois distingué; et par contre, le 8 avril 1828, Paul Foucher, si beau-frère qu'il fût de Victor Hugo, avait pu écrire à Victor Pavie, Angevin que Paris ne retenait pas toujours : « De Vigny donne des soirées littéraires et ne m'invite pas. » Il ne sera point le seul à s'étonner, le moment venu.

*
* *

Et d'abord, pourquoi le mercredi? Y eut-il quelque raison autre que le hasard pour présider au choix de ce jour-là? Il semble bien que seules des habitudes déjà prises ailleurs aient décidé de ces après-midi du milieu de la semaine. Ce ne sont pas les quatre à six, sacro-saints, de l'Abbaye-au-Bois, chez Mme Récamier, qui contribuent à ce choix : bien que Vigny soit allé, lui aussi, vénérer l'idole du lieu, et que Sainte-Beuve ait négocié une sorte d'alliance entre le Sachem du Roman-

(1) Léon Séché, dans son *Vigny*, a parlé du « petit Cénacle », mais n'a pas vu son importance pour le *maintien de la poésie* entre Romantisme et Symbolisme.

tisme et l'aile marchante de la jeune génération littéraire, les poètes n'avaient pas pris sérieusement le chemin de ce fameux salon. Mais Mme Gay reçoit, rue Gaillon, le jeudi, avec sa fille Delphine avant son mariage. Journalisme et théâtre sont, il est vrai, surtout fêtés ici : encore s'agit-il de Muses du Romantisme que l'on se garde d'oublier, une fois remportées les victoires décisives. Victor Hugo est en général chez lui pour les hommes de lettres vers la fin de l'après-midi, mais particulièrement le samedi, qui deviendra aussi le *soir* de Lamartine : accueil très large chez l'un et chez l'autre, l'intimité ayant replié ses ailes devant les nécessités de la grande popularité et de la politique unie à la poésie. Dès 1828, le dimanche reste attribué à Charles Nodier, qui dirige à sa façon, ne l'oublions pas,

... la grande boutique
Romantique.

La Bibliothèque de l'Arsenal est ainsi plus bruyante le jour du repos dominical qu'aux heures de travail de la semaine; et c'est la danse et le jeu, dans le cadre des blanches boiseries, aussi bien que la causerie et les lectures, qui animent des réunions de plus en plus disparates, où Sainte-Beuve, un peu *chat*, se déclarera excédé de vulgarité « Jeune-France » après 1830. Plus tôt dans l'après-midi du dimanche, on rencontre chez lui le baron Taylor dans son logis de la rue de Bondy, et Mme Dorval se trouve aussi recevoir ce jour-là, qui est « relâche ». Le lundi reste un jour médiocrement couru — qui semble attribué à des salons semi-littéraires comme celui de la princesse de Vaudémont, ou comme le logis où la duchesse d'Abrantès achève sa romanes-

que carrière. Et le mardi l'on a pris le chemin, soit de la rue d'Anjou Saint-Honoré, où Mme Guyet Desfontaines, fille d'Amaury Duval, fait les honneurs de son hôtel, soit de la rue de Seine où Mme Ancelot reçoit avec dignité, ne permettant la danse qu'aux « soirées-bals » attitrées. Si bien que, pour des littérateurs disposant de leurs fins de journées, le tour complet de la semaine pouvait s'abriter dans des salons amis : le mercredi soir, et bien souvent une partie de la nuit, était par surcroît, et de fondation, réservé au baron Gérard, peintre officiel et figure notoire, qui, pendant trente-cinq ans, reçut, au 6 de la rue Saint-Germain-des-Prés, des habitués si fidèles que, le jour de sa mort, ils vinrent comme de coutume sonner à sa porte... et furent tout déçus de s'entendre dire que le maître de la maison faisait défaut.

Vigny eût été fort en peine, d'ailleurs, de recevoir dans son étroit logis les assistances cosmopolites à qui le jeune Balzac racontait là, entre onze heures et minuit, ses contes fantastiques; et l'espèce de table ouverte qu'ailleurs on tenait, à l'usage des intimes, aurait bien démoli son pauvre budget. On savait simplement, et le poète le disait avec beaucoup de grâce, que de midi à six ou sept heures, chaque mercredi, il était chez lui pour qui voulait franchir son seuil. Le cabinet de travail exigu et le salon où Mme de Vigny jouait les rôles muets permettaient ainsi ces réunions, dont l'intimité et la discrétion étaient les caractéristiques — mais aussi le culte des idées et de la beauté littéraire et musicale. Un piano rendait possible l'accord des deux arts que les romantiques n'ont pas toujours célébrés d'une dilection égale. Le 9 novembre

1830, le poète lisait à ses hôtes les *Amants de Montmorency*, peu avant de les donner à l'impression ; les ébauches de ses amis étaient l'objet de lectures pareilles et de discussions encourageantes.

Surtout, une fidélité exemplaire, exempte de ces revirements, de ces sautes d'humeur et de sympathie qui avaient marqué les deux premiers Cénacles, caractérisèrent l'existence moins éclatante du troisième. Sans doute, la répression des émeutes consécutives aux journées de Juillet contraignit-elle les Parisiens à d'autres soucis; puis ce fut le choléra de 1832 qui alerta cruellement la population de la capitale. Mais si l'on ajoute à ces raisons exceptionnelles les voyages de Vigny à Londres et au Maine-Giraud, les interruptions dues à la maladie de sa mère et à ses propres alertes de santé, il est rassurant de voir que ce prétendu « isolé » put, sans préjudice de ses relations mondaines et de quelques rapports de famille, cultiver sans sérieuse solution de continuité quelques amitiés de choix dont les affinités étaient toutes de l'ordre le plus élevé avec ses propres curiosités. « Qu'après deux ans, écrit encore Brizeux à Barbier en août 1844, il me sera doux de rentrer dans votre petite chambre et dans le grand salon de notre cher Vigny! »

Loin d'Hugo qui domine de trop haut ses convives ou ses hôtes, de Lamartine qui plane « au plafond » parmi des clientèles en extase (1), à l'abri des commérages dévastateurs que tant de gens de lettres considèrent comme la rançon fatale de toute notoriété, en

(1) Hugo cependant apparaît le 17 décembre 1845 au « mercredi » de son ancien ami, qui ne manque pas de faire part de ce retour singulier à Guiraud le dimanche suivant.

défiance à l'égard des exploiteurs de la *littérature industrielle* et de leurs principaux fournisseurs sur la scène et au journal, quelques artistes de cette génération, pour qui le mercantilisme de l'époque n'avait pas de charmes, étaient heureux de trouver là une oasis où la Muse fût encore chez elle.

*
* *

Quelle Muse? Assurément, sa première qualité, celle qui devait la définir mieux que toute autre particularité, c'était la défiance à l'endroit des pouvoirs publics. Le maître de la maison, distant pour les Orléans après s'être peu senti en confiance avec les Bourbons, donnait ici toute garantie.

« Tu n'attachas jamais de cocarde à ta muse »,

lui dit un de ses familiers, et ce devait être pour le poète de la *Curée* une garantie contre ces terribles lendemains de Révolution où un La Fayette se voyait forcé d'apostiller 50.000 demandes de places. Non point du tout l'indifférence à la chose publique, mais la dignité préconisée par Stello en face du pouvoir; et, quant à l'action, il restait entendu que « l'homme de pensée se porte sur les points menacés de l'esprit humain », comme dit le *Journal d'un Poète*. Soit pour railler doucement les affinités « girondines » de Lamartine ou d'amis tels que le comte de La Grange, soit pour s'indigner de l'aveuglement des ministres en face des menaces prussiennes ou de l'expansion britannique, soit surtout pour déplorer les avances faites par Hugo et la gauche littéraire aux partis qui répudiaient le

passé du pays, les habitués de la rue des Écuries d'Artois maintinrent une attitude défiante et réservée. Mais, la discrétion ayant été de bonne heure le signe distinctif de ces assemblées, il est assez naturel que s'en soit détournée l'attention des maîtres de l'heure, et qu'une sorte d'inoffensive placidité ou de romanesque *carlisme*, au gré des agités du journalisme et de la tribune, aient seuls caractérisé le demi-jour qui les enveloppait (1).

Il serait vain, par conséquent, de prétendre déterminer la couleur politique d'un groupement qui tenait à honneur de n'en point avoir à des heures où cette neutralité était exceptionnelle, et qui groupait surtout, dans un même dédain pour les fièvres passagères du régime de Juillet, des hommes qui lui reprochaient de vivre au jour la journée :

> Toute Démocratie est un désert de sables :
> Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.

Défiante à l'endroit du pouvoir, la petite cohorte fidèle ne l'était pas moins à l'égard des trop commodes et trop accueillantes mêlées des salons, de ce décousu produit, dans toute réunion purement mondaine, par le va-et-vient des visiteurs, les obligations successives des maîtres de maison, l'impossibilité de continuer ou de reprendre, avec des interlocuteurs secoués en un kaléidoscope, une lecture à haute voix, une démonstration suivie, une discussion soucieuse d'aboutir. « Ces

(1) Buchez, le Saint-Simonien dissident, dans son *Journal des Sciences morales et politiques* du 28 avril 1832, est fort dur pour *Stello* et le « juste-milieu révolutionnaire qui s'appelait André Chénier ».

conversations rompues des salons, où les idées sont amoindries, déguisées, altérées par mille accidents misérables et autant de petites considérations et de ménagements... » : c'est en ces termes que Vigny, familier pourtant de la vie salonnière, caractérise un genre de sociabilité auquel il ne se refusait nullement, mais qu'il bannit délibérément, pendant les années les plus actives de son Cénacle, des deux pièces modestes qui s'y seraient fort mal prêtées.

Cependant, si la plupart des salons de l'époque sont caractérisés par le culte assez rigoureux et exclusif d'*un* grand homme qui y trône, Guizot ici et Molé ailleurs, Chateaubriand à l'Abbaye-au-Bois et Lamartine chez lui-même, il ne faut pas s'étonner que le poète de *Moïse* ait été de son côté, pour ce groupe librement recruté cependant, l'*âme du rond* et l'image sur l'autel. A défaut, l'éparpillement n'aurait point tardé, une fois les batailles romantiques livrées et, somme toute, gagnées très suffisamment pour une tolérable liberté en littérature. Vigny se rend compte, à diverses reprises, que sans lui ce groupe n'aurait qu'une médiocre cohésion. « Aimez-moi et soyez tous pour moi ce que je suis partout pour vous; je ne veux pas vouloir plus », écrit de Liverpool, en avril 1839, le poète absent à Antony Deschamps; et il y a évidemment, dans cette instante animation par le chef, l'indice d'une nécessité qui se trahit à d'autres signes : en décembre 1839, par exemple, Adolphe Dumas, assez extérieur au noyau primitif, est jalousé parce que pour lui, certain mercredi, le maître de maison sembla abandonner ses autres visiteurs. Brizeux pourtant écrivait à Barbier le 22 janvier 1844 : « Ne me laissez

point effacer dans le cœur de nos amis. Je ne dis pas ceci pour de Vigny, que je retrouve toujours constant et prêt... »

Ce sont là les menus drames de l'amitié, plus manifestes peut-être si celle-ci s'aiguise de susceptibilité littéraire : admirons que sans offrir mieux qu'une hospitalité d'*angusta domus*, tout juste capable d'aider à une Légion d'honneur ou à un tour de lecture devant le comité de la Comédie-Française, Vigny ait pu maintenir plus de dix ans des mercredis qui dépassèrent ainsi en durée les groupements, plus efficaces sans doute et plus sonores, de la *Muse française* et de l'Arsenal — pour ne rien dire des passagères séances de poésie des alliés romantiques de 1828 et 1829.

*
* *

Il fallut évidemment une sorte de triage, d'élimination auxquels les faits d'eux-mêmes se prêtaient, pour aboutir au tout petit bataillon tenace de la période essentielle. Rue de Miromesnil, au temps du shakspearianisme entreprenant des conjurés, c'est surtout le lundi soir que se réunirent, chez le plus déterminé des novateurs, d'autres adaptateurs ou traducteurs du grand Will : de ces jours-là date le glissement à un autre jour, plus durable. En janvier 1828, Vigny écrivait par exemple à Jules de Rességuier :

Mme de Vigny me charge de vous dire que *Madame de Soubise* vous attendra chez elle demain et tous les mercredis de l'hiver, entre Soumet, Émile, Antony, Victor...

Quelques semaines plus tard, c'est Sainte-Beuve qui

se trouvait invité. Musset, délicieux gamin, apparaît. Le mercredi 8 juillet, Turquety est emmené chez Vigny par E. Deschamps. Bientôt la Révolution de Juillet, si elle maintient le jour de la semaine, disperse une partie des conjurés et les remplace par un nouveau *ban*. Soumet, académicien, n'est plus un partisan très sûr de la nouvelle école. « Victor » est le chef de la France jeune, sinon tout à fait de la Jeune-France, et Émile Deschamps, marié, mais qui pourtant n'habite pas encore Versailles, se retire dans une manière de dilettantisme plus spirituel que vraiment poétique. Quant à Sainte-Beuve, il reste en coquetterie apparente avec un groupe qui sent bien qu'il ne peut compter sur lui qu'à demi. C'est une surprise qui se manifeste dans une lettre du critique, en août 1835, au retour de son voyage en pays de Loire et du mariage de Victor Pavie :

J'ai vu de Vigny depuis mon retour. Il y avait chez lui *Cénacle*, Brizeux, Léon de Wailly, Chaudesaigues, petit nouveau poète, Chevalier *idem*.

Et, comme s'il se rendait compte que, sans un renforcement substantiel, ses réunions n'auront peut-être pas, aux yeux du héraut d'armes du Romantisme, toute l'autorité qu'il faudrait, Vigny lui mande le 15 octobre :

... Je garde pour un futur *Cénacle*, afin de me faire pardonner mes gros livres, des *Élévations* que je vous prierai d'y venir entendre, dans l'espoir de renouveler nos échanges de vers, au milieu des anciens amis Poètes qui nous sont restés et des meilleurs parmi les nouveaux que la Muse nous a donnés...

Déception inavouée ou illusion tenace? Espoir de

maintenir l'ancienne alliance? Les anciens amis s'étant faits de plus en plus rares, ce sont bien « les meilleurs parmi les nouveaux » qui devinrent le noyau du groupe. Sainte-Beuve affecta de rester au contact; en 1836, il demeure en apparence, sinon un habitué régulier, du moins un visiteur que l'on se plaît à citer encore. Mais le 8 juin 1838 lui-même signale aux Olivier « une nouvelle scission dans le coin de Vigny » : il imagine Barbier peu à peu en froid, pour avoir « un peu rangé Vigny dans les imitateurs de Scott pour *Cinq-Mars* ».

C'était aller trop vite en besogne, puisqu'en réalité ce n'est que plus tard, aux alentours de 1845, que le « troisième Cénacle » s'alanguissait jusqu'à l'anémie. Mais cette vigilance malveillante, coïncidant avec l'effort anxieux du chef de groupe pour maintenir les poètes dans une certaine union, autorise en somme une de ces questions que les historiens ont raison de s'interdire à l'ordinaire : Qui sait, avec un Sainte-Beuve rallié, si les destinées de la littérature au XIXe siècle n'eussent pas été différentes? Ce ne fut pas sans danger que, somme toute, la voix d'un poète qui était aussi un critique fit défaut à la rue des Écuries d'Artois, alors qu'elle n'avait manqué ni rue Notre-Dame-des-Champs, chez Hugo, ni à l'Arsenal, ni à la *Muse française*. On ne remplace pas impunément la discussion, même sympathique, par la pure sympathie, même clairvoyante. Et comme il se trouvait par surcroît que les poètes de cette troisième génération romantique devaient être plutôt stimulés que refrénés, ce ne fut certes point par la personnalité de Gustave Planche, « qui, je crois, fut toujours malheureux en tout », dira

Vigny en s'offrant à aller à l'enterrement de ce pauvre diable qu'il avait aidé dans ses difficiles débuts; or il n'avait jamais, en somme, pris d'essor au-dessus de ces comptes-rendus qui faisaient dire « qu'une planche, c'est dur et c'est plat ». La lettre que le poète lui écrivit peu avant sa fin, en décembre 1856, indique mieux que tout jugement extérieur la place subordonnée que gardait le seul habitué des mercredis qui fût un critique de profession :

Vous semblez avoir oublié le temps où... vous veniez habituellement me voir le mercredi, parmi mes amis qui tous m'en parlent quelquefois.

Vous n'écriviez pas encore et n'en aviez même nul désir.

Le Belles-Lettres vous occupaient comme malgré vous. Vos jugements vous étaient dictés presque involontairement par votre esprit dans la conversation. Je vous disais souvent qu'il était fâcheux qu'ils fussent ainsi perdus, et vous répondiez que, lorsque vous tentiez de les écrire, la forme ne vous satisfaisait pas.

... lorsque M. Buloz vint me parler de ses projets et de cette fondation, dans laquelle je le secondai par quelques conseils et quelques écrits, il m'entendait vous louer si souvent avec mes amis le plus justement célèbres que ce fut de là que vint assurément le désir qu'il eut de vous attacher à cette entreprise.

Plus falots encore, un Chaudesaigues, un H. Étienne, introduits dans la coterie distinguée, ne pouvaient guère y élever la voix. Le premier, né en 1814, avait été élevé à Grenoble et se trouvait sans doute en relations de « petite patrie » avec un habitué du premier ordre, Hector Berlioz; c'est en 1832 qu'il était venu à Paris, sans savoir grand'chose de la lutte récente pour l'émancipation littéraire. Il mourra jeune, en 1846,

ne laissant guère, de son passage dans les milieux parisiens, qu'un souvenir de sa collaboration de feuilletoniste à divers périodiques, qu'un livre, les *Écrivains modernes de la France* (1841) où d'ailleurs Vigny ne figure pas.

Quant à H. Étienne, il faut sans doute voir, dans ce nom et sous cette initiale, le fils de l'académicien à qui Vigny devait succéder. Né en 1801, il devait surtout faire carrière dans l'administration et la politique, où la moralité dans les affaires publiques était un de ses chevaux de bataille ; et, de ce que la littérature a pu lui devoir, on imagine assez mal une efficacité sérieuse affectant le groupe des poètes de la rue d'Anjou.

Les *Iambes* de Barbier avaient été pour Vigny un vrai « bonheur ». Le bourgeois distingué qu'il avait d'abord rencontré à une soirée chez Hugo avait eu, sous le soleil de Juillet, un véritable « transport » poétique : soulevé au-dessus de lui-même, au lendemain des Trois Glorieuses, par une détestation vigoureuse de la *Curée*, par une généreuse indulgence pour le peuple, par une haine irréductible pour la tyrannie impériale, il semblait faire revivre certains côtés d'André Chénier. Il dédiait en 1831 au poète de *Moïse* sa pièce de *Melpomène* qui fouaillait d'une main obstinée les trafiquants du Parnasse :

Ils ne savent donc pas la sanglante torture
De se dire à part soi : J'ai fait une œuvre impure;
Et de voir ses enfants à la face du ciel
Baisser l'œil et rougir du renom paternel!
Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre,
L'argent leur clôt les yeux et leur salit la lèvre...

Si Vigny dut parfois s'avouer que les *Iambes* étaient

une exception dans l'œuvre de son ami, et si des jugements qui devancent ceux de la postérité s'inscrivent ainsi dans le *Journal* à propos de *Lazare* et du *Pianto*, pareille déception n'était du moins pas causée par l'*homme*. Fils excellent comme Vigny lui-même, le Parisien Barbier était fait pour comprendre certaines des plus profondes émotions de son grand émule : la vaillante mère dont il disait que c'était « une stoïque, avec le cœur en plus » s'apparentait sans doute assez bien avec la forte personnalité de Mme de Vigny la mère. Qu'après cela le fils fût bien plus apte à laisser quelques pièces aux pages des anthologies qu'une œuvre complexe et variée, et que son talent fût plutôt une forme de la mauvaise humeur, il n'y avait pas là de quoi rebuter l'estime du chef du chœur.

Elle allait, cette estime, avec plus de réserve anxieuse au sujet du caractère, au Breton Brizeux, comme au plus vraiment doué de toute cette nouvelle Pléiade. Après que la rencontre nouée dans les ateliers, en 1829, se fut répétée et muée en intimité, et que les soirées d'*Othello* eurent mis à l'épreuve le dévouement des séides volontaires de ces soirées décisives, les gages n'avaient pas manqué, presque aussitôt, aux parfaites consonances entre le « barde » et l'auteur de *Paris*. Esquisse biographique fournie à Brizeux pour un portrait littéraire qui restera dans l'encrier, ou plutôt dans les cartons de Buloz, accueil enthousiaste réservé à *Marie* à l'heure où c'était une exceptionnelle audace que de présenter cette saine poésie des humbles en face du byronisme enfiévré des Jeune-France; sollicitude que ne rebute pas l'ombrageuse humeur du cadet volontiers vagabond, et pire; correspondance

maintenue à toute force à travers les errances, les voyages, les disparitions de ce Celte inquiet : il y a de tout cela dans le rôle de frère aîné — et pas seulement en poésie — que joue Vigny auprès de celui qu'il devait voir descendre dans la tombe en 1858. Toute une gamme variée d'impressions peu familières à la Muse hiératique du grand poète devait sonner à ses oreilles, sous les doigts un peu nerveux et grêles du barde breton : le régionalisme littéraire était inclus, avant Mistral, dans les ferventes évocations d'une province que les peintres n'avaient pas encore mise à la mode, et que le tourisme international aurait été en peine de découvrir à cette heure.

L'Italie seule faisait commettre à Brizeux de longues infidélités à la terre d'Armor; et c'est la Péninsule aussi, mais plus sévère peut-être et plus dantesque, qui attirait pour des vagabondages prolongés le plus doué sans doute de ce troisième Cénacle, Antoni Deschamps. Ce frère d'Émile viendra remplacer, en somme, son aîné dans un groupe mieux fait pour le comprendre que les milieux décidément trop mondains où l'aimable dilettante des *Études françaises et étrangères* évoluait avec tant de souplesse. Avec son masque tourmenté aux tics maladifs, ce traducteur de Dante annonce les « poètes maudits » : Antoni, que guette la mélancolie la plus noire, n'a pas attendu Juillet pour sentir que les poètes intégraux n'ont que faire dans un âge bourgeois; mais en avril 1831 il avait clamé, avec son adhésion à Vigny, son mépris pour les faciles surenchères, dans une *Satire* qui lui était dédiée :

Alfred, ce n'est pas toi qui voudrais, à ce prix,

T'asseoir à leurs côtés, sous leurs vastes lambris,
Comme un cygne tombé dans un marais immonde,
... tu ne voudrais pas
Prostituer ta lyre aux choses d'ici-bas.

Et si l'on pouvait différer sur les modalités d'interprétation à donner à ce triple programme,

— ... l'amour de Dieu, de l'art et de la femme,
Est le seul aliment digne d'une belle âme... —

du moins sur un point — la réserve à l'égard des pouvoirs publics — l'entente était-elle, grâce à *Stelio*, aussi explicite que possible en ces délicates matières :

Comme l'a dit Stello : la solitude est sainte.

Moins intransigeants à l'endroit de l'inspiration, et très disposés à l'occasion à descendre au-devant de lecteurs qui n'avaient rien de solennel, un Roger de Beauvoir, un Léon de Wailly représentent le parti des amateurs distingués, gens du monde qu'attire l'éclat du romantisme et qui y apportent leur zèle sans intensité d'apostolat. Le second surtout, traducteur de Robert Burns à l'occasion, compte parmi les amitiés de la troisième heure : quand s'effacent les Rességuier et les Gaspard de Pons, il rappellera la participation nécessaire des « mondains » à l'effort romantique, rapprochant la nouvelle littérature d'un public réactionnaire en politique, d'autant plus disposé à s'intéresser à l'expression littéraire de personnalités désorientées dans les temps nouveaux.

Par tout un côté, en effet, de son attitude que discernèrent surtout, à trente ans de là, un Barbey d'Aurevilly ou un Villiers de l'Isle-Adam, Vigny n'était

pas sans donner des gages à ce qu'on appellera le « dandysme littéraire ». Tout assurément n'est point sympathique dans un tel rôle, et l'affectation n'en est pas absente. Encore devrait-on passer condamnation sur une prétention à l'élégance, même maniérée, et à cette nuance d'anglomanie qui plus tard touchera la blanchisserie — parce qu'elle balance le laisser-aller des cuistres et des parvenus de Juillet. Comment l'éternel Alceste, glissant par originalité au débraillé de Chrysale, ne trouverait-il pas son correctif, par-delà l'opportuniste Philinte, dans cet autre original, Oronte le précieux? Même dans la tenue vestimentaire : car la fameuse pèlerine, de coupe militaire, où il plaisait à l'ancien officier de se draper, n'est pas sans analogie avec l'illustre houppelande de l'auteur de l'*Ensorcelée*, avec le justaucorps du poète d'*Axel* (1). Et il ne faut pas oublier que, dans les livres d'adresses de la monarchie bourgeoise, Vigny ne figura jamais sous la rubrique « homme de lettres », mais simplement de « capitaine en non-activité », qualification que suivit, le moment venu, « ... de l'Académie française ». De la part du défenseur des poètes, c'était sans doute une paradoxale élégance que ce désaveu de la marque professionnelle de l'écrivain; mais comme s'en trouve éclairée cette double énigme : l'indifférence de Vigny pour une production intensive, ou même normale, sa détestation de toute équivalence établie entre sa pensée et les valeurs d'argent!

Cette désinvolture à l'endroit du métier, de la pos-

(1) La déférence de Barbey pour l'auteur d'*Eloa* est connue; celle de Villiers se manifestera en 1858 par la dédicace des *Premières Poésies* à Vigny.

sible cuistrerie professionnelle, Byron assurément en avait donné le plus éclatant exemple. Et c'est, non sans ridicule, le glorieux lord que singeaient volontiers certains auteurs à particule, ajoutant à cette pauvre ressemblance la facile analogie de la vie élégante et des succès féminins. Alfred d'Orsay avait été le camarade de Vigny à la pension Hix. Léon de Wailly, avec « la petite fée », sa femme célèbre pour sa coquetterie, ouvre à sa manière la marche à d'autres gentilshommes de lettres plus ou moins avérés, Roger de Bully, dit Roger de Beauvoir, Louis de Ronchaud, avec qui l'ancien « gendarme du Roi » se découvre des affinités qu'un Sainte-Beuve aurait dénoncées.

Les allures sont plus démocratiques du côté des artistes. Jean Gigoux, parisien depuis 1830, n'a pas encore appris l'orthographe ni l'élégance; ce Franc-Comtois aux longues et tombantes moustaches ne sera jamais suspect d'anglomanie excessive dans le milieu de Vigny. Mais il est un des premiers à comprendre, comme il dit dans ses *Causeries*, que l'auteur d'*Eloa* est « de la race des amoureux ». A-t-il été mis dans la confidence de tous les secrets du poète? Ce qui se passe plus tard avec Mme de Balzac laisserait à penser que cette confiance ne serait pas très bien placée. Encore est-il certain que Vigny a demandé à ce maître, non seulement son portrait pour l'*Artiste* dès 1832, mais le croquis de telle étrangère que recevait l'atelier de Gigoux au 17 du quai Malaquais.

Gudin, peintre de marines, n'offrait pas les mêmes ressources. Cet ancien élève de Girodet voisine plutôt, désormais, avec Delacroix; marié à une Anglaise plus fortunée que Mme de Vigny, il pourra recevoir plus

brillamment que le gendre de sir Henry Bunbury. Ziégler, au contraire, ne semble pas émerger, pour la grande vie parisienne, d'une certaine bohême.

Chopin ne semble pas avoir été reçu chez Vigny.

Quant à Hector Berlioz, surtout assidu vers 1835, il représente dans la vie du poète cet élément musical qui le distinguait d'office de la plupart des romantiques. A travers ses déboires conjugaux et ses luttes fébriles pour son art, l'auteur de la *Damnation* s'est toujours senti lié à l'adaptateur d'*Othello* par un culte commun : celui de Shakespeare. La noblesse d'attitude de Vigny le recommande aussi au musicien romantique, pour qui toute existence d'artiste qui n'est pas dominée par un culte exclusif n'est qu'un faux-semblant. Écoutons-le faire ses distinctions le 31 août 1834, dans une lettre à Imbert Ferrand :

Je ne manquerai pas de faire connaître [*Grütli*] à Barbier, ainsi qu'à Brizeux, à Wailly, Antony Deschamps et Alfred de Vigny que je vois le plus habituellement. Hugo, je le vois rarement, il trône trop. Dumas, c'est un braque écervelé.

Et, l'année suivante, quand il prépare ce *Benvenuto* auquel Vigny collaborera pour le livret, le 2 octobre 1835 :

Alfred de Vigny, le protecteur de l'association, est venu hier passer la journée chez moi... c'est une rare intelligence et un esprit supérieur, que j'admire et que j'aime de toute mon âme...

Surtout les mercredis où Liszt accompagne chez Vigny son grand émule français, le modeste piano du salon ne chôme pas. Mais la comtesse d'Agoult bientôt accapare le virtuose incomparable. Présenté à Hugo

dès 1829, il a bientôt compris que son art était plus apprécié des fervents amateurs que des techniciens et des spécialistes; et ce seront des foules qui bientôt l'acclameront, tandis que des génies à la Balzac discerneront tout le *dynamisme* inclus dans cette révélation d'une nouvelle forme de la musique.

Avant d'abandonner le côté des artistes, notons que Devéria, avant de quitter Paris et de retrouver dans la foi quelque tranquillité, semble avoir été des mercredis de la rue d'Artois, et que le fils du grand artiste italien Bosio, sculpteur lui-même, est donné par un contemporain comme un des habitués. Bocage, le comédien, figure sur la même liste; c'était, de fait, un des plus ardents parmi les acteurs qui secondaient sur les planches l'effort romantique : cet ancien garçon épicier, ce clerc d'huissier à son corps défendant, popularisait sur les scènes du boulevard, et très exceptionnellement dans la maison de Molière, un répertoire excessif auquel d'ailleurs Vigny ne collabore pas. Dorval, sa camarade de tant de soirs, se hasarde-t-elle rue d'Artois? Certains chroniqueurs l'ont laissé entendre : et ce n'est pas Mme de Vigny qui eût pu se douter que la vive personne qui contrastait si fort avec sa propre placidité exerçait sur son époux un autre prestige que celui de la scène. Mais rien ne permet de croire que, pour Vigny, ce double jeu eût le moindre attrait. Lui qui avait souffert de la fausseté des adultères, il n'aurait pas de gaîté de cœur recherché une occasion perverse de retrouver chez lui la grande artiste dont l'envoûtement comportait pour lui des sentiments si mélangés. Et puis, la vulgarité, excusable dans la loge de l'actrice, la bohème, assez

pittoresque dans ses logis de fortune, n'aurait-elle pas marqué sa dissonance brutale dans le clair-obscur de la rue des Écuries-d'Artois?

Bien qu'un certain triage ait tenu les relations mondaines du comte à l'écart de ses amitiés artistiques, des hommes tels que Montalembert, A. de Circourt, Ed. de Lagrange, savaient qu'à franchir le mercredi le seuil de son logis, on trouvait ici une intellectualité plus souple et plus libre que dans les salons les plus attachés aux lettres. Cependant Vigny met un telle distance entre la poésie et l'action, que ses amitiés mi-politiques mi-intellectuelles sont en général dirigées sur d'autres jours que les assises régulières du mercredi après-midi.

Au contraire, des personnalités bien oubliées aujourd'hui se trouvaient recueillies là tout naturellement. A côté de Michel Chevalier, économiste éminent qui, de retour d'une fameuse enquête en Amérique, se tournera de plus en plus vers les affaires (à quoi son saint-simonisme initial l'avait préparé), voici un homonyme : Pitre-Chevalier, né à Paimbeuf en 1812, ami de ces autres bas-bretons Elisa Mercœur et Péhant, historien local ingénieux et convaincu dans son *Histoire de la Bretagne,* nettement « chouan » dans son livre *Bretagne et Vendée*, directeur du *Musée des Familles* de 1849 à 1862; Vigny lui sert de témoin quand il épouse, en 1835, Mlle Decan de Chatouville : mariage confortable en même temps que véritable union, qui permettra à Vigny d'écrire dans son *Journal* : « Chevalier, marié par amour, et *heureux.* »

Avant cette mention satisfaite, il avait écrit aussi, comme un événement favorable advenu le même

mois : « Emile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. *Sauvé !* » Il s'agissait là d'un de ces clients littéraires qui, demi-ratés, incapables en tout cas de se tirer d'affaire dans la vie, lui semblaient d'autant plus apitoyants que le don de poésie prenait chez eux une forme presque pathologique. Lassailly est l'exemple le plus douloureux de ces constitutions hypernerveuses, guettées par la folie sans qu'un génie authentique soit impliqué dans une parfaite inadaptation au réel. Accueillir aux mercredis du troisième Cénacle ces illuminés, et tout aussitôt leur faire comprendre que leur place serait dans une calme bibliothèque de province, dans une chaire de professeur de sous-préfecture — la tâche n'est pas commode. *Genus irritabile vatum :* comment ouvrir les yeux à des demi-talents sur leur absence de génie? Comment endoctriner des nourrissons des Muses? Il est visible que, de toutes les responsabilités qui s'imposent à Vigny chef de groupe, celle-ci est la plus délicate — celle dont Victor Hugo, vers la même date, se libère le plus aisément.

Par une contrepartie qui comporte sa rançon, les provinciaux déjà « casés » sont accueillis par le Cénacle avec une indulgence qui accepte trop aisément d'autres insuffisances. L'idéalisme, dont témoigne une vocation poétique lorsqu'on est clerc de notaire ou apprenti pharmacien, n'est-il pas trop commode d'en faire état pour saluer un bon jeune homme mécontent du sort que lui fait la province? Par bonheur, de grandes figures provinciales sous le drapeau de la poésie trouvèrent accueil, fût-ce en passant, au 6 de la rue des Écuries-d'Artois. Dès 1841, Laprade est à

Paris; il y surveille l'impression de sa *Psyché* — sœur moins mystique d'*Eloa* — et ne manque pas de préciser, par une visite de disciple à maître, son admiration pour Vigny. D'autres démarches s'ensuivent; Laprade, en 1842, ira jusqu'à la plus complète déclaration de fidélité, et ses rares voyages de Lyon à Paris le ramèneront dans le sillage de Vigny : le Lyonnais est tellement répugné par le Paris intellectuel de ce temps que, sans la haute atmosphère de la rue des Écuries-d'Artois, il prendrait en horreur le charlatanisme du monde des lettres.

C'est du franc Midi que vient « le troisième Dumas », Adolphe, que Vigny a si souvent réconforté, conseillé, grondé : les *Iles d'amour* qu'avait chantées ce provençal, ce n'est pas dans la vie qu'il les trouvera! Mais quel dommage que cet ami de Mistral, et qui servira d'intermédiaire entre le grand poète du Rhône et les littérateurs parisiens, n'ait pas pris son parti d'être un félibre dans sa province! Du moins sa reconnaissance envers Vigny est elle absolue :

O mon bon de Vigny, noble et vrai gentilhomme,
Poète, homme de bien, pour être plus grand homme...

C'est d'ailleurs ici que, chez les poètes irréductibles de ce groupe, la curiosité se dirige vers le folklore, les sources vives de la poésie populaire, les nappes intactes des nationalités jeunes de l'Europe. Par Brizeux et par les poètes en dialecte, la transition se fait avec l'art anonyme des provinces, et même avec les trésors presque neufs de l'Orient européen : un ami de tout le groupe, mais que ses fonctions consulaires promènent loin de Paris, c'est Auguste Dozon, auteur

pseudonyme, sous le nom d'Argonne, de poésies dont plus d'une était dédiée à Vigny, « le dernier des Grecs » ; rassembleur émérite, bientôt, de la poésie des Slaves danubiens, Serbes et Bulgares, rectificateur des outrances de Mérimée dans la *Guzla*, informateur sans doute de nos sédentaires Parisiens en matière de singularités est-européennes.

Du reste, des étrangers, Anglais surtout, ont accès au troisième Cénacle : ils sont très bien venus aux temps de l' « entente cordiale », accueillis avec courtoisie aux jours de malaise et de mécontentement : Henry Reeve, directeur de la *Revue d'Edimbourg*, la jeune tante de celui-ci Mrs Austin, auteur, en particulier, de traductions de l'allemand, et sa fille la radieuse Lady Duff-Gordon, la « Lucykin » de Meredith ; d'autres encore, pour lesquels, parfois, Vigny rassemble en hâte le bataillon sacré de ses intimes français.

Enfin, tout à l'arrière-ban, faut-il faire état des intrus et des éventuels, comme le normand Le Flaguais, comme le hugolâtre déterminé qui s'appelle Auguste Challamel, et qui est introduit par Pitre-Chevalier en récompense de l'enthousiasme actif dont il a fait montre comme « claqueur » ; ou des « étudiants » frais émoulus de leur province ou du Quartier latin, à qui le poète de *Moïse* veut bien faire la grâce de se montrer? Plus d'un rentrera dans l'oubli d'où, une seconde, cet accueil l'a fait émerger. D'autres auront, de cette investiture, je ne sais quelle fierté qui toujours les animera, s'ils s'appellent Banville ou Gautier. Par eux s'établit le contact entre l'auteur de *Daphné* et l'hellénisme poétique, alors que Louise Colet sera d'une autre façon le lien entre lui et Flaubert

Faut-il enfin rappeler la tardive visite de Baudelaire? Rares seront ceux, comme Autran, qui reviendront déçus de l'accueil du maître. En tout cas, ce ne sera jamais pour cause de poésie que Vigny leur aura fait mauvais visage : même inférieur, le langage des Muses est ici le laissez-passer par excellence.

*
* *

C'est même, à vrai dire, le point où le troisième Cénacle se faisait tort à lui-même que cette superstition trop peu conditionnelle. La plus fâcheuse, en effet, de toutes ses dispositions, ne serait-ce point une façon de « morose délectation », comme disent les directeurs de conscience, à l'égard de tout ce qui n'acordait pas son dû à l'émotion poétique? Trop pénétrés d'une noble croyance dans la vertu intrinsèque du Beau, ces fervents du rêve condamnaient en bloc tout le reste, n'admettaient d'aristocratie que la leur, d'ascendant sur les masses que celle qui devait émaner de la poésie. Ils étaient disposés à maintenir, malgré d'évidents démentis, la profession de foi incluse dans une lettre de Vigny à Th. Carlier (4 janvier 1830), et à imaginer

> ... le joug, tout divin, de la seule Aristocratie qui doive régner à jamais sur le monde comme elle l'a fait toujours malgré lui, je veux dire celle des Esprits supérieurs, qui sont les pontifes et les rois de la terre à mesure qu'elle réunira ses sociétés en une seule famille...

De telles illusions sont inoffensives quand ceux qui les nourrissent ne prétendent pas imposer sans retard leur empire sur les peuples et sur d'autres pouvoirs. Elles ont le tort, s'accompagnant d'une technique

satisfaite à trop bon compte, de se contenter d'un programme tout spirituel, et de prôner à toute force, et en toute sincérité, des œuvres encore éloignées de la perfection — pourvu qu'une émotion poétique les anime. N'ayant guère de programme dramatique autre que l'admiration déclarée pour Shakespeare, concédant à toutes les formes de la prose une place inférieure à la poésie, les membres du troisième Cénacle couraient risque de se faire illusion sur la valeur absolue de leurs œuvres. Sans doute Vigny n'échappe-t-il pas, lui tout le premier, à ce danger. Inversement, les éloges qu'il décerne à ses amis vont trop loin dans l'enthousiasme :

Savez-vous, écrit-il à Brizeux le 21 septembre 1831 à propos de *Marie*, qu'il n'y a pas de vers plus parfaitement écrits que les vôtres? Ils ont surtout un caractère de précision, de clarté qui vous est particulier dans les élévations les plus difficiles à exprimer en poésie... J'ai ravi Emile hier par des lectures de vos vers et il me le rendait en tournant la page...

Ou bien ce sont les *Sonnets* de Péhant, « prêtés à Brizeux qui les aime et espère en voir de nouveaux bientôt » ; ou les vers de Dumas : « Je les aimerai, toujours, venant de votre âme que je crois toujours émue mais toujours bonne. » Enfin, cette exagération amicale dans une lettre du 18 avril 1385 à Antoni Deschamps :

Qui, mieux que vous, a jamais senti et plus purement exprimé la sainteté de l'amitié et la tendresse de ses souvenirs; la grandeur de la résignation dans la plus cruelle des maladies; le regret des plus innocentes fautes et la chaste adoration des arts planant au-dessus de votre vie inoffensive?

Croirait-on que le clairvoyant dissociateur de tant

d'idées se laisse aller à tant d'indulgence? Lui-même s'en excuse à sa façon, dans sa lettre au prince de Bavière :

> Que voulez-vous? L'enthousiasme est une si belle chose et si rare dans notre siècle froid que, quelque part qu'il aille, et même lorsqu'il fait fausse route, je le laisse passer et je le salue...

ou encore, s'agissant de ses amis, dans une lettre à Adolphe Dumas du 27 décembre 1839 :

> ... avec quel enchantement je parle de ceux que j'aime, de leur caractère et de leurs œuvres. Je ne pourrais me décider, sans mal de cœur, à avouer en eux une imperfection...

C'est ici que Latouche, une fois de plus, aurait eu quelque raison de ricaner : « Camaraderie littéraire! » C'est que vraiment, pour Vigny, la critique ne saurait être que l'expression d'une communauté de vues sur un même objet. Se taire si l'on n'est pas d'accord, et ne pas essayer de se convaincre mutuellement; si au contraire on ressent de même les impressions que des mots, des rythmes, des musiques verbales, peuvent apporter jusqu'au seuil de l'âme, ne pas essayer de donner le change par une prétendue impersonnalité : la critique enthousiaste des « beautés » trouve ici sa place, et c'est ce qu'on peut appeler par excellence la critique romantique, celle que Chateaubriand préconisait comme la plus analogue à ses propres dispositions. Chez Vigny, moins de somptuosité peut-être, en revanche une qualité morale plus fine, et aussi un sens plus aigu de certaines possibilités poétiques, rendent une telle critique tout aussi séduisante, et à peine moins dangereuse.

*
* *

Deux épisodes retentissants marquèrent, pour les discrets habitués du troisième Cénacle, l'existence *extérieure* de leur groupement, et témoignèrent ainsi de mérites faits pour attirer malgré tout, quelque jour, l'attention générale : la représentation de *Chatterton*, l'élection de Vigny à l'Académie Française. Ces deux « affaires », vite dénaturées par des contingences inévitables mais assez parasites, portaient au grand jour, devant le public indifférent par nature, d'abord l'amère déploration du « cas de poésie » en plein embourgeoisement social, cette détresse des poètes qui ne pouvaient pas se muer à leur guise en fonctionnaires ou en publicistes; ensuite la revendication des poètes en faveur de leur chef, reconnu digne, ou non, de prendre place dans une Compagnie où se rangeaient les porte-paroles de l'intelligence française du temps. Et ainsi le conventicule secret de la rue des Écuries-d'Artois sortait de son clair-obscur pour affronter l'éclat de la rampe aux Français ou la lumière d'une réception publique sous la Coupole.

On sait ce que furent ces deux séances, disputées et discutées bien avant le lever du rideau ou l'entrée du récipiendaire dans la salle : la première de *Chatterton*, triomphe au gré d'une ardente minorité de mâche-lauriers et de bohèmes plus ou moins avoués, fut suivie par surprise d'une série de représentations dont le succès fut aussitôt le signal d'une réprobation politique et sociale dépassant de beaucoup les menaces incluses dans les ovations faites à trois actes lan-

guissants, à une jeune femme apitoyée sur un adolescent mélancolique; la réception de Vigny, chèrement achetée par des tentatives longtemps désastreuses et un vote à peine honorable, fut marquée, en séance même, par des rebuffades hors de proportion avec la suffisance et l'ennui reprochés au nouveau venu et à sa rogue harangue.

Ce n'est pas de l'histoire *extérieure* de ces dates mémorables, le 12 février 1835, le 29 janvier 1846, qu'il s'agit ici, mais seulement des témoignages de solidarité qui faisaient en effet, de l'une et de l'autre, des points culminants dans l'existence du troisième Cénacle.

De douloureux suicides d'hommes de lettres; la difficulté croissante, pour des protecteurs à la fois généreux et avisés comme Lamartine et Vigny, de rendre le sens du réel, et le goût de vivre, et l'acceptation des conditions courantes, à une jeunesse enfiévrée par des réussites exceptionnelles et des promesses enivrantes; le tragique conflit entre un certain ordre d'aptitudes, d'impérieuses dispositions de l'âme, et l'impossibilité de les employer fructueusement, ou même décemment, dans la mêlée sociale des temps nouveaux : il n'en fallait pas plus pour donner au sujet de *Chatterton* son actualité véritable de plaidoyer nécessaire en ces années 1834 et 1835, où cependant le roi-citoyen brandissait un sceptre pacifique sur une France fort disposée à prendre au pied de la lettre le conseil d'« enrichissement » qui lui venait de haut. Ajoutez-y un vieil attrait de romantisme et d'anglicisme chez l'auteur lui-même, et le désir de confier à Mme Dorval un rôle à sa taille sur une scène digne d'elle;

ajoutez-y une part d'illusion et de rancune anti-bourgeoise chez un adversaire des Orléans. Si l'on dépouille le « cas » de *Chatterton* de toutes ces circonstances, il n'en reste pas moins que l'essentiel en est bien ceci : l'incompatibilité de la poésie pure avec les besoins, les curiosités, les intérêts d'une société issue de l'avènement des classes moyennes dans le monde occidental. Remontant un peu plus haut, les initiés n'avaient d'ailleurs qu'à se rappeler *Stello* et ses trois histoires encadrées, pour sentir que le drame était encore plus ample, au fond, et que d'autres régimes politiques ne semblaient pas, à Vigny, beaucoup plus accueillants au mal de rêverie et à son corollaire : le ridicule, ou le crime, de mettre en vers le monde et la vie...

De quoi s'avisèrent sans retard, qu'ils fussent ou non dans la confidence, non seulement de faméliques clientèles soudain attirées, comme les papillons devant la flamme, par cette simple histoire, à peine dramatique à force d'élégie, du *marvellous boy*, mais aussi les esprits assez hauts pour comprendre le symbolisme d'une pièce sans action extérieure. Ceux qui, jugeant sur les apparences d'une légende tenace, croyaient Vigny riche et sans inquiétude, lui surent gré de sortir d'une quiétude dorée et comblée pour fraterniser avec des fièvres de parias. Mieux au courant, d'autres sentirent que son dévouement était plus noble encore : à confesser une partie de sa propre misère qu'il eût pu dissimuler, le comte de Vigny faisait acte de dévouement autant que de solidarité et passait pardessus ce point d'honneur qui, jusqu'au roidissement, donnait à sa vie son axe. Il ne fallait pas moins que

la poésie pour amener à résipiscence une attitude assez hautaine de contempteur des puissances du jour, public de théâtre compris.

On peut sourire de l'exaltation avec laquelle Vigny, dans son *Journal* inédit, transformait en un sinistre corps-à-corps sa rencontre du 12 février 1835 avec le public qui avait désappris son nom ; il avait pourtant raison de considérer la cause qu'il plaidait comme l'une des plus malaisées que le théâtre à thèse eût jamais produites sur les planches. Les droits de la femme, le respect de l'enfant, la possibilité du divorce, la légitimité de la science, etc. : autant de sujets qui ont chance de toucher un spectateur moyen par un endroit où lui-même, quelque jour, a eu ou aura à se préoccuper de sa femme, de ses enfants, de son médecin. Que voulez-vous qu'il pense, s'il n'est point poète, de la « difficulté de vivre » de ceux qui n'ont point de dispositions pour la carrière militaire, ou le métier de banquier, ou les occupations de braves gens aunant du drap dans les magasins — sous prétexte que seule la représentation rythmique des choses a quelque séduction pour eux? Vigny écrit donc :

Je rentre très fatigué. — J'ai observé le public et je l'ai regardé en face pendant la représentation entière par le trou d'une décoration. Je ne me détachais de la toile que pour donner des instructions et faire des recommandations aux acteurs et aux comparses. — J'examinais le public rangé sur son cirque comme il m'examinait sur mon théâtre. — Je le regardais comme on regarde un ennemi dans un duel, les coups que je portais au cœur, j'en voyais l'impression, ceux que je portais à la tête je les y voyais arriver aussi. — Une attention profonde, tout le recueillement que j'attendais d'eux, voilà mes premières récompenses. Le public

était là, comme un seul homme, me disant par sa contenance ces mots que j'ai entendus successivement :

« J'ai confiance en vous. — Je vous sais consciencieux, je vous écoute, parlez. » Ensuite il m'a dit :

« Je suis touché de ce que vous me dites, votre plainte sur la position du poète est juste. » Puis il m'a dit : « Je sens que vous avez souffert cela. » Et puis il m'a tendu les bras et m'a dit : « Je suis à vous, je vous aime, je suis votre ami. »

Vraiment le public des premières, au temps où Rastignac opérait sa merveilleuse ascension grâce à Delphine de Nucingen, et où Émile de Girardin, époux d'une autre Delphine, mettait en œuvre toutes les adresses de sa stratégie, le public des premières de 1835 avait-il à ce point le cœur sur la main ? Cela valait vraiment la peine alors de plaider la cause des poètes devant des loges, des fauteuils et des baignoires ainsi transformés en stalles du Parnasse ! Plus prudemment, le poète continue ses notations de la soirée exceptionnelle en rappelant d'autres auditeurs :

C'est alors que mes amis sont venus à moi et se sont jetés à mon col en fondant en larmes. Ils balbutiaient des paroles sans suite, des cris : « Mon ami, mon ami ! » — Ils ont souffert aussi ce martyre que j'ai écrit.

Un sentiment doux et triste remplit mon cœur et des larmes inondent mes yeux malgré moi. Je pense aux douleurs que nous fait éprouver une trop grande défiance de la méchanceté de nos frères. J'ai des remords d'avoir mal jugé mes concitoyens...

L'abattement de mon visage a frappé mes amis. J'avais donc fait saigner leurs cœurs ! Je me le reprochais en les voyant si bons...

Le troisième Cénacle a donc, ce jour-là, sa soirée

d'*Hernani*. Bien moins éclatante assurément; moins truculente, moins faite pour des justaucorps rouges et de vives insultes dans la salle que pour des gilets gris perle et des soupirs étouffés. Moins décisive aussi pour des causes à gagner : celle-ci entraînera la création d'un prix à l'Académie, une sollicitude croissante du pouvoir législatif pour la propriété littéraire: mais ce sont d'autres batailles qu'il faudra, pour une « cause » moins facile à démontrer que celle de l'histoire au théâtre ou celle du vers brisé. Du moins le groupe des fidèles se sent-il, en commun, victorieux ces soirs-là. En commun? Pas tout à fait; et les absents n'ont jamais eu aussi tort qu'en ces heures décisives. Vigny gourmande amicalement le plus cher de ces fidèles qui manquaient :

Où étiez-vous, mon ami, écrit-il à Brizeux le 21 février, où étiez-vous? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antony et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous? Mon premier mot à Barbier a été : *Si Brizeux était ici!* Je leur avais fait la surprise de ce drame; personne n'en avait rien entendu.

En attendant, hélas! que le législateur trouve moyen de donner « du Temps et du Pain » aux poètes sans fortune, Vigny redouble à ce moment de sollicitude pour ceux qui, dans son entourage, sont atteints du mal de poésie : puisque Noblesse oblige, il se sent responsable de leur destinée. Les uns, sans souffrir d'aucun dénuement, arrivent difficilement à accommoder leur nervosité à la vie, combien quotidienne! Mais c'est ici qu' « à confesser ses maux souvent on les soulage », et le poète écrit à Antoni Deschamps le

18 avril, quand il a lu les *Dernières Paroles* de ce cadet :

Croyez-moi, mon ami, vous voilà guéri. La poésie qui vous avait perdu vous a guéri. Vous conserverez toute la vie sur le front la trace du tonnerre, mais ce ne sera qu'une cicatrice, et votre âme est restée intacte sous ce front blessé... Qui mieux que vous a jamais senti et plus purement exprimé la sainteté de l'amitié et la tendresse de ses souvenirs; la grandeur de la résignation dans la plus cruelle des maladies; le regret des plus innocentes fautes et la chaste adoration des arts planant au-dessus de votre vie inoffensive? Le Bien l'a emporté en vous, cher ami; jouissez de ce triomphe...

D'autres ont d'abord à assurer leur subsistance matérielle, et Vigny tâche de faire accepter aux récalcitrants la loi du *travail rémunéré* qui permet les heures accordées à la Muse. Le 16 septembre, il écrit à Péhant, casé à son corps défendant au collège de Vienne :

Pourquoi ces mouvements de découragement? Ne vous laissez point abattre, à présent qu'il vous faut, au contraire, réunir toutes vos forces pour le travail. Qu'avez-vous besoin que ma conversation vous encourage? N'avez-vous pas vos instruments autour de vous? les livres. — N'est-il pas heureux pour vous que votre devoir se trouve concilié avec vos goûts?... Si vous saviez que d'infortunes je vois de près en ce moment, et combien je jouis intérieurement de vous voir affranchi de celles qui vous menaçaient !

Il y a, en effet, des incurables pour ces maux comme pour ceux du corps. Un Lassailly est du nombre, et Hégésippe Moreau, et ceux qui s'apprêtent désormais à former le premier ban des « poètes maudits ». Vigny est un peu, à cette heure, le centre de sollicitations

qui dépassent ses moyens, qui excèdent aussi sa propre faculté de s'apitoyer, d'écouter et d'aider. Et si, chez Lamartine et chez Hugo, les réceptions d'hommes de lettres tournent assez naturellement à l'embrigadement politique et à des revues de la *clientèle*, le petit Cénacle de la rue des Écuries-d'Artois menace vers ce moment de faire figure de clinique morale et de bureau de placement pour intellectuels. Même l'atmosphère des pièces du logis en est troublée : c'est un mercredi que le poète essaie d'écrire à Péhant sa lettre de bons conseils, et cette page d'écriture n'est pas très commode :

J'ai reçu vingt coups dans la tête depuis le commencement, parce que l'on me questionne, on entre, on sort, on vient me voir, tout s'agite dans des choses autres que la poésie, et j'écris au milieu de tout cela. Mais je vous assure que je ne prends pas la plume sans vous envier...

*
* *

Dirons-nous que c'est au vœu enfin manifeste du troisième Cénacle et de ses ressortissants épars, les poètes, que déférait enfin l'Académie Française en appelant dans son sein un poète qui, dès 1829, avait failli entrer dans la Compagnie et que les événements en avaient éloigné sans diminuer son mérite? Ce serait exagérer l'indifférence des Immortels à ceux qui pourraient le mieux les illustrer, oublier les voix obstinées d'Hugo et de Lamartine, le prompt ralliement de Ballanche, la sollicitude plus manœuvrière et plus opportuniste de Sainte-Beuve, persuadé en 1842 que « moins il y aura de gens de lettres à l'Académie

et mieux elle vaudra ». Ce serait surtout négliger la campagne de divers journaux, en particulier du *National,* mettant en valeur la dignité de ce poète qui « n'avait pas voulu s'incliner devant la nullité littéraire de l'homme politique » (22 janvier 1842). Cependant, il faut bien le dire, si Vigny eut assez de constance pour persévérer à travers six scrutins de déroute, et si sa candidature devint de plus en plus une revendication de la Poésie en face d'autres formes d'intelligence et de talent, ce fut indiscutablement par l'effet de ces impondérables : un renom bien établi quoique peu retentissant, une estime désintéressée de la part de gens qui symbolisent le désintéressement même, la rumeur de plus en plus distincte, malgré tout, d'une gloire littéraire qui n'est pas justiciable des tribunaux ordinaires.

Nous ne saurons rien de ce qui se disait, à Paris, à ce sujet. Mais A. Pommier, dès 1842, dans ses *Crâneries et Dettes de cœur,* les Lyonnais groupés autour de Boitel et d'A. de Loy, d'autres encore, souhaitaient voir sous les palmes vertes un des plus beaux représentants de la littérature française renouvelée. Et en 1842 Antoni Deschamps s'exprimait sur cette candidature avec toute la décision possible. Il écrivait à Jules Canonge, poète de province, les lignes suivantes qui mettaient la question sur leur vrai terrain :

L'Académie française a été instituée pour récompenser les travaux de l'esprit et de l'imagination littéraire. L'art d'écrire est l'une des conditions les plus indispensables pour entrer dans son sein. Or, un savant, un théologien, un homme politique, ne sont pas académiciens français par ce qu'ils savent, mais par ce qu'ils expriment : ici la forme est

de rigueur. La chambre des Pairs, les honneurs gouvernementaux, les décorations, les sinécures devraient suffire à contenter l'ambition de ceux qui, malgré tout leur mérite, n'ont jamais écrit une ligne.

Mais tandis que les hommes politiques convoitent les honneurs littéraires, les hommes de lettres aspirent à leur tour aux dignités politiques...

Ce paradoxe, en tout cas, faisait mine de se redresser vers une norme plus satisfaisante le jour où Vigny, à défaut de Balzac et de bien d'autres, s'asseyait dans le fauteuil de Vaugelas et de Scudéri, devenu celui d'Auger et d'Étienne. Qu'on s'étonne d'un peu de prétention et de superbe, de la part d'un poète qui revenait de loin et qui s'arrogeait le droit de parler pour toute la confrérie des porte-lyres!

Deux races différentes et parfois rivales composent la famille intellectuelle. L'homme de l'une a des dons secrets, des aptitudes natives que n'a point l'autre. Le premier se recueille en lui-même, rassemble ses forces et craint de se hâter. Étudiant perpétuel, il sait que pour lui le travail c'est la rêverie. Son rêve lui est presque aussi cher que tout ce qu'on aime dans le monde réel et plus redoutable que tout ce que l'on y craint... L'autre n'a pris dans l'étude que les forces qu'il lui fallait pour se préparer à la lutte de chaque jour. Il porte sur tous les points sa parole et ses écrits...

Et, sans doute, en distinguant sagement, non entre le Poète et le Politique, mais entre le Penseur et l'Improvisateur, le récipiendaire accordait malgré tout des limites flatteuses à la discrétion de ses auditeurs. Pour les partisans de la littérature, sous la Coupole ce jour-là, ou bien au dehors, le doute n'était pas possible. Vigny confirme là-dessus, le 11 mai 1846, l'im-

pression de Brizeux : « Oui, j'ai éprouvé au fond de mon âme une satisfaction pleine de sérénité et de quelque grandeur lorsque devant deux mille personnes attentives, émues, et qui m'avaient applaudi vivement à mon entrée, devant mes plus chers amis (presque tous), j'ai dit tout haut : « Cette place parmi vous, « il n'y a ni crédit, ni richesse, ni faveurs, etc., etc., « qui aient pu vous ployer à me la donner, je n'ai « rien de toutes ces choses... »

Comme ils avaient, avec leur chef, saigné sous les coups d'étrivières administrés par Molé, les fidèles protestèrent plus que lui contre le traitement désinvolte infligé au nouveau venu par quelqu'un qui n'avait pas témoigné jusque-là d'une hostilité particulière. On verra plus loin que certains auditeurs avaient, en dehors des lettres pures, voué ce jour-là confiance à la victime de la brimade académique ; les poètes réagirent plus vivement et sans retard. Barbier, sans doute, n'avait plus pour s'indigner en vers la fougue des temps de la *Curée* : d'autres parlèrent pour lui.

Le traducteur de Dante, Antoni Deschamps, entonna l'hymne vengeresse :

Un valet peut très bien louer son ancien maître
Pour ne pas être ingrat, ni surtout le paraître,
Mais celui qui toujours a dans son sein ardent
Avec soin conservé un cœur indépendant,
Dont l'âme dans les cours ne s'est point effacée,
A bien le droit aussi de dire sa pensée,
Il le doit, il le peut, sans délit ni forfait.
Vous avez porté haut notre sainte bannière,
La bannière de l'art, la divine lumière,
Et comme Jeanne d'Arc, disant dans votre cœur :
Elle fut au danger, qu'elle soit à l'honneur!

Vaine amplification de poète? Protestation plus sonore qu'efficace, devant toutes les complaisances de l'opportunisme? Assurément il ne faut voir là qu'un cri du cœur qui libère une conviction peu faite pour le grand public. Mais patience! Une intuition de poète peut très bien devenir, le moment venu, un argument d'homme politique; et l'on verra, de fait, quand seront morts presque tous les comparses de l'aventure, des hommes d'action rester fort impressionnés par la singulière séance qui avait fourni l'occasion de fustiger le représentant de la plus haute pensée en France (1).

Telle était d'ailleurs la puissance d'idéalisation des fidèles que, la sanction académique enfin dévolue à leur grand ami — pour le plus grand bien de la poésie dans les milieux officiels —, ils imaginaient autre chose encore pour lui : et ici les faits de 1848 sont d'accord avec les dispositions mêmes de Vigny pour maintenir leur rêve dans l'utopie; Brizeux écrivait le 27 mars 1847 à Auguste Lacaussade :

Vous dites bien : de Vigny prend une belle place à l'Académie, ce serait celle qu'il prendrait aux Chambres s'il essayait d'en être, celle d'ami et de défenseur des lettres. que d'autres abandonnent. Ce qu'il a avancé dans ses livres, dans *Stello* et *Chatterton*, il le pratique dans la vie. Je pourrais citer de lui mille traits qui l'honoreraient à l'égal de ses écrits : qu'il sache de vous, si vous le rencontrez ou si vous voulez bien l'aller voir, combien je lui suis reconnaissant...

Va pour la reconnaissance — vertu assez rare dans certains milieux pour qu'on doive en tenir compte au

(1) Voir le dernier chapitre de ce volume.

poète des *Bretons*. Mais il se méprenait singulièrement en imaginant, pour un Vigny député ou sénateur, un vrai rôle à jouer. Les électeurs de la Charente, en 1848, ne furent pas si malavisés.

*
* *

Si Vigny, méfiant jusqu'à la haine la plus farouche à l'égard de la « vile publicité », n'a guère recherché les occasions de faire connaître ses mercredis, leur importance n'en a pas moins été assez grande pour leur assurer les deux formes supérieures de la notoriété : la divulgation à l'étranger, c'est-à-dire une façon de renommée dans la « postérité de l'espace » ; l'insertion voilée dans la littérature de fiction. L'Allemagne plus que la France, en effet, a signalé explicitement ces réunions; et la chronique romancée de cette époque, la *Comédie humaine* de Balzac, leur a fait une place flatteuse, quoique déguisée.

C'est en 1838 que l'Allemagne était mise au courant — et peut-être par une indiscrétion de Henri Heine, que Vigny, malgré quelque recul devant le « Prussien libéré », recevait (par amitié, sans doute, pour son intime Édouard de Lagrange). La revue *Europa* d'Auguste Lewald, destinée à servir de lien à l'intellectualité occidentale et de guide aux cercles distingués, consacre une chronique « aux réunions du mercredi d'Alfred de Vigny ». Après les vues inévitables sur la discrétion et la distinction qui caractérisent ces rencontres hebdomadaires d'une élite tolérante et libre en ses propos, dénuée d'amertume et de fâcheuses rivalités, le correspondant anonyme rappelle que sur une

table se trouvent les livres du jour, matière à propos entrecroisés. Mais ce n'est qu'un point de départ — tant la souplesse et presque le sans-gêne intellectuel sont ici de mise :

La conversation est, dans le salon de Vigny, plus séduisante que partout ailleurs, parce qu'ici règne pour chacun la plus parfaite liberté d'expression, et que chacun peut à sa guise développer ses vues et son originalité propre. Voyez par exemple Henri Heine : nulle part, même chez Thiers, « son petit ami », comme il le nomme, il n'a le droit comme ici d'être spirituel, mais de l'être avec aussi peu de façon, et de faire ses cours les mains dans les poches à sa manière allemande, de développer ses vues sur la philosophie de Spinoza, tandis que Buchez, bon catholique de la stricte observance, souhaite lui faire comprendre de quel point de vue l'histoire de Moïse et du Christ doit être étudiée, ainsi que toutes les révolutions sociales et politiques. Et dans le groupe des auditeurs se trouvent des chambellans de l'autocrate de toutes les Russies.

Cependant la conversation ne roule pas toujours sur ce genre de sujets. Émile Deschamps, spirituel comme feu Mercutio, ne le permettrait pas. Son frère Antony, cet élégiaque sarcastique qui a tellement le droit de parler de vertu et d'amour des hommes, s'entretient là-bas dans un coin avec quelques jeunes hommes, parmi lesquels Auguste Barbier. Léon de Wailly, qui achève en ce moment un roman, fixe l'attention de quelques jeunes Anglaises par ses pénétrantes intuitions au cœur des beautés les plus secrètes de leur Shakespeare (1).

Voilà donc restituée, semble-t-il, l'atmosphère d'un de ces « jours ». La philosophie plus que la politique, la poésie toujours, étrangère comme française, sont à

(1) *Europa*, Stuttgart, 1838, t. II, p. 94 : *Mittwochgesellschaften bei Alfred de Vigny.*

l'ordre du jour. De la maîtresse de maison, hélas! pas un mot; et l'on imagine assez Mme de Vigny, invisible pour cause de timidité autant que de santé, barricadée dans sa chambre, ou simplement prête à recevoir les hommages à l'arrivée et au départ de ces gens bien élevés. Quant au maître de céans, c'est le côté professionnel qui paraît le moins dans ses réceptions :

L'hôte lui-même oublie totalement dans ces réceptions qu'il est un écrivain célèbre. Il n'est qu'un homme du monde plein de la politesse la plus raffinée et la plus attentive, de la bienveillance la plus délicate. Sans lui ces réunions seraient vraisemblablement un club littéraire. Mais il sait, lui, en faire un salon — presque ainsi qu'aux temps de l'ancienne aristocratie.

C'est un peu différemment, et dans une atmosphère de société secrète ou presque, que l'auteur des *Treize* a vu ces réunions, auxquelles il n'était pas plus convié que Mme de Girardin ou que Mme Ancelot, dont Vigny, naguère, avait recherché la société. Il semble aussi qu'en modelant la figure d'un écrivain de haute tenue et dont le caractère — chose rare — serait au niveau de son intelligence, Balzac ait songé à Ballanche pour une part : celle que ses propres relations avec Vigny le dissuadaient peut-être d'attribuer au jeune aristocrate entrevu en 1827. Quoi qu'il en soit, on retrouve la trace du troisième Cénacle, plus austère assurément, plus stoïque encore, dans le croquis crayonné par Balzac du petit groupe serré autour de Daniel d'Arthez dans son étroit logis de garçon de la rue des Quatre-Vents. « Il avait pour amis de savants naturalistes, de jeunes médecins, des écrivains politiques et des artistes, société de gens sérieux, studieux, pleins d'avenir » :

car le naturaliste de la *Comédie* ne manque pas de supposer une curiosité scientifique à des hommes que, de fait, leur éducation ramenait plutôt à l'humanisme traditionnel.

Ces neuf personnes composaient un Cénacle où l'esprit et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines les plus opposées. Daniel d'Arthez, gentilhomme picard, tenait pour la Monarchie avec une conviction égale à celle qui faisait tenir Michel Chrestien à son fédéralisme européen. Fulgence Ridal se moquait des doctrines philosophiques de Léon Giraud, qui lui-même prédisait à d'Arthez la fin du Christianisme et de la Famille. Michel Chrestien, qui croyait à la religion du Christ, le divin législateur de l'Égalité, défendait l'immortalité de l'âme contre le scalpel de Bianchon. Tous discutaient sans disputer. Ils n'avaient point de vanité, étant eux-mêmes leur auditoire... Presque tous avaient l'esprit doux et tolérant, deux qualités qui prouvaient leur supériorité. L'Envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées, leur était inconnue.

Et surtout, par une vue infiniment juste de ce qui pouvait différencier de telles réunions des séances de clientèle ou de recrutement que d'autres milieux intellectuels supposaient :

Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme, est un sentiment qui manque à l'amour, la certitude. Ces jeunes gens étaient sûrs d'eux-mêmes : l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs... Leur sévérité pour admettre dans leur sphère un nouvel habitant se conçoit. Ils avaient trop la conscience de leur grandeur et de leur bonheur pour le troubler en y laissant entrer des éléments nouveaux et inconnus...

Avec les différences de la date imaginaire et d'une sorte d'exaltation nécessaire au romancier, ces pages, écrites entre 1835 et 1845, ne complètent-elles pas admirablement l'esprit de ce groupe, sinon le détail de ses éléments? « Ce sentiment qui manque à l'amour, la certitude » : peut-être n'est-ce pas sans intention que le grand manieur d'êtres a glissé cette phrase dans son évocation. Car Daniel d'Arthez, nous le savons par les *Secrets de la Princesse de Cadignan*, « a la plus vulgaire et la plus incompréhensible liaison avec une femme assez belle, mais qui appartenait à la classe inférieure, sans aucune instruction, sans manières, et soigneusement cachée à tous les regards... Pour justifier d'Arthez, Michel Chrestien s'appuyait de l'exemple de Raphaël et de la Fornarina... La longue liaison de ce grand écrivain avec une femme vulgaire, loin de lui plaire par l'habitude, lui était devenue insupportable; mais il était retenu par l'excessive timidité qui s'empare de tous les hommes solitaires... »

Écrit en juin 1839 (1), ce passage isole d'Arthez de son groupe favori, comme la passion de Vigny pour Mme Dorval avait à diverses reprises éloigné le poète de ses amis. Mais précisément à la date où Balzac se plaisait à donner à Daniel de plus délicates inclinations et à faire de lui la proie délicieuse de la Princesse, une amie de Vigny et de Mme Dorval tout ensemble, enregistrant la certitude de la rupture entre l'écrivain et la comédienne, pouvait écrire le 16 sep-

(1) C'est la date où Vigny écrit à Merle, le mari de Mme Dorval, un billet se terminant par « mille amitiés ». On sait combien « le plus heureux des trois » prenait avec désinvolture ses aventures conjugales.

tembre 1838 à Adolphe Dumas : « ... aujourd'hui, ce qui donne à Vigny la force de ne pas mourir, c'est qu'il a une belle maîtresse de vingt ans, femme du grand et beau monde... » En réalité, quels qu'aient été pour Vigny les redressements du cœur, ces dates de fin 1838 représentent sa décisive installation au Maine-Giraud, bientôt suivie de la mort de son beau-père et d'une interminable procédure devant les tribunaux anglais. Pour le « troisième Cénacle », c'est sinon la fin, du moins le relâchement des liens qui l'avaient si distinctement marqué. On se retrouvera rue d'Artois : on admettra des « nouveaux », tels que Busoni, dans l'intimité des fondateurs; mais ceux-ci s'éparpillent de leur côté. La pitié de Vigny pour sa dolente épouse devient un nouveau point d'honneur; les soins ménagers que nécessite le petit manoir angoumois l'enlèvent plus souvent à Paris. Si bien que Balzac pouvait bien, en 1839, écarter son personnage du petit conventicule qui l'entourait et, là encore, donner une image déformée, mais authentique au fond, d'une réalité certaine : le troisième Cénacle avait vécu, l'« homme de solitude et de poésie » qui était l'âme du rond renonçait à maintenir groupés ses amis et ses partisans.

*
* *

Ce n'est pas à dire qu'une dislocation brusque ait fait la fin des mercredis : Sainte-Beuve eût été trop heureux de signaler pareille banqueroute. En réalité, on voit bien Vigny, à son premier retour du Maine-Giraud et de Londres au printemps de 1839, tâcher de rendre à ses réunions leur animation et comme

leur densité. Il faut l'avouer : quelque chose dans le ressort même de ces rassemblements de poètes semble faussé; la foi n'y est plus, et les corps s'agitent vainement quand l'entrain véritable fait défaut : c'est ainsi qu'un correspondant de Vigny, Breulier, mentionne les *joyeux* mercredis du maître, ou que Berlioz, racontant qu'il a *dansé* chez Vigny en janvier 1840, laisse certainement l'impression d'une turbulence qui n'était guère utile aux temps de la grande ferveur du troisième Cénacle. Il faut ajouter qu'à cette époque, où l'on inaugurait le Jockey Club, des changements importants se discernaient dans la société parisienne, orientée vers le laisser-aller des réunions entre hommes.

Peu après, une lettre du maître au plus cher (malgré tout) de ses premiers amis, à cet Émile Deschamps de qui rien ne le pouvait brouiller, laisse discerner les subtiles raisons de malentendu qu'on se reprocherait, comme une trahison, de préciser hors de propos; c'est le 12 janvier 1842 que Vigny écrit :

Que de petites choses délicates y a-t-il dans l'âme des poètes qui les empêchent de se voir aussi souvent qu'ils le voudraient?... Peut-être craint-on de n'être pas en toute chose du même avis et les délicatesses de l'amitié ont des retours infinis...

Puis, à côté de ces difficultés inhérentes à une psychologie trop frémissante chez les invités, cet aveu du mal que se donne un maître de maison que ne secondent plus des bonnes volontés convergentes chez ses hôtes; et cette fois, c'est le *Journal* qu'il faut consulter à la date du 11 octobre 1843 :

On passe la matinée, quand on reçoit, à fouetter des idées

comme des toupies pour les faire tourner et mettre en train celles qui se recouchent et ne roulent plus. Ce métier ferait plaindre les maîtresses de maison et donner de la considération pour celles qui passent ainsi tous les jours de leur vie.

Sentez-vous la déception, l'aveu secret du découragement? Une très belle chose n'est plus, et c'est grand dommage. Et sans doute Vigny eût pris son parti de la dispersion, s'il eût aperçu, comme nous le pouvons faire aujourd'hui, la gerbe disséminée mais authentique issue de sa foi poétique et de l'entr'aide offerte par ses mercredis : Berlioz portant une musicalité nouvelle dans des zones qu'occupera avec plus de force le wagnérisme; Baudelaire — qu'il aura le temps d'accueillir — réalisant dans l'étrange des exemples de poésie ébauchés par lui-même, comme par A. Deschamps et d'autres nostalgiques; Brizeux animant les provinces d'un frémissement qui ne devait point s'arrêter à Mistral; le folklore étranger sollicité à son tour de révéler ses secrets; le théâtre lyrique recueillant les espoirs shakespeariens qu'un instant tout ce groupe avait mis en Ponsard (1); et enfin, et surtout, le maître de céans, l'auteur de *Moïse*, inspirant Leconte de Lisle d'une semblable fierté prophétique et Banville, en 1842, d'une « invulnérable » foi dans la dignité de la poésie. Tout cela, qui était inscrit dans la réserve un peu humiliée des mercredis, l'aurait rassuré sur l'efficacité de son apostolat, et lui aurait prouvé, en somme, l'exactitude de certaines de ses plus audacieuses prévisions.

(1) Cf. Auguste Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre*, Paris, 1885, p. 177 et suivantes.

Ce que sa tendresse n'aurait pas aussi facilement admis, c'est une dispersion plus brutale qui frappait, les années venant, ce groupe si uni, si peu discipliné pourtant, dont les alentours de 1835 avaient vu l'apogée. Que de deuils, dès les premières années du second demi-siècle! Car c'est le 12 août 1852 que s'élève pour la première fois sa doléance — et elle résume à sa façon les griefs que cet incomparable ami faisait au destin :

... En voilà beaucoup qui viennent de tomber : Alfred d'Orsay, Tony Johannot, et d'autres encore... Cela m'attriste profondément et je voudrais être à Paris, il semble que j'empêcherais de mourir ceux qui me sont chers. Je voudrais ne pas perdre davantage des jours de ceux qui m'aiment. Et cependant, quand on est dans la même ville, combien peu l'on se voit et que j'ai de peine à les réunir! On passe sa vie à désirer de se voir, et à se mal rencontrer...

LES ÉTATS-UNIS DANS LA VIE ET L'ŒUVRE D'ALFRED DE VIGNY

Celui qui fut, de tous nos romantiques, le moins mobile en somme et le plus sédentaire, n'est cependant pas l'auteur qui a porté le regard le moins pénétrant sur le continent américain, ou qui lui a voué le moins durable intérêt.

Vigny, par impécuniosité de gentilhomme pauvre et par point d'honneur de garde-malade, n'a jamais satisfait aucune de ses curiosités exotiques. Petit-fils de marin, allié à un explorateur du mérite de Bougainville, il a souvent rêvé de beaux voyages et de pittoresques dépaysements : or il n'a guère fait dans sa vie — Angleterre comprise — que des voyages « pour le service ». De Strasbourg, il n'a pu jeter qu'un regard, par-delà le Rhin, sur cette Allemagne qu'allaient explorer à leur guise tant de ses contemporains; le cirque de Gavarnie a marqué aussi bien la limite de ses curiosités *tras los montes* que de sa jeune ardeur militaire. L'Italie, devenue l'objectif classique de tant de voyages de noces ou de fugues sentimentales, n'a jamais reçu sa visite; et même le luxe modique d'un séjour au bord du lac de Genève, cette ambition facile à satisfaire de maint petit bourgeois, on sait qu'il est mort sans avoir trouvé moyen de s'en passer la fantaisie. A

quoi bon rappeler les aventureux périples de ses confrères, de ses amis ou de ses parents sous d'autres latitudes? Marmier le scandinave, Ampère l'ubiquiste, et tant d'autres, n'ont pu que rendre plus pathétique, pour Vigny, cette dure image des pieds envahis par le marbre, de la pétrification engaînant l'homme pareil au dieu Terme, qui lui est familière...

« Puis-je voyager, moi? Tout le monde excepté moi a le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de la terre, mais je ne puis rêver des félicités lointaines qui me sont ravies, pour toujours peut-être, et je ne me console de mon immobilité forcée qu'en me réfugiant dans tout ce que la Philosophie et la Poésie ont de plus abstrait. » (21 septembre 1843.) Amère consolation, dont la sincérité anime plus d'un passage des lettres ou du *Journal*; plus pathétique encore, cette protestation qu'il envoie, le 7 septembre 1856, à une amie voyageuse :

Je vous prie, amie, ne me décrivez pas votre voyage quand vous reviendrez. Ce serait à moi de vous dire :

— D'un aveugle affligé vous déchireriez l'âme.
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour.

Oui, dites-moi que le Rhin n'était pas beau, que ses îles n'avaient pas de verdure, que ses vagues n'avaient plus de mugissements, que ses châteaux étaient sans majesté dans leurs antiques ruines; vous me direz cela, vous mentirez par amitié et vous me ferez du bien. Je reviendrai auprès de ma lampe, et je continuerai à écrire comme j'ai fait hier jusqu'à deux heures et demie après minuit pour tout oublier.

Dirons-nous que cet ascétisme imposé a été, à sa façon, générateur d'une immense supériorité? Pour cette âme attentive et cette clairvoyante pensée, les

expériences réfléchies de l'esprit et, somme toute, l'approfondissement intelligent des impressions choisies et significatives ont suppléé au manque de contacts réels avec le bariolage du monde : en quoi ce romantique soi-disant est bien dans la plus sûre tradition française. Son admiration pour l'Angleterre politique ne l'aveugle jamais sur les étroitesses de la tradition insulaire; l'enchantement italien qui agit à fond sur ses amis Brizeux ou A. Deschamps laisse à demi convaincu seulement le descendant des Baraudini piémontais, et il semble avoir, bien mieux que les artistes de sa génération, opéré certaines discriminations indispensables au sujet de l'Allemagne, de sa philosophie, de la Prusse et du reste.

Pour ce qui est de l'Amérique du Nord, il n'y a guère peut-être que les retours d'imagination de Chateaubriand vieilli vers le continent de ses rêves d'adolescence — ces chapitres des *Mémoires d'outre-tombe* où le Sachem du romantisme prévoit le développement de contrées qu'il avait foulées jadis d'un pied d'aventurier — ou certaines intuitions vraiment prophétiques de George Sand (1) qui témoignent, chez des écrivains non sociologues, d'un intérêt aussi vigilant que les pages — d'ailleurs assez rares — et les indications clairsemées constituant ce qu'on pourrait appeler l'*américanisme* de Vigny. A les grouper en faisceau, on se convainc sans peine que, sur ce point encore, la

(1) On a signalé, au cours de la Grande Guerre, le passage où Marcasse, dans *Mauprat*, « voyait en rêve une armée d'Américains victorieux descendant de nombreux vaisseaux et rapportant l'olivier de paix et la corne d'abondance à la main ».

légende de la « tour d'ivoire » est l'invention d'un subtil jaloux, Sainte-Beuve, contresignée par des esthètes dont le byzantinisme annexait d'office un grand nom : Vigny tenait trop à vivre dans son temps et avec ses contemporains pour rester indifférent au développement de la civilisation — même au-delà d'un océan qu'il ne pouvait plus franchir, comme son grand-père, à bord du *Réfléchi* ou de la *Boudeuse*, en faisant la nique à la blocade anglaise.

I

Avec ces marins de son ascendance maternelle qu'il évoque avec tant de fierté :

— Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cher-
De la Chine au Pérou les Anglais qu'ils brûlèrent [chant
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant, —

Vigny enfant ne pouvait manquer de vouer, à ces terres lointaines, la curiosité la plus efficace : celle qui crée de durables accords entre un objet éloigné et l'esprit qui pourra bien ignorer toujours certaines réalités concrètes, mais n'a pas moins reçu d'elles une durable aimantation. Bougainville, par plusieurs circuits, revient avec une sorte de nécessité dans le champ de sa jeune nostalgie : Mme de Montcalm, belle-fille du grand vaincu de Québec dont le navigateur avait d'abord été l'aide-de-camp, est une relation de famille des Vigny : même après la mort du vieux marin, son souvenir est de ceux qui créent une hantise, pareille à celle de sa propre ascendance, dans cet esprit replié

sur lui-même jusque vers 1819. Son portrait, à bord de sa frégate, était conservé par Vigny, et le détail de sa coopération à l'Indépendance américaine a été, une fois pour toutes, soigneusement noté par lui : commandement de l'avant-garde de la flotte du comte de Grasse, opération de guerre en liaison avec Washington en Virginie, participation au combat de la Chesapeake. Ainsi, la part un peu effacée qu'il fallait bien se contenter d'attribuer à ses parents plus directs, au chevalier de Vigny, au chef d'escadre Baraudin, s'amplifiait sans sortir d'une zone où la responsabilité des siens était honorablement engagée.

Tout cela, c'est malgré tout le romanesque, la vie héroïque de la Navigation et de la Découverte offerts à un avide esprit par de plus sûrs garants que les livres, et même contresignés en quelque sorte par l'impression directe et par le sang de la race. L'Amérique, désormais, peut être assurée de vivre dans un cerveau ainsi préparé : non pas comme un pays imaginaire, un Eldorado de convoitises matérielles, mais comme une contrée réelle dont mœurs et décors, signification politique et divergence de civilisation auront des raisons profondes de se maintenir dans l'horizon du poète.

Voici d'ailleurs, autour de la jeune intelligence formée surtout dans le milieu familial et avide de rattacher ses plus vives impressions à d'authentiques rencontres, une nouvelle détermination importante qui a chance d'agir. A la pension Hix, au lycée Fontanes, on ne voit pas — comme pour les milieux slaves, par exemple — de contacts qui aient de bonne heure renseigné l'enfant sur des êtres venus de l'autre côté de l'Atlantique ; et d'ailleurs, l'Empire signifia assez vite,

Talleyrand aidant, le malentendu que l'on sait avec la jeune démocratie d'outre-mer.

Mais une alliance assez imprévue fait entrer, par son mariage avec Mme Guyon de Montlivault, Bruguière de Sorsum dans la parenté du jeune Alfred. Ce n'est qu'après 1815, et quand l'effondrement du système napoléonien et du royaume de Westphalie donnera du loisir à ce personnage, que Vigny éprouvera pour lui une croissante estime (1). Or, les idées systématiques et hostiles que les théocrates professaient sur les États-Unis, « enfant au maillot » ne méritant, disait Maistre, aucune louange avant d'avoir grandi, pays sans tradition divine, sans origine miraculeuse comme toutes les nations de l'Ancien Monde, pouvaient être balancées par les vues d'un lettré resté fidèle à bien des conceptions du XVIIIe siècle. L'expérience directe s'y ajoutait : Bruguière avait passé aux Antilles et en Guyane plusieurs années de sa jeunesse.

En 1807, il avait remporté un accessit de poésie, à l'Académie française, sur ce sujet *Le Voyageur*. Médiocre pièce de vers, delilienne de facture, très « vieux jeu » par l'inspiration, mais qui faisait dater de Colomb, de la découverte du Nouveau-Monde, la réelle émancipation d'une Humanité itinérante, donc libérée des tutelles séculaires :

Enfin Colomb paraît, et guidé par l'aimant,
Subjugue le premier le fougueux élément,
Et, vainqueur des efforts d'un âge plus timide,
Renverse d'un seul coup les colonnes d'Atride.

(1) Cf. sur ce savant administrateur mon étude dans le premier volume de ces *Contributions à la biographie intellectuelle de Vigny*.

Le rêve a disparu! Ses compagnons muets
Ont baissé sur les mers leurs regards inquiets;
Intrépide, il se rit de leur terreur profonde,
Et son doigt étendu leur montre un nouveau monde.
Plus de bornes pour l'homme...

Pour Bruguière, fidèle à une tradition touchante et tenace, « les Américains » étaient encore les plus anciens habitants du nouveau continent : disciple de Jean-Jacques malgré tout, l'odieux de la dépossession primait pour lui les autres aspects de la colonisation. C'était en effet une humanité traquée, c'étaient des innocents dépouillés que ce « Voyageur » trouvait au-delà des mers, longtemps protectrices ; aujourd'hui

Le sombre Américain semble éviter ses yeux;
D'un sexe faible et doux tyran silencieux,
Jamais sans ennemis, constamment en défense,
Et cachant dans les bois sa triste indépendance...

Heureux quand, par exception, le colon venu d'Europe avait su, grâce au miracle des vraies « lumières », apporter à l'état de nature un peu d'humanité authentique, en même temps que les mœurs du vieux monde et que les discutables « bienfaits » de la civilisation! Ce privilège, certaines régions de l'Amérique totale l'avaient seules connu, quand des personnalités plus humaines y avaient agi dans un sens religieux peut-être, mais dépouillé de tout fanatisme :

Penn, de la Delaware atteignant le rivage,
Et, disciple de Locke, y portant les bienfaits
Nés de l'heureux accord des lois et de la paix;
Howard qui, des cachots sondant le noir abîme,
Fit luire la pitié, même aux regards du crime;

Et ces autres encor dont le zèle pieux
Sema dans les forêts la parole des cieux;
Toi, Las Casas, l'honneur de ce saint ministère...

Quelques-uns des problèmes que pose l'existence seule, ou la survivance, des anciens peuplements indigènes, se trouvaient ainsi présentés par le sagace versificateur dont Vigny est peu ou prou l'élève entre 1819 et 1823. En revanche — détail fort significatif pour un poème imprimé en 1807 — tout pittoresque, tout exotisme faisait à peu près défaut dans un opuscule contemporain des magnifiques évocations de Chateaubriand. Nul Messachebé ne roule ses eaux paternelles dans les pays américains du *Voyageur*; le sauvage y est encore vu avec les yeux « philosophiques » de la génération de Bernardin de Saint-Pierre et de l'abbé Raynal; l'exotisme convenu du XVIIIe siècle finissant n'y est point rafraîchi par des touches nouvelles.

Tant il est certain que transfusions et endosmoses, même dans les circonstances les plus favorables et dans les limites d'une époque commune, restent malaisées entre générations littéraires qui vivent sur des données, sur des « expériences » parfaitement dissemblables! C'était, ici, un rationaliste érudit et, en face de lui, un artiste sentimental, un administrateur sagace et un grand fantaisiste, qui n'arrivaient point à faire leur jonction au tournant de deux siècles intellectuels et à l'heure des grands renouvellements des lettres françaises : ne dirait-on pas que ces deux attitudes continuent, à leur façon, de se trouver opposées quelque temps dans l'esprit de Vigny — puisqu'il dépendra à la fois, durant la plus grande partie de sa carrière, de l'une et l'autre disposition?

II

En dépit d'autres viriles influences et de l'espèce d'aversion que Vigny éprouve pour le caractère de Chateaubriand, l'auteur d'*Atala* ne pouvait manquer de faire agir, sur le jeune poète, le charme du pittoresque et d'un exotisme délicieux par sa couleur et sa fluidité. On connaît le développement du premier chant d'*Eloa*, et cette comparaison qui, avant le deux centième vers de l'audacieux « mystère », transporte tout un « carton » américain dans l'azur de la fresque paradisiaque :

Ainsi, dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son nid de fleurs l'éclatant colibri...
... Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
... Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes;
Sur la verte savane il descend les chercher;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides...
C'est ainsi qu'Eloa...

Le prologue d'*Atala*, on le sait, fournit au jeune poète les couleurs d'une palette qui était obligée de s'approvisionner, pour un « ciel » chatoyant et irréel, à toutes les gammes des poètes identiques :

Des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et les serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois...

Érable, alcée, savanes, lianes et le reste, émeraude,

pourpre et corail jettent une note tropicale, mais imprévue et presque discordante, parmi les ors pâles et les blancs d'un Paradis dont la tonalité est plus mystique à l'ordinaire : Amérique de convention chez l'un et l'autre auteur et qui, riche de couleurs éclatantes, se voit transportée en plein firmament de béatitudes.

Il y a autre chose aussi, et qui montre comment Vigny interprétait ces évocations du *vaste*, offertes par Chateaubriand à la jeune imagination romantique. Eloa fuit le ciel, ses félicités monotones, pour gagner notre planète souffrante, « la terre amie »; elle se dégage et s'éloigne des « célestes campagnes » pour retrouver, s'il est possible, un monde plus vivant, animé de plus de vie, de passion, de pensée; née d'une larme de Jésus, elle éprouve la secrète lassitude de ces splendeurs démesurées qui l'entourent au sein des Cieux. De même le colibri qui suit le regard du poète : il éprouve que la forêt vierge, avec ses enchevêtrements gigantesques et ses inextricables prestiges, est trop au-delà de sa frêle nature :

... les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes...

Au contraire, la verte savane, plus modeste en ses tentations, et qui, malgré ses profondeurs, est mieux à la mesure de la vie d'un oiselet, tente davantage le colibri naissant : là du moins les eaux, les fleurs et les fruits pourront être visités par un vol sans excessive audace. Ne pourrait-on dire qu'ainsi, vers 1823, le « romantique » Vigny assignait des bornes aux aventures de sa rêverie et de son exotisme même, lais-

sant paraître, à son premier contact de poète avec l'immensité des solitudes américaines, une sorte d'effroi qui le ramène à l'échelle plus humaine d'un moins mystérieux décor?

Le souvenir de Chateaubriand ne manquait pas de se retrouver — avec tout ce qu'il comporte d'américanisme romantique — en d'autres œuvres de jeunesse de Vigny. Le confesseur du Masque de Fer, dans *la Prison*, et son infortuné interlocuteur ont-ils à échanger des propos décisifs où sont en cause les souffrances du Christ lui-même en sa Passion? Ils se souviendront des exhortations du Père Aubry à Atala et à Chactas, en même temps que des humbles vœux de l'amour qui satisferait, « de solitude en solitude », la compagnie d'un cœur dévoué. Et c'est au même souvenir que se reportera le poète, faisant expirer le prisonnier innocent avant qu'il ait pu, *in extremis*, comme Atala, recevoir

Le pain mystérieux où Dieu même est caché.

A la même époque appartient la très passagère influence qu'on attribuerait, pour l'interprétation des États-Unis, au romancier Fenimore Cooper — considéré comme l'évocateur d'une Amérique assez différente, et qui n'est plus celle des missionnaires ou des officiers français en pleins districts des Illinois ou des Natchez. Le pionnier aventureux — anglo-saxon — en lutte permanente avec l'Indien autochtone : c'est là ce qui faisait l'intérêt des œuvres interminables de celui que la France célébrait comme un Walter Scott du Nouveau Monde et qu'elle appréciait comme un très libéral représentant consulaire. Vigny aurait pu le ren-

contrer en personne, soit dans l'atelier où David d'Angers modelait sa médaille, soit dans les milieux de gauche de la Restauration ; si, le 6 novembre 1826, i s'était attardé avec son oncle Bunbury dans la chambre de l'hôtel Bristol, rue de Rivoli, où Walter Scott recevait sa visite de disciple déjà émancipé, le baronnet écossais — nous le savons par son journal — allait ce jour-là déjeuner en compagnie de son émule yankee, non sans s'égayer avec lui de l'enthousiasme éberlué des jeunes Français.

Vigny s'inspire du *Pilote* de Cooper, semble-t-il (1), pour préciser tant bien que mal divers détails de cette médiocre sonate nautique : *la Frégate* « *la Sérieuse* », les vaisseaux flottant comme des tonneaux vides, les pleurs de honte du vieux loup de mer vaincu, l'éducation toute maritime du capitaine qui est plus qu'amphibie :

Je ne connais pas la terre
Et la vois avec chagrin...

Plus important, plus essentiel, plus analogue aux profondes tendances de l'officier-poète, aurait pu être un autre hommage à l'histoire de l'Indépendance américaine. Son *Journal* inédit renferme une indication qui semble se rapporter à l'année 1833. Après avoir mentionné l'*Almeh,* la *Duchesse de Portsmouth* et les *Élévations* comme autant de matières à utiliser à fond, « sujets entre lesquels j'hésite et dont les plans sont faits, quelques-uns écrits en partie », Vigny mentionne un titre que déjà il munit d'une désigna-

(1) Cf. l'édition Estève dans les publications de la « Société des Textes français modernes ».

tion bibliographique — et cela ne l'engage pas à grand'chose — et qui suppose cependant une intention assez poussée et une considération réfléchie comme il en accorde, sa vie durant, à quelques sujets de choix :

Le major André, roman en 1 vol. in-8°.

Hélas! encore un de ces « travaux » si souvent annoncés par le « gentilhomme » et dont s'égayait malicieusement Sainte-Beuve : ils restaient dans l'encrier après avoir fait longuement rêver, méditer et lire l'auteur de *Cinq-Mars*, qui n'a jamais prétendu s'astreindre à livrer quelque jour à la publicité les innombrables sujets dont sa fantaisie avait pu s'emparer au passage. Ce projet-ci mettait l'ancien capitaine en face d'un des plus singuliers épisodes de la guerre de l'Indépendance : un brillant officier de l'armée anglaise, adjudant-général à moins de trente ans, avec un passé sentimental et littéraire, descend à terre, le 21 septembre 1780, du sloop *Vultur* qui l'a transporté, sur l'Hudson, dans les lignes américaines ; il a ici une entrevue avec le général américain Arnold dans la nuit du 22, et le 23 septembre, à 9 heures du matin, il est pris à Tarrytown par quelques volontaires. Il porte des effets civils, mais se défend d'être autre chose qu'un négociateur secret; il cache dans sa bouche une miniature de femme. Dès le 29 septembre se réunit à Tappan un conseil de guerre dont La Fayette fait partie : dure besogne, et mystérieuse justice. Il s'agit d'un jeune homme d'origine genevoise, qui, au nom d'une mère et de trois sœurs, sollicite l'indulgence, écrit à Washington une suprême requête, et, en

désespoir de cause, demande que le gibet lui soit épargné : il est pendu comme espion le 3 octobre à midi (1).

Nous retrouvons ici Chateaubriand qui, dans une note importante de l'*Essai sur les Révolutions*, avait évoqué avec beaucoup d'émotion un des instants réels, à coup sûr, de son discutable voyage en Amérique : le soir où, remontant de New York à Albany le fleuve déjà témoin de bien des faits d'armes, il avait entendu, en 1791,

une Américaine très jolie chanter la romance de l'infortuné jeune homme... Nous gardions un profond silence; pour moi, j'osais à peine respirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère... L'idée de ce jeune homme, amant, poète, brave et infortuné, qui, regretté de ses concitoyens et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandait sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante. Les officiers américains et moi nous avions les larmes aux yeux...

Ce singulier épisode, même en dehors de Chateaubriand, était bien connu, non seulement des Français qui avaient combattu pour l'affranchissement des Insurgents, mais en général de tous ceux — et c'étaient parfois les mêmes — qui avaient passé en Amérique une partie des années difficiles de la Révolution (2).

(1) Voir, aux Archives nationales, F[60] 6, un document officiel sur le Conseil de guerre chargé de cette mystérieuse affaire. Vigny, en 1833, juge Washington ennuyeux, une sorte de Grandisson politique : « froid et... froidement aimé ».

(2) Cf., en particulier, les mémoires de Moré de Pontgibaud, de Mme de La Tour du Pin. Fontanes avait mentionné André, le 8 février 1800, dans son *Éloge de Washington*. Après 1815, Nodier s'intéresse à un ouvrage intitulé *Complot d'Arnold*, etc.,

Les États-Unis, désireux de se constituer un folklore national, ne possèdent-ils point là un thème dont rien ne démontre mieux la vitalité que ce projet, malheureusement abandonné, dont un grand écrivain français envisageait le développement?

III

L'état social de la République étoilée, quelques réalités américaines du temps présent ne tardent-ils point à apparaître dans les préoccupations du poète? Serait-ce qu'un exotisme de rêve ou de reconstruction imaginaire fait tort à des vues plus positives? Ou bien Vigny, qui a au Canada un frère de sa femme, se trouve-t-il plus intéressé par le Dominion britannique, ce beau prolongement d'un pays qu'il connaît, que par une civilisation plus autonome? Est-ce à vrai dire une civilisation qui se développe, dans l'absolue liberté, entre l'Atlantique et la « frontière » où les pionniers luttent contre l'homme rouge et contre le chaos naturel? Pour Vigny comme pour la plupart des hommes de sa génération, c'est la Révolution de Juillet qui a rompu le charme et transformé les points de vue. Elle rouvrait, non seulement le cycle des mouvements démocratiques, mais l'ère des collaborations possibles avec une grande République; en même temps qu'elle scellait le destin d'une Restauration décidément fac-

Paris, 1816. Enfin la *Revue Britannique* et *Le Voleur*, en 1836 et 1837, reprennent à satiété cette histoire d'après des sources certaines. Cf. aussi W. Sargent, *Life and Career of Major J. André*, Boston, 1861.

tice, elle amenait des regards plus nombreux à se tourner vers la jeune Confédération, assez négligée par les intellectuels français depuis les jours de Brissot, de Volney, ou de Bonaparte Consul. Or on sait que par une grâce d'état qui tient aux premiers enthousiasmes de 1770, il n'y a nulle incompatibilité entre l'aristocratie française et certaines des tendances qui animent le pays de Washington et de Jefferson.

Vigny a dû connaître assez vite les impressions recueillies outre-Mer par les enquêteurs, officiels ou bénévoles, qui rapportaient à la France mille renseignements pleins de réconfort. Tocqueville, avec qui l'auteur de *Stello* a plus d'une affinité, est resté à bon droit le plus célèbre de ces explorateurs; mais son compagnon de voyage Gustave de Beaumont, Michel-Chevalier le saint-simonien, T. A. de Metz, Th. Pavie, d'autres encore, n'avaient pas fait une moins fructueuse moisson d'observations politiques ou sociales. L'auteur de *Chatterton* a t-il vraiment songé à placer aux États-Unis, sous un autre nom, le conflit du poète et de la société? Dès 1836, c'est-à-dire peu après la publication de la *Démocratie en Amérique*, le *Journal* de Vigny semble avaliser une certaine conception des États-Unis : confédération assez lâche dont une décentralisation de fait assure l'indépendance sur la plupart des points, dont un gouvernement moins autoritaire, surtout, fait à peine sentir la tutelle du pouvoir :

> Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.
>
> Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paie le moins cher.

Les *Lettres* de Michel-Chevalier *sur l'Amérique du Nord* apprennent de leur côté à Vigny l'opposition de psychologie et de caractère qui met face à face le « Yankee » et le « Virginien ». Ce dernier, gentilhomme campagnard aux traditions plus raffinées, serait en somme plus proche de ses sympathies; mais il faut comprendre l'évolution qui peu à peu le soumettra à son antagoniste, le « fils industrieux » de la Nouvelle-Angleterre ou de New York, homme d'entreprise et d'affaires qui représente l'oligarchie puritaine des villes. Les types de Caïn et d'Abel, familiers à la pensée byronienne du poète de *Moïse*, ne se retrouvaient-ils pas, selon Michel-Chevalier, dans cette polarisation nouvelle des types américains? Mais un indéniable progrès s'inscrivait dans la société qu'ils représentaient : même chez un *farmer* d'outre-mer, un mélange de puritanisme et de non-conformisme s'accordait « avec les préceptes de la science nouvelle posée par Bacon et Descartes ». Seulement, quelle société dépourvue d'un relief véritable risque de s'étaler désormais! « Tout serait aussi plat qu'aux États-Unis », écrit incidemment Vigny dans une lettre du 28 août 1836.

Et déjà de nouvelles incitations émanent de ces lectures, des conversations qui s'y rattachent, des articles de presse auxquels ces « découvertes de l'Amérique » ont donné lieu. En 1838, Vigny s'intéresse de près à une jeune artiste de Charleston. En 1839, un poème se fût appelé l'*Oneida*, peut-être en souvenir de la *Course au lac Oneida* racontée par Tocqueville (1). La même année, ce qui vaut mieux, le séjour de Vigny en Angle-

(1) P. Flottes, *La pensée politique...*, p. 208, note 3.

terre lui permet de rencontrer deux Américaines délicieuses, Sophia et Jane De Pret, selon Ed. Grenier. Les circonstances et même le lieu de cette rencontre fortuite sont du domaine de l'incertain, et le nom des étrangères est peu garanti. Ce qui semble sûr, c'est que Vigny, assez réfractaire au supplice de l'album, a écrit galamment dans celui des blondes misses des vers qui ne l'auraient compromis qu'à partir du moment où ces demoiselles se seraient fait traduire les alexandrins du poète français :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux ;
En langage français quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles;
Vous lirez sans comprendre, et sur votre miroir,
Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir!

IV

C'est, en somme, au poème philosophique de *la Sauvage* qu'aboutissent toutes ces curiosités : et rien n'est émouvant comme de voir la lente incubation, ou plutôt cette progressive préparation de la « perle », tirer avantage de tout ce qui s'est offert à l'imagination créatrice du poète. Tocqueville, qu'il connaît désormais et dont il relit l'œuvre capitale, est assez son homme; il aime mieux, dit-il en 1842, et l'on peut l'en croire, « la gravité simple et réfléchie de M. de Tocqueville que l'ironie légère et mondaine de Molé ». Des livres tels que les *Mémoires* de John Tanner, qu'il réclamera

en 1849 à la bibliothèque d'Angoulême et qu'il a certainement lus auparavant, les *Lettres de Washington* qu'il demande le 23 octobre 1848, des hypothèses sur l'Atlantide, « continent mystérieux dont parlent les anciens » et qui est peut-être le Nouveau Monde (3 octobre 1850) : autant de témoignages d'une curiosité persistante et qui tient à demeurer informée. Et les dangers qui menacent, dès 1848, une République française mal équilibrée, c'est des États-Unis qu'il les sait le mieux discernés.

Par une sorte d'équitable et secrète contrepartie, ces années semblent aussi celles où le renom de Vigny franchit l'Atlantique. Plus tardive que dans les pays slaves, où le byronisme « satanique » lui avait frayé les voies, sa notoriété s'établit outre-mer sur des données différentes. C'est bientôt l'heure où Emerson et Margaret Fuller seront enthousiastes de *Cinq-Mars*. Pour l'instant, un auteur de Philadelphie, John Sanderson, présent à Paris en décembre 1835, envoie à ses amis transatlantiques une série de lettres qu'il publiera à son retour, en 1838 : *Sketches of Paris : familiar letters to his friends*. L'auteur de la *Frégate*, de *Moïse*, de la *Femme adultère*, de *Cinq-Mars* surtout, « une des meilleures compositions, en France, dans le genre du roman historique », s'y trouve cité après Victor Hugo, que le visiteur américain « aime et déteste à la fois ». Point de réserve de ce genre pour Vigny — si insuffisamment envisagé qu'il soit. Vers la même date, en avril 1837, l'*American Monthly Magazine* consacre un article à la littérature française contemporaine, et donne « les noms les plus célèbres de la liste, Alfred de Vigny, Balzac et George Sand ». Si l'on ajoute que

déjà des œuvres de l'écrivain se trouvaient à la disposition des jeunes Américains désireux de lire le français du XIXe siècle (1), on admettra que la fameuse popularité dont jouissait Paul de Kock commençait à trouver une honorable contrepartie.

> Quelques livres rangés...
> Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
> Les lectures du soir et les heures du thé.

Cette encoignure-bibliothèque, attribuée par le poète de *la Sauvage* au mobilier du « pionnier » américain, Vigny avait eu quelque raison de l'imaginer accueillante, à la longue, à son propre effort. Et c'est l'année même où, dans son *Journal* inédit, il observera que « tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être discutés dans la forme des vers » (6 octobre 1843), qu'il peut justifier, dans une lettre à Mlle Maunoir du 31 janvier 1843, l'intention profonde dont son poème « américain » offre le symbole démonstratif. « J'ai voulu prouver, écrit-il, que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la *raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime J.-J. Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien. »

(1) Cf., par exemple, *My own Story*, de J. Townsend Trowbridge (né en 1827), Boston and New York, 1903, et, p. 46, ses lectures de jeune homme à Rochester : une certaine « Bibliothèque choisie de la littérature française » lui offre « le beau roman historique » *Cinq-Mars*.

Quel grand livre on écrirait sur ce thème, auquel trop aisément l'on préfère de commodes vitupérations ou de faciles redites : « l'abandon de Rousseau par les grands Européens »! De Gœthe à Barrès et de Napoléon à Clemenceau, de Kant à Flaubert et de Wordsworth à Balzac, la rectification immanquable des plus séduisants prestiges au nom d'autres nécessités, mais selon des gestes variés et par des crises diverses — c'est l'histoire même des idées au XIXe siècle qui s'inscrirait dans une telle étude. Vigny a le grand mérite de n'avoir obéi qu'à des vues générales, de n'avoir pas attendu, par exemple, la crise de 1849-50 pour admettre que les rêves du *Promeneur solitaire* ou le paradoxe du *Contrat social* doivent rester de flatteuses illusions pour l'instinct de paresse. Attentif comme il l'était aux contacts du Christianisme et de l'Islam, il aurait pu célébrer cette « civilisation conquérante », qui le préoccupe longuement (1), sous une forme algérienne : mais ici, comme il eût été contestable d'alléguer l'absence d' « une société durable »! La légitimité de la « loi d'Europe » était plus admissible s'il s'agissait des Indiens d'Amérique en face des tenaces et vigoureux colons de la « prairie » américaine. *La Sauvage* marque une date décisive dans l'abandon des chimères

(1) A Laprade, 30 juin 1847, à propos d'un sujet de concours à l'Académie française : « C'est moi qui ai proposé *l'Algérie ou la civilisation conquérante* pour prix de poésie. Cette revanche de la civilisation qui chasse partout le barbare me semble bien demeurer par-devant l'histoire le trait caractéristique de notre siècle... » Et presque aussitôt : « *L'Américain chasse les Séminoles*, le Russe les Circassiens, etc... »

rousseauistes et le retour à des vues plus saines sur l' « homme de la nature » et sur la réalité de la civilisation.

Comme œuvre d'art, la pièce nous satisfait assez peu : on y retrouve les gaucheries et les lenteurs, les raccourcis inexpressifs et les fausses élégances qui trop souvent rattachent notre poète au plus fade XVIIIe siècle. En revanche, le rapport établi entre les modernes États-Unis et leur primitive cellule puritaine, l'air de *Mayflower* qui pénètre la scène centrale, la conclusion enfin, qui courbera l'Indienne errante devant la loi des civilisés *au nom du vouloir-vivre de sa race*, — tout cela éloigne cette œuvre, soit de la conception trop facile d'une fâcheuse civilisation, soit aussi de l'impitoyable thèse de J. de Maistre voyant dans les « sauvages » des hommes déchus et châtiés pour un crime ancien et mystérieux. Les peuplades « arriérées » seront, ou bien assimilées et éduquées par la civilisation authentique, ou bien dépossédées et éliminées, non en vertu d'une abominable intrusion des « civilisés » en pleine légitimité sauvage, mais parce qu'une réalité médiocre s'oppose, en celles-là, au fait de la civilisation, avec ses exigences et ses droits parfaitement qualifiés devant les consciences les plus scrupuleuses. La notion du Travail, avec tout ce qu'elle comporte de droits, crée un état auquel se heurte d'elle-même l'indolence des nomades; l'autonomie de la femme, autre postulat de l'Europe, différencie d'autre part la famille en deux variétés opposées d'existence collective. Aux races « inférieures » de comprendre qu'elles peuvent entrer, sans renoncer à leur simplicité native, dans le cercle d'alliance offert par les civilisés!

C'est ce qu'affirme le *squatter* énergique à la *squaw* indienne, dénuée et vagabonde :

« Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille;
Tes pères ne sont plus : que leur dernière fille
Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
Tes enfants grandiront innocents comme toi;
Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
Est sacrée et confère un droit héréditaire
A celui qui la sert de son bras endurci... »

L'Européen de bonne qualité absorbe ainsi le « primitif »; le laboureur convertit le nomade, pasteur ou chasseur; la récolte à prévoir l'emporte sur les hasards de la transhumance ou des chasses. Ainsi se communique cette « initiation » en quoi les maîtres de Vigny sur ces points, un Ballanche, un Michel-Chevalier, faisaient consister la lente extension du progrès. Il va de soi que ce « Progrès », Vigny aurait honte de le restreindre au « mieux-être » matériel (1), à l'utilisation des richesses du sol, sans plus, à toute cette médiocre et criminelle mécanisation de la vie que les races « supérieures » n'affirment que trop souvent devant les primitifs. Le poète de la *Maison du Berger* n'accueille pas sans réserve les résultats du machinisme : ce n'est pas lui qui se contenterait de demander à la civilisation des mérites de cet ordre, pour lui concéder sa dignité et le droit de se propager.

(1) Cf. le point de vue opposé — une fois de plus — de Victor Hugo : « Améliorer la vie matérielle, c'est améliorer la vie morale. Faites les hommes heureux, vous les faites meilleurs, etc. » Autog. de la vente B. Fillon, 8 mars 1845.

Caïn, le laboureur, a sa revanche ici,
Et le chasseur Abel va, dans ses forêts vides,
Voir errer et mourir ses familles livides,
Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme...

On est bien loin du *Discours sur l'inégalité* désormais. Sans doute, le personnage de l'Indienne conserve sa dignité — celle de la bête des bois, cet « air libre, fier, presque farouche » que Tocqueville avait admiré chez une Peau-Rouge de l'Alabama. Mais la terre *cultivée* est le fondement d'un autre ordre, l'ordre progressif, avec tout l'ensemble de ses conséquences :

... La terre
Est sacrée, et confère un droit héréditaire...

Et son aboutissement, la Loi, peut vaincre la Destinée :

« Vous m'appelez la Loi : je suis la Liberté. »
La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste,
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.

En pleine illusion humanitaire de 1845, et plus encore au milieu des surenchères optimistes de Quarante-huit, Vigny est donc préservé, par son estime de l'effort américain, contre les dangereux abandons. La suite des *Consultations du Docteur Noir*, dans le *Journal inédit*, reçoit le contre-coup de ces méditations fondamentales. Toute une sociologie, toute une morale, sont incluses dans ces prémisses, et voici des passages où se discernent, et un éloignement marqué à l'égard de l'hypothèse rousseauiste de la bonté primitive de

l'homme, et la prévision aiguë de catastrophes toujours possibles :

[1849] Considérations sur la Barbarie. L'état naturel de l'homme, c'est la Barbarie, c'est l'état des sauvages Iroquois et Hurons et des naturels de la Nouvelle-Hollande tombés à l'état de singes. On n'a pu sortir de la Barbarie qu'en inventant la chose la plus contraire à la nature : l'obéissance.

[1850-51] Le Canada. Une prairie remplace Daphné. C'est une population du Bas-Empire prospère. Comment elle vécut et périt : l'égalité. Ruine, négation : 1° des castes; 2° des hérédités; 3° du droit de naissance; 4° de la propriété héréditaire; 5° destruction, confiscation et partage de la propriété, même vierge; 6° l'envie et la passion de l'égalité. Elle remplace les noms par des numéros. L'homme redevient singe. La nation se perd dans les bois et les neiges...

[1853] 2e consultation. Le Dr [Noir] en Amérique, assis sur les ruines d'une ville carthaginoise.

Et ceci, enfin, qui ramène Vigny, à la veille de la guerre de Sécession, aux problèmes américains de la race, à ces conflits qui mettent, en face de l'homme blanc, le nègre mal assimilable et difficilement réductible; or Vigny, dès son séjour en Angleterre en 1839, s'était indigné contre ceux qui, négriers ou armateurs, tiraient hypocritement profit du « bois d'ébène » :

[1852] Les hommes de couleur des Amériques, poursuivis jusqu'à la 20e génération et au delà...

Serait-ce un retour à la dure conception des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, à la réprobation décrétée par le providentialisme de Maistre? Est-ce un Vigny réacteur qui signale une sorte de châtiment biblique dans la déchéance des noirs? Pas du tout, car la lecture de la

Case de l'oncle Tom, en 1853, lui fait jeter dans son *Journal* ces lignes :

« Voilà un livre qui frappe l'esclavage des noirs d'un coup aussi profond que les *Prisons* de Silvio Pellico ont frappé le *carcere duro* autrichien... »

V

La France du Second Empire, on le sait, resta quelque temps avant de reprendre, par les plus clairvoyants de ses libéraux, la vieille tradition qui oriente vers les États-Unis la démocratie française; à plusieurs reprises, le monde officiel, alors, a même fait litière de bien des raisons d'entente et de bon accord. Par le milieu de Tocqueville, Vigny reste en sympathie. Il est au courant du voyage entrepris par J.-J. Ampère en 1851. Quand l'une de ses jeunes correspondantes, Adèle Delvigne, l'a laissé sans nouvelles : « Êtes-vous en Amérique? lui demande l'académicien sédentaire le 10 août 1856. Avez-vous rencontré Candide dans l'Eldorado? Nous rapporterez-vous des moutons rouges dont la laine laisse pleuvoir des perles, des diamants et des paillettes d'or? » Le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand l'avait enchanté : exception significative à la mauvaise humeur avec laquelle, en général, le « magicien » est contesté, comme maître des esprits et des volontés, par celui que Lamartine devait appeler « le plus galant homme du siècle ».

De nouveau, d'ailleurs, l'entourage même de Vigny lui permet de maintenir au courant, de vérifier et d'assouplir ses impressions de voyageur *in partibus* aux terres d'outre-Océan. C'est au cours de l'hiver 1849-50,

semble-t-il, qu'il rencontre une de ces « Transatlantiques » singulièrement distinguées qui ont fait de Paris leur résidence de prédilection, et de la France une seconde patrie chérie à l'égal de l'autre. Mrs. Lee Childe était la fille du général Henry Lee, que Washington avait honoré d'une amitié particulière et qui, sa vie durant, était resté un dévot des lettres françaises — même de Racine dont il recommandait la lecture à son fils, en mai 1817. Ce fils, autre général Lee, devait tenir sa place dans la guerre de Sécession. Quant à Lee Childe, ce publiciste de Boston est l'auteur de travaux de sociologie dont certains sont encore cités aujourd'hui. Mariage un peu « yankee » par certains côtés...

Mrs. Lee Childe sut grouper, dans son salon du Faubourg Saint-Honoré — rue Ville-l'Évêque, tout près du logis parisien de Vigny — des esprits aussi distingués que variés. Sinon le goût de la conversation et un commun attrait pour la maîtresse de céans, rien ne préparait à se rencontrer ici la vieille Mme Hamelin et l'acide Mérimée, le sage Tocqueville et Salvandy, A. de Circourt et sa femme, petite-fille de Lafayette. Du moins ces amis français sont-ils d'accord pour vanter à l'envi, chez la dame du logis, une qualité dont le beau monde du Second Empire n'est pas précisément trop pourvu : une « facile bonté », la parfaite indulgence qui ne laisse aucune place à la vanité et à l'envie.

Sauf Mérimée, qui représente ici le mépris officiel pour les pionniers inélégants des États-Unis, et aussi une vieille thèse napoléonienne (1) sur l'esclavage,

(1) Cf. Achille Murat, *Esquisse morale et politique des États-Unis de l'Amérique du Nord*, Paris, 1832, chap. IV.

« non seulement un mal nécessaire, mais un bien », l'abolitionnisme est ici à l'ordre du jour. Aussi le salon de Mrs. Lee Childe devient-il un des centres les plus intéressants de Paris, quand s'aggrave jusqu'à la guerre civile le problème de l'esclavage américain : Ch. Eliot Norton et T. Jefferson Coolidge seront parmi les plus notables des visiteurs transatlantiques qui, représentants d'une authentique « culture », ont pu se rendre compte que tout, dans la France du Second Empire, n'était pas matérialisme ou parodie, luxe frelaté ou dissolvante ironie.

La « belle Américaine des États-désunis », comme il arrive qu'on appelle l' « âme du rond », proposait un autre problème encore à un psychologue tel que Vigny. Tocqueville, dans le « portrait » un peu minaudier qu'il trace d'elle après sa mort en juin 1856, la loue d'avoir appris à être intelligente, à aimer l'esprit pour lui-même et presque à l'aimer avec excès, et semble s'étonner que l' « éternel féminin » ne joue pas, ici, en un être qui se dit cuirassé contre la passion. Vigny aussi est intrigué, mais d'une façon moins personnelle, par le « mystère » d'une femme qui dissimule le sérieux de son caractère sous l'animation de ses dehors, lit avec ferveur Pascal et Fénelon, trouve usurpée la gloire de Boccace et cependant s'adonne à une mondanité fort peu janséniste. C'est toute une leçon de psychologie comparée qu'en homme du monde un peu façonnier il lui donne le 2 janvier 1855; et sa perception des nuances, dans ce message de « bonne année », va décidément fort loin dans le débrouillement de la féminité américaine :

Votre indifférence gracieuse nous étudie tous et nous inter-

roge, mais ne se fait jamais assez connaître. Quelque long que puisse être votre séjour parmi nous, vous me semblez à cause de cela toujours balancée sur une branche d'arbre et les ailes ouvertes à demi pour reprendre votre vol vers les savanes (1). Cette impression qui renaît en moi à chaque visite que je vous fais a causé tous les péchés que vous me reprochez par votre lettre; peut-être bien aussi le souvenir de quelques belles passagères du nouveau monde égarées dans le nôtre. Comme vous, elles s'y regardaient comme au bal masqué et voulaient rester, pour nous, un peu trop voilées dans les choses intimes. Comme vous aussi, elles voulaient soulever les capuchons de tous les dominos noirs, mais elles gardaient leur domino rose bien enfoncé sur leurs yeux. S'il s'ouvrait, c'était bien malgré elles...

En face de cette sorte de réticence qui empêche la parfaite confiance, une réhabilitation fort juste de ses compatriotes, qu'on prétend superficiels :

... Les Français, si mondains en apparence, ne le sont que pour faire leur partie dans le concert général de la conversation : mais ils ont besoin, plus que vous ne le pensez peut-être, de connaître le fond du cœur de ceux qui semblent se plaire à les voir et ils se croiraient indiscrets s'ils faisaient la plus légère question sur tout ce qui ne vient pas de soi-même se découvrir dès l'abord à leurs yeux...

Vigny s'excuse de ce qu'il appelle « un sermon » : n'avait il pas grande raison d'admonester son amie américaine, s'il est vrai qu'*après cinq ans de relations*, mieux que mondaines ou officielles, il en était à apprendre par hasard que Mrs. Childe avait une fille? C'est, en tout cas, un des plus subtils désaccords entre

(1) Souvenir du Colibri d'*Eloa*?

Français et Américains, ou si l'on veut entre Parisiens et Yankees, dont il indiquait ainsi l'importance : plus de sérieux, chez les premiers, que ne croient les seconds, et chez ceux-ci, quelque chose d'un peu désaxé.

VI

Nous abandonnons ainsi, au seuil d'une ère nouvelle, ce poète réfléchi que la chimère américaine du XVIIIe siècle avait d'abord attiré. En ces suprêmes années de son existence, Vigny a pu s'intéresser à Emerson grâce à Mme de Tocqueville, cette Anglaise qui en 1848 disait au philosophe américain « que le français était une langue si belle qu'elle avait du mal à se remettre à sa langue maternelle ». Il connaît assez bien Edgar Poë pour discerner, chez Baudelaire, une part de perversité voulue, et peut-être systématiquement poussée selon son exemple (*Journal* inédit, 25 décembre 1861). Même les initiatives théologiques (1) du Nouveau Monde l'intéressent, et il note ainsi, en juin 1862, des impressions de lecture encore :

Lu Channing, *Traités religieux*, préface d'E. Laboulaye. Système insensé des unitariens : cette sorte de dogme protestant supprime la moitié de la doctrine catholique et conserve une partie de sa *mythologie*.

(1) Il est bien curieux qu'à l'heure actuelle, où Vigny est de nouveau assez mal connu aux États-Unis (cf. *Revue de littérature comparée*, 1930, p. 181), la tendance qui de nouveau irait à mi-chemin au-devant de son stoïcisme idéaliste voisine avec les audaces de la « Christian Science ». Il est vrai que Mrs. Aug. E. Stetson, disciple de Mrs. M. B. Eddy, résidait à Concord (N. H.).

Ainsi s'achève, à quelques mois de la fin, la progressive initiation du moins voyageur des poètes du XIXe siècle aux choses d'outre-mer. Elle n'est pas, on en conviendra, moins poussée que celle de beaucoup d'émules, plus mobiles, du poète de *la Sauvage*. Et quand le dernier nommé de ses informateurs français, l'auteur de *Paris en Amérique*, cet Édouard Laboulaye qui se faisait, vers ce moment, comme une spécialité de son optimisme démocratique à l'américaine, souhaita faire connaissance du solitaire reclus de la rue des Écuries-d'Artois, Émile Deschamps, courtois intermédiaire, pouvait à bon droit écrire à Vigny :

Il a vu le monde entier et veut vous voir, et causer avec vous qui êtes un monde à vous tout seul, le monde de la poésie et de la pensée.

LA RENCONTRE D'ANDERSEN AVEC ALFRED DE VIGNY

Le 11 avril 1843, Alfred de Vigny écrivait à son ami Léon de Wailly, alors à Londres :

On dirait que le goût de la Poésie s'étend; en vérité on en parle un peu, c'est à crier miracle. Il m'arrive ce matin un Poëte Danois qui ne sait pas un mot de français, et moi qui sais très mal le danois, je lui parle par signes. Il est ravi de son voyage et va célébrer, j'espère, mon éloquence...

L'épisode est, en lui-même, d'assez médiocre importance : entre ces deux écrivains, la conjonction est trop brève, trop fortuite, pour laisser des traces profondes. Il n'y en a pas moins là un contact franco-danois qui ne laissa indifférent aucun des deux héros de la courte aventure.

*
* *

C'est par Xavier Marmier que H. C. Andersen avait été recommandé au poète de *Moïse*, alors assez à l'écart de la grande notoriété : avant que son humeur vagabonde l'entraînât sur les routes d'Europe et d'Amérique, dès 1829, Marmier avait dû à la grande obligeance de Vigny son tout premier emploi. Non sans peine, — car entre « des gens à argent qui n'ont point d'idées

à dicter, ou des gens à idées qui n'ont point d'argent à donner », il n'était pas commode de caser un jeune homme de lettres dans cet emploi de secrétaire qu'il ambitionnait, — Vigny l'avait placé auprès d'un de ses plus fidèles correspondants, le comte Édouard de La Grange. Et si, lors de son rapide séjour de 1833, Andersen n'avait pas fait visite à l'auteur de *Stello*, une de ses premières visites fut pour lui au printemps de 1843.

Vigny n'en était pas à sa première relation danoise; quoique n'étant en rien préparé à entamer avec Andersen une conversation dans la langue de Holberg, il avait pu se faire une idée de certaines particularités intéressantes, propres au sympathique petit pays (1).

En 1832, en effet, un littérateur de Copenhague, N. L. C. Abrahams, avait fait à Paris un second séjour dont ses *Meddelelser af mit Liv* ont conservé le souvenir. Installé rue de Richelieu, à portée de la Bibliothèque royale dont il connaissait l'obligeant conservateur Van Praët, il était également au contact, par Paul Foucher, de la jeune littérature. Le billet suivant, publié dans le *Figaro* du 4 mai 1929, témoigne d'une

(1) Je compte pour rien une exploration fort imprévue dont témoigne, dans les papiers de Vigny au Musée Condé à Chantilly, un feuillet écrit sans doute vers 1822 :

Grimm's Edda

I

tu es chaud, feu !

II

huit nuits je me suis assis
ici entre les feux.
aucun homme ne m'a offert
une nourriture,
sinon un seul, Agnarr,
qui seul commandera,
parmi les fils de Geïrrod,
à la région des Goths.

condescendance indéniable en dépit de sa forme impersonnelle :

Je ne puis trop remercier M. Abrahams de son aimable attention, mais je dois le prier de remettre la partie à jeudi, car je suis forcé de rester à la campagne lundi et mardi. S'il veut bien et s'il peut prendre ce nouvel engagement, il me fera le plus grand plaisir. Je le prie d'agréer mes regrets et l'assurance de ma haute considération.

30 juillet 1832. ALFRED DE VIGNY.

Cette première rencontre danoise se borne à peu de chose. Au contraire, le « regard caressant », la « physionomie ouverte et candide » qui, chez Andersen, avaient séduit pour toujours Xavier Marmier, devaient faire merveille sur Vigny. Inversement, l' « aimable personnalité » du poète français, peut-être la garantie que paraît donner la nationalité anglaise de sa femme, rassurent le timide visiteur : « Son intérieur et lui-même semblent manifester ce qu'il y a de meilleur dans les deux nations. » Sans doute la truculence « jeune-France » qui marquait beaucoup des gens de lettres de l'époque n'avait-elle pas lieu d'effaroucher l'écrivain danois, et il en savait gré à Vigny.

Comme il était, par nature, grand collectionneur, et que du reste l'époque se trouvait spécialement férue de ce genre de *mementos*, Andersen ne pouvait manquer de faire circuler son *album* parmi ses relations nouvelles. Et ainsi, le précieux recueil où, dès 1831, à Dresde, Tieck s'était inscrit, se couvrit très vite des témoignages affectueux de confrères parisiens. L'album, qui est une des curiosités du riche « Fonds Andersen » à la Bibliothèque de Copenhague, a recueilli le même jour, le 26 avril 1843, les écritures d'Auguste

Barbier, d'Antoine de Latour et de Vigny; celui-ci, sans doute, l'a fait passer chez les Ancelot, qui s'inscrivent le 28 avril, et Rachel en fait autant le même jour. A bref délai — le 3 mai — Lamartine entre en ligne : et puis ce seront Heine, Dumas et les autres qui auront leur tour.

De sa grande écriture montante, aux pages 100 et 101, Vigny a transcrit un fragment de *La Sauvage* qu'il a intitulé *Les forêts-vierges* :

Solitudes que Dieu fit pour le Nouveau Monde...

Cette pièce, publiée le 15 janvier 1843 dans la *Revue des Deux Mondes*, comme le premier des « poèmes philosophiques » qui sont devenus *Les Destinées*, était sans doute assez peu connue du grand public pour mériter de paraître ici en autographe; encore peut-on penser que Vigny, acceptant de se soumettre au déplaisant et flatteur « supplice de l'album », jugeait bien suffisant d'inscrire sur la page offerte un fragment déjà publié. En tout cas il a ravi son émule danois, qui n'a pas manqué de placer un portrait de profil de Vigny en face des vers qui tiennent une si belle place dans son album.

Ces vers, il est certain que le poète ne les avait pas choisis au hasard, puisqu'il a en 1840 sa théorie à ce sujet. « J'évite de donner, écrit-il le 8 avril, des vers trop amoureux à une jeune personne qui va faire sa première communion, la description d'un enterrement à quelqu'un qui est condamné par son médecin, et la critique des avocats à un député, ou quelque autre rencontre aussi malheureuse... » Peut-être, à un romantisme scandinave, « la forêt-vierge » devait s'approprier.

Vigny ne se contenta point, pour sa part, de la marque assez quelconque de sympathie qui consistait à garnir de sa calligraphie une page de l'album de son confrère. Laissons la parole à celui-ci pour le récit d'une démarche finale qui a beaucoup touché ce naïf : la visite de Vigny, rue de Richelieu, la veille du départ du visiteur danois :

Le dernier soir que j'étais à Paris, vint à moi, aux approches de minuit, cet homme que son rang aristocratique et sa participation aux biens de ce monde auraient plutôt fait chercher, à cette heure, dans les salons fortunés : il monta les nombreux escaliers de l'hôtel de Valois qui menaient jusque sous le toit, m'apportant lui-même sous son bras ses œuvres complètes, en témoignage d'adieu et de souvenir. Il y avait tant de chaleur dans son langage, tant de cordialité rayonnait dans son regard, que des larmes me vinrent aux paupières à l'heure des adieux.

De retour dans le petit pays confortable et quiet dont il a haussé le renom, le délicieux conteur n'a pas manqué, dans la collection de notabilités européennes qu'un ingénieux paravent lui permit de maintenir, en effigie, sous ses yeux enfantins, de mettre en bonne place celui des romantiques français qui s'était le plus rapproché de son cœur.

*
* *

Et voici, treize ans plus tard, un contrecoup passager de cette aimable rencontre. Après quelques tentatives assez médiocres pour mettre Andersen en face d'un public français, Marmier va patronner, en attendant sa propre traduction, une présentation pittoresque de quelques récits choisis. Les *Contes* illustrés par Ber-

tall, traduits par Soldi et préfacés par Marmier, sont mis en vente le 8 mars 1856. Comment le poète n'aurait-il pas reçu en hommage ce charmant volume? La déférence de son protégé n'est point de ces sentiments que détruit le temps ou la compétition littéraire.

Vigny, qui s'était un jour amusé, à propos du livre de Merle sur l'expédition d'Alger, à imaginer la « mille et deuxième nuit » racontée là-dessus par Scheherazade, est encore prêt à rêver, à l'unisson d'Andersen. Dans le recueil de Soldi, voici *le Jardin du Paradis*, qui est perdu sitôt que le prince charmant embrasse la fée; voici *le Briquet*, où la princesse demeure « dans un grand château de cuivre et sera mariée à un simple soldat »; voici *les Cygnes sauvages*, les onze frères d'Élissa, oiseaux errants durant le jour, reprenant chaque nuit la forme humaine; voici surtout *la Petite Sirène*, la délicieuse enfant de la mer que ses pieds humains, remplaçant sa queue de poisson, endolorissent cruellement. La pensée de Vigny a été certainement émue par tous ces charmants prestiges; mais son œuvre de poète n'en profitera plus, n'en saurait plus profiter. Du moins sa fantaisie se plaît-elle à se jouer dans ce domaine en un « conte arabe » qui, daté du 10 mai 1856, sert de prélude et d'apologue à une de ces délicieuses lettres (1) où Vigny se mettait en frais d'émotion, de coquetterie et d'enjouement voilé pour une correspondante de choix.

(1) L'éditeur des *Œuvres complètes* d'Alfred de Vigny s'excusera-t-il de rappeler ici que, s'efforçant de réunir tous les textes encore inédits du poète (*Correspondance* et *Journal*), il serait reconnaissant à qui pourrait lui indiquer ou lui communiquer tels de ces *disjecta membra* ?

CONTE ARABE

Il y avait une fois, dans l'Orient du côté de la Mecque, un palais de marbre rose où personne n'osait pénétrer parce qu'il était habité par des génies, à ce que disent les contes arabes que j'ai lus autrefois. Toutes les nuits on voyait des lumières éblouissantes qui illuminaient tout l'intérieur de ce grand palais, et les hautes colonnes, les trèfles, les fenêtres longues, les spirales transparentes des escaliers, les cent petits dômes et leurs toits à clochettes, et les pointes des petites tourelles de porcelaine se détachaient en noir sur la lueur égale qui éclairait le palais tout entier. Cependant on n'y voyait jamais l'ombre de personne. Homme ni femme n'y paraissait, et les lueurs qui s'allumaient tout d'un coup au coucher du soleil s'éteignaient toutes ensemble à son lever.

Quoique toutes les portes fussent ouvertes, il ne s'était trouvé personne, depuis cent ans, qui eût osé les passer, lorsqu'un fidèle croyant qui venait de faire ses dévotions à la Mecque s'aventura jusqu'à une longue avenue de palmiers qui le conduisit aux grandes portes de cèdre sculpté du palais enchanté. Il portait en bandoulière sa petite giberne du Coran sur laquelle il posa sa main gauche, et, tenant son chapelet dans les doigts de sa main droite appuyée sur la garde de son yatagan, il entra d'un pas paisible, en laissant ses babouches rouges sur le seuil de la porte, par respect pour les génies, et ne gardant que ses chaussures de maroquin jaune, il marcha avec confiance sur les tapis très moelleux, dans de longues galeries, entre deux haies de paravents d'ivoire transparent dentelé et sculpté, qui représentaient les aventures divines de Brahma, et les transformations de tous les génies de l'Orient.

On n'entendait pas le moindre bruit, et le jeune Musulman avait déjà passé à travers quarante-neuf grandes salles désertes, magnifiques et illuminées, lorsqu'il entendit un léger soupir, et il vit au milieu de la cinquantième salle dorée un trône de marbre noir sur lequel était assise une jeune femme d'une grande beauté.

Après s'être agenouillé devant elle, il fut très surpris de voir qu'elle lui tendait la main, l'attirait à elle et lui donnait un baiser sur le front. « C'était vous que j'attendais depuis cent ans », dit cette jeune femme, « et je vous dois le récit de ma vie ». Elle le fit asseoir auprès d'elle, et après lui avoir raconté, avec un esprit incomparable de grâce et d'éclat, pourquoi les génies l'avaient ainsi condamnée à demeurer seule durant tant d'années, elle l'assura que, malgré la magnificence de son beau palais, elle commençait à trouver son séjour un peu long, et ne serait point fâchée d'aller ailleurs.

« Eh bien, que ne venez-vous donc avec moi? » lui dit le Mahométan, « puisqu'il était écrit sur le collier d'or invisible que je porte au col, comme tous les vrais croyants, que je devais entrer ici et vous faire voir celui que vous attendiez, il doit être écrit aussi que je vous emmènerai vivre et mourir avec moi. »

« Je ne demanderai pas mieux que de partir sur-le-champ avec vous », dit-elle, « parce que vous m'avez écoutée toute la nuit, sans m'interrompre et sans montrer d'impatience, et parce que j'ai vu dans vos yeux des rayons et une larme... mais voici quelque chose qui m'empêche de partir. »

En disant cela, elle ouvrit sa robe de gaze brodée d'or et il vit clairement qu'elle avait les deux jambes et les deux pieds changés en marbre blanc.

J'ai pensé souvent depuis cinquante-neuf jours que ce serait un grand bonheur pour moi, Madame, que d'aller vous revoir et vous remercier de la bonne grâce que vous avez mise à vous informer si souvent de ma blessure, mais j'ai aussi pensé bien souvent que j'avais les mêmes raisons d'immobilité que cette femme enchantée, et j'éprouve, comme elle, le poids d'un pied de marbre que l'on ne peut même pas traîner comme un boulet. Je vous prie donc, Madame, de dire un peu pour moi votre chapelet, et de croire qu'à cette condition je serai bientôt guéri et en état de vous aller dire combien je vous suis parfaitement dévoué.

Lorsque, en 1862, peu avant la mort de l'écrivain français, la Librairie Dentu donna, dans la Collection

Hetzel, une nouvelle édition des *Contes* dans la traduction Polti revue par F. de Gramont, il semble que les bons offices de Vigny aient été réclamés : Andersen avait à se plaindre du choix des éditeurs, incorporant des récits apocryphes dans le volume qui lui était attribué, omettant des phrases entières dans la version des contes authentiques. Comment Vigny, bien innocent de ces malfaçons, fut saisi de la chose, — c'est un mystère inéclairci jusqu'à présent. Une lettre du 18 mai 1863 — qui donc a dû parvenir au poète français aux plus douloureux moments de sa lente agonie — se trouve, dans le brouillon d'une traduction due à un professeur ami d'Andersen, parmi les papiers de celui-ci (1). Mais elle fait allusion à des circonstances fort différentes de celles qui ont été relatées plus haut : « l'obligeante demande que vous m'avez faite pendant notre court entretien... », « ... j'ai l'honneur de vous indiquer deux de mes romans qui, je crois, plairont s'ils sont bien traduits », etc. Tout donne à penser que les propos d'un Français passant chez Andersen, et non l'hôte attendrissant de 1843, préoccupaient le conteur danois à ce moment. L'homme de lettres impénitent se cabrait en lui devant de mauvaises restitutions de ses récits, ou se préoccupait d'une diffusion possible d'autres œuvres — alors que l'exquise qualité de leur brève sympathie, on l'a vu, réside dans une communion de *poésie malgré tout* : ce miracle salué à si juste titre par l'auteur de *Chatterton*.

(1) L'Exposition Andersen, à la Bibliothèque Nationale de Paris, a fait état de cette lettre : d'où un échange de correspondance entre l'auteur des présentes *Études* et M. Holger Laage-Petersen, qu'il tient à remercier ici.

« DESTINÉES »
OU « POÈMES PHILOSOPHIQUES »

Remarques critiques sur le titre du recueil posthume

On sait que le recueil posthume des poèmes a été publié par les soins de Louis Ratisbonne sous le titre *Les Destinées*, qui est commun au volume tout entier et à la pièce fameuse en *terze rime* qui lui sert actuellement d'ouverture et de prologue. Puis, en sous-titre seulement : *Poèmes philosophiques*. Toutes les rééditions de Vigny — et elles ont été particulièrement nombreuses à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, en 1913 — ont conservé cette disposition. Je me suis moi-même fait scrupule d'y toucher directement, mais n'ai pas hésité à appeler *poèmes philosophiques* — sans plus — ces derniers vers de Vigny dans mes « notes et éclaircissements (1) ».

La question, à mon sens, n'est pas sans importance pour la correcte interprétation du poète. Elle dépasse

(1) Dans l'édition des *Œuvres complètes* d'Alfred de Vigny, publiée par mes soins chez l'éditeur L. Conard. Le volume des *Poëmes* fut mis en vente en juillet 1914, le jour de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie (fâcheuse conjoncture pour un livre de vers!). Je comptais, à ce moment-là, ouvrir une discussion sur le présent sujet : d'autres soins nous appelèrent...

en tout cas le simple problème matériel qui s'est posé à propos des erreurs de transcription ou des fautes d'impression imputables à Ratisbonne (1). S'il est vrai, comme le disent parfois les éditeurs ultra-modernes, que dans un livre nouveau la chose la plus importante est son titre, comment n'en serait-il pas ainsi d'un recueil où s'est concentrée une des pensées les plus anxieuses du XIXe siècle?

I

Si Vigny lui-même semble avoir hésité et varié à ce sujet, ce ne fut pas pour le public. Lorsqu'il publie *La Sauvage* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1843, on peut lire en note : « Les *Poèmes philosophiques*, dont celui-ci est le premier, formeront un recueil qui doit faire suite aux *Poèmes antiques et modernes*... » Et, dix-huit mois plus tard, à propos de la publication, dans le même périodique, de *La Maison du Berger* : « Ce poème est le prologue (2) du volume des *Poèmes philosophiques* de M. Alfred de Vigny dont les quatre premiers : *La Sauvage*, *La Mort du Loup*, *La Flûte*, *Le*

(1) Parmi les plus importants de ces *lapsus*, lire : Mais il *renonce* et dit... (*Mont des Oliviers*, v. 133); Je soutiendrai ses bras quand il prendra l'*épieu* (*Wanda*, v. 51); Que tu graves au marbre ou *traces* sur le sable (*Esprit pur*, v. 55).

(2) Telle était, en effet, la première disposition prévue par le poète. La maison du berger était comme l'observatoire sentimental d'où Vigny aurait contemplé le spectacle du monde. Peut-être que la pièce *Les Destinées* aurait pris place après *le Mont des Oliviers*, comme la transition entre l'ancien monde et le nouveau. En 1853, *La Bouteille à la mer* devait former l'épilogue.

Mont des Oliviers, ont été publiés dans cette Revue. »

Parallèlement à ces mentions imprimées, c'est la même désignation qui se retrouve généralement dans les lettres et le journal de Vigny. Sa lettre du 31 janvier 1843 à Camilla Maunoir mentionne, elle aussi, *La Sauvage* comme « le premier de ces *Poèmes philosophiques*... ». L'année suivante, le *Journal* note, pour un *Poème philosophique*, le sujet symbolique de l'*hyène*, ou prend texte d'un vers fameux de *La Maison du Berger* pour en faire la devise même de tout le futur recueil. La collection Spoelberch de Lovenjoul possède la petite feuille de papier réglé où Vigny a tracé côte à côte les deux expressions rivales, la première seule considérée comme un titre :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Ce vers est le sens de tous mes *Poèmes philosophiques*. L'esprit d'humanité (1), l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées.

En revanche, le *Journal* inédit, entre 1851 et 1853, renferme à ma connaissance trois traces, dont deux catégoriques (2), du futur titre adopté par L. Ratisbonne :

(1851). *Les Destinées*. Un des poèmes doit être intitulé *Les Constellations*.

(1) Et non *de l'humanité*, comme l'a dit Ratisbonne dans sa publication du *Journal d'un poète*.

(2) Est-ce vers la même époque que Vigny attribue la première place, dans son recueil, à la pièce *Les Destinées*, avec l'épigraphe : « C'était écrit »? « Épigraphe du volume entier à placer sur le titre et le faux-titre », dit une observation de sa main. Mais c'est surtout, à mon sens, un écho du dernier tercet et une allusion au fond de fatalisme que Vigny attribue au dogme chrétien.

(Juillet 1851). Vue générale du livre des *Destinées*. Comme dans *La Maison du Berger*, je mettrai la personne à qui j'écrirai dans un nuage avec un arc-en-ciel à ses pieds.....

(Mars (?) 1853, après un schéma que le poète se propose). Telle sera la marche de chaque composition des *Destinées*.

Pour quiconque a pratiqué Vigny avec quelque assiduité, il semble que ce mot « fatidique » entre tous ne pouvait manquer de s'offrir à l'esprit du poète. Quand on se rappelle quel poids il lui donnait, dès *Cinq-Mars* et sa prose juvénile (1), et quelle aggravation de sens, en quelque sorte, chacune des démarches de sa pensée attribuait à ce vocable, on ne s'étonne guère de le trouver, comme un Verbe synthétique et libérateur, sous sa plume. Est-ce à dire cependant que ce pluriel inquiétant et douloureux soit le dernier *état*, la manifestation sans appel que Vigny souhaitait afin de présenter au monde sa pensée suprême?

Nous ne le croyons pas, et ne voyons à vrai dire aucun texte qui nous y oblige expressément. Peut-être existe-t-elle quelque part, la feuille de papier sur laquelle le poète aurait tracé, sans contestation possible, les mots définitifs que Ratisbonne n'aurait eu qu'à reproduire en 1864 : en ce cas, toute cette discussion serait vaine. En l'état actuel des choses, il n'y a guère que des contre-indications :

1° Le manuscrit de la pièce liminaire avec cette suscription : 1er *Poème philosophique*;

(1) Cinq-Mars va « accomplir sa destinée » (fin du chap. I); il « rêve à sa destinée » (début du chap. VII); et, tout au long du roman, la « destinée » est là, invisible et présente.

2° Le manuscrit du *Mont des Oliviers*, avec cette suscription : [4e] [7e] [8e] *Poème philosophique*;

3° Le manuscrit de *Wanda*, avec cette suscription à l'encre : 9e *Poème*, puis au crayon bleu : 10e *Poème*;

4° Et surtout, la liasse préparée par Vigny lui-même, à une date certainement postérieure à 1861, et spécifiquement désignée dans l'inventaire joint à son testament et déposé avec celui-ci chez son notaire. C'est la quatrième des liasses renfermant des compositions littéraires ou des papiers relatifs à son œuvre d'écrivain; or la désignation en est très nette : *Poèmes philosophiques*.

II

On s'était bien accoutumé, semble-t-il, dans le cercle restreint, mais attentif, qui savait que Vigny n'avait pas dit son dernier mot, à se servir de ce titre pour désigner les *ultima verba* du poète. « A peine connaissons-nous, écrivait Auguste Desplaces (1), quelques pièces des *Poèmes philosophiques*, lesquelles ont paru isolées sans trop de sensation. Faut-il s'en prendre à l'auteur ou au public? Est-ce la valeur du poète qui baisse, ou l'enthousiasme du lecteur qui fait défaut? Si *La Prison* et *La Femme adultère* eussent pris la place de *La Mort du Loup* et de *La Flûte*, croit-on qu'elles auraient soulevé plus d'applaudissements? Il faut que M. de Vigny s'en console... » G. Vattier, de même,

(1) *Galerie des Poètes vivants*, Paris, 1847. Sainte-Beuve se tenait aux mêmes termes : sa *Chronique parisienne* du 6 août 1844 parle des *Poèmes philosophiques*.

dans la *Correspondance littéraire* des 25 mars et 25 avril 1863 (1), annonce « un recueil qui doit s'intituler *Poèmes philosophiques* ».

Parmi ces témoignages, il en est qui peuvent passer, sinon pour des confidences du poète lui-même, du moins pour l'expression acceptée et admise d'une volonté qui avait fait son choix. Dans ses *Adieux poétiques* (1860), un ancien camarade de régiment de Vigny, et qui prétend juger sans plaisir le chemin suivi par son ami, Gaspard de Pons, emploie avec une sorte d'ironie le qualificatif en question : Vigny aurait eu tout loisir de déférer expressément à sa critique s'il n'avait tenu à un titre qu'il ne manquera pas de réitérer. « Je sais très bien, dit G. de Pons, que son *Paris* ne figure pas dans ses poèmes dits *philosophiques*, auxquels il ne pensait pas encore quand ce morceau fut composé, mais il n'en est ni plus mauvais ni moins réellement philosophique pour cela. » Et, à propos de sa propre pièce *l'Impossible*, composée en 1843 en réponse à *la Flûte* :

> Dans les ouvrages de mon ami Alfred, c'est *Eloa* que j'ai choisie de préférence pour exemple et que j'ai opposée à ces poèmes philosophiques.

Et de même, le 6 août 1844, la *Chronique parisienne* de Sainte-Beuve.

En face du versificateur mondain, plutôt déconcerté par un genre nouveau de poésie, voici le bas-bleu animé d'un sincère amour des lettres, mais trop bien servi par son enthousiasme et la nature de sa beauté.

(1) *Galerie des Académiciens* (p. 132).

On sait que Louise Colet fut quelque temps honorée de la confiance de Vigny — et peut-être d'autre chose. Publiant, en 1857, quarante-cinq lettres de Béranger, cette Muse de l'arrière-romantisme rappelait l'activité poétique des illustres représentants du lyrisme français. Leur discrétion actuelle ne devait pas faire oublier qu'ils étaient encore à l'œuvre, « préparant pour la postérité des œuvres nouvelles ». Et elle ajoutait, marquant le caractère singulier des œuvres prochaines,

> quoique, à vrai dire, les poèmes philosophiques d'Alfred de Vigny... n'aient pas de filiation.

On peut affirmer surtout qu'un caractère officiel était attaché à ce titre par le périodique cher à Vigny. La *Revue des Deux Mondes* fut en somme la seule revue où Vigny ait trouvé l'occasion de donner quelque publicité aux tout derniers produits de sa pensée : son directeur est resté fidèle à une désignation qu'il tenait sans doute du poète lui-même. Outre les témoignages que nous en avons vus, il faut noter les indices suivants :

L'article nécrologique d'E. Forcade (n° du 1er octobre 1863) rappelant qu'on avait eu du grand disparu, « à de rares intervalles, des poèmes philosophiques » ;

La note accompagnant la *Colère de Samson* (n° du 15 janvier 1864). « ... Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà quelques-uns des *Poèmes philosophiques* qui trouveront place dans ce volume, digne complément de l'ensemble d'œuvres délicates et fortes que les *Poèmes antiques et modernes* avaient commencé. »

La table générale de la *Revue*, 1831-1874 (Paris, 1875), qui distingue encore très justement, à mon sens, entre

la *Colère de Samson*, « poème posthume », et les six « poèmes philosophiques » que la revue de Buloz avait eu le privilège de publier.

Les Destinées avaient pourtant paru dans l'intervalle : mais leur publication ne semble pas plus modifier cette désignation, courante à la *Revue*, que l'annonce de leur prochaine apparition n'influençait un homme aussi bien informé que Jules Levallois, écrivant dans l'*Opinion nationale* du 1er octobre 1863 que les pièces déjà connues du prochain recueil « sont à mon sens ce que Vigny a écrit de plus large, de plus élevé, de plus complètement beau » et qu'il attend « le volume qui contiendra l'ensemble des *Poèmes philosophiques* ».

Ceci est daté du 1er octobre 1863 : le 16 janvier 1864, le recueil posthume est mis en vente chez Michel Lévy, et il porte le titre : *Les Destinées, poèmes philosophiques*.

III

« *Les Destinées*, c'est élevé, un peu énigmatique », écrivait Sainte-Beuve sur l'exemplaire dont Ratisbonne venait de lui faire hommage : le critique — peu favorable — ne tient pas à diminuer la part de l'énigme. « Pourquoi ce titre, *Les Destinées*? » demandait aussitôt Caro quand fut révélé le testament poétique de Vigny, « titre énigmatique, presque sibyllin ? » D'autres critiques s'en tinrent plus ou moins délibérément au sous-titre, à cette désignation de *Poèmes philosophiques* à laquelle on se sentait sans doute mieux préparé : c'est ainsi qu'A. de Pontmartin dans les *Débats* de janvier 1864, Claretie reprenant en 1868 un article de

la *Revue française*, et lui faisant place dans *La Libre Parole*, ne semblent pas connaître d'autre façon que l'ancienne de nommer le recueil publié par L. Ratisbonne.

Au contraire, les intimes de celui-ci paraissent avoir insisté sur l'authenticité du titre *Les Destinées*. La *Revue nationale* du 10 janvier 1864, annonçant pour le 15 janvier la publication de l'œuvre posthume, offre à ses lecteurs le poème en tercets, que « notre ami, M. Louis Ratisbonne, à qui l'illustre poète a confié son œuvre », a bien voulu lui communiquer. « Le poème que nous donnons, continue la note de la *Revue nationale*, est le premier, et celui qui donne son nom à tout le recueil. »

Insistance analogue sous la plume de Saint-René Taillandier consacrant à Vigny, dans la nouvelle édition de la *Biographie Michaud*, un article sympathique. Il cite, il est vrai, « les *Poèmes philosophiques* publiés en partie de son vivant, en partie après sa mort », mais rectifie d'une assertion catégorique : « ... *Les Destinées*, tel est le titre qu'il donna lui-même à son recueil. »

Or, pour ceux des contemporains qui admettent sans conteste ce fatidique pluriel, il a visiblement quelque chose de sinistre et d'amer. Auguste Callet, dans la *Nation* du 9 février 1864, reproche au poète, en vertu de ce titre, « de croire l'idée de fatalité primordiale chez l'homme », et, avec son « insouciance voluptueuse de la chose publique », son « admiration pour le despotisme oriental », d'aboutir à une philosophie dont voici les caractéristiques : « fatalité, désespoir, dédain, misanthropie, volupté... »

Même note, qui croit vibrer à l'unisson du sens des *Destinées*, dans l'article où Ch. de Mouy (*Presse* du 7 mars 1864) signale la « quiétude moderne » de ce Vigny posthume; et pareillement, avec une pointe d'hostilité, dans l'article consacré au poète par F. Colincamp (*Biographie Didot*), qui relève dans *Les Destinées* « scepticisme, découragement singuliers chez un poète qui après tout n'avait pas à se plaindre du sort ».

IV

Le titre du recueil, conforme ou non à l'intention du poète, a donc produit son effet : qu'on l'accepte ou qu'on le rejette, il vise à caractériser une disposition nettement déprimée. Et si Ratisbonne a ainsi voulu d'avance marquer une tonalité fataliste, il y a certainement réussi.

L'a-t-il voulu? C'est assez probable. Non que l'auteur de la *Comédie enfantine* donne l'impression, par sa propre œuvre littéraire, d'avoir adhéré lui-même, explicitement, à une philosophie de ce genre. Mais il avait fait connaissance de Vigny à une époque où celui-ci, particulièrement attristé par ses deuils, abattu par la maladie, ombrageux parfois jusqu'à une sorte de misanthropie, paraissait atteindre à un silencieux désespoir : légataire des œuvres littéraires du poète, quoi d'étonnant qu'il ait cru traduire sa plus intime pensée en adoptant le plus désenchanté des titres? D'autre part, cet israélite alsacien, appartenant à une famille où des conversions au catholicisme ont été

retentissantes (1), ce traducteur de Dante a peut-être été plus sensible que de raison à la douloureuse actualité que trouvaient vers 1862-1863, dans la France intellectuelle, les doctrines les plus voisines d'un fatalisme déclaré.

Songeons en effet à ces dates concordantes : les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, les *Poésies* de Mme Ackermann viennent de paraître; *Les Misérables* sont en cours de publication ; *Dominique*, *le Maudit* sont deux livres de 1863. Dans la région de la reconstruction historique ou de la spéculation philosophique, l'atmosphère est plus lourde encore : Schopenhauer est révélé à la France par Foucher de Careil; Michelet publie *La Sorcière*; Louis Ménard donne une traduction de l'*Oreslie* d'Eschyle. Le darwinisme, auquel la France s'initie en ce moment, est considéré comme une nouvelle forme scientifique d'une « aveugle et brutale fatalité » (P. Janet, *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1863, p. 584). La thèse que Taine commence à démontrer dans son *Histoire de la littérature anglaise* est acceptée ou réfutée du point de vue presque exclusif du libre-arbitre. Et comme le grand public ne veut voir dans la *Vie de Jésus* que la déchéance d'un Dieu, comme de toutes parts la philosophie positive accentue ses dispositions mécanistes, il s'ensuit qu'un déterminisme rigoureux, sans évasion possible, semble la seule explication possible des énigmes du monde, dès qu'on prétend s'affranchir des croyances traditionnelles.

(1) Sitzmann, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, t. II, p. 502.

Coïncidence forfuite, ou effet des mêmes causes? Les années 1861 à 1865 sont, dans les statistiques officielles de la France, celles qui accusent la plus forte proportion de suicides connue jusque-là (12,36 pour 100.000, alors que les plus folles années du romantisme, 1831-1835, n'en comportent que 6,41 pour 100.000). Les années 1862 et 1863 en particulier sont les plus fortes en morts volontaires que la France ait traversées : en chiffres absolus 4770 en 1862, 4613 en 1863 ; ces chiffres seront dépassés en 1865 (4946). On peut dire que jamais, au cours du XIXe siècle, l'âme française n'a été plus meurtrie que dans ces années avant-courières, en effet, d'une catastrophe nationale.

N'est-il pas naturel de supposer que l'auteur de second plan, à qui échut la flatteuse bonne fortune d'éditer les œuvres posthumes d'un grand poète resté si longtemps secret, mystérieux et volontiers prophétique, ait cédé à une pareille ambiance morale? Il pouvait se croire strictement d'accord avec la pensée du maître; celui-ci faisait d'autant mieux figure de précurseur qu'il annonçait plus délibérément les tendances les plus accentuées du fatalisme de l'heure présente : ce mot, *Les Destinées*, devait, très naturellement, prendre la place en vue sur la couverture du mince recueil posthume mis en vente par Michel Lévy à la mi-janvier de 1864.

V

Comment savoir exactement dans quelle mesure un public se laisse influencer par ce tout premier contact qu'il prend avec une œuvre intellectuelle : *le titre*?

Auteurs, éditeurs et librairies, nous l'avons dit, connaissent bien l'importance de l'invite ou de l'appât, de telle étiquette ou de telle profession de foi en raccourci, de cet écriteau planté sur un seuil ou à l'amorce d'un chemin : vraiment, de la disposition créée au préalable par le titre vont dépendre, pour une certaine part, l'humeur du lecteur et le succès de l'ouvrage.

Peut-être en a-t-il été ainsi, au sujet des *Destinées*, pour bien des critiques de Vigny : leur interprétation, préparée par ce qu'ils savaient d'ailleurs des « tristesses » du poète, a été entraînée à l'extrême par la résonance douloureusement fatidique de ce mot : et ici, l'importance du titre était d'autant plus grande que le symbolisme était plus voilé, que l'opposition était plus forte entre points de vue divergents. *Poèmes philosophiques* : c'était simplement marquer (en opposition avec les poèmes « mystiques », les poèmes « antiques », les poèmes « modernes ») que l'âme même de ces œuvres-ci était la réflexion la plus grave et la plus abstraite; *Les Destinées* : c'était déclarer le problème résolu, en afficher d'avance la solution et annoncer que, dans le conflit entre le Sort et l'individu, celui-ci était déclaré vaincu.

Or, une conclusion aussi affirmative est loin de se dégager de l'ensemble des poèmes. Examinons, en effet, leur sens de « poèmes philosophiques » sans nous laisser influencer désormais par aucune suggestion préalable.

Il importe d'abord d'isoler, du groupe à peu près organique formé par les autres pièces, *la Colère de Samson*, écrite en 1839 : expression pathétique d'une déception amoureuse, « élévation », comme Vigny se

plaisait à appeler les poèmes qui, à cette époque de sa vie, portaient dans les régions les plus élevées une émotion terrestre, cette pièce n'était pas sans raison exclue, dans l'annonce de la *Revue des Deux Mondes*, des réels poèmes philosophiques.

Le Mont des Oliviers, de même, est peut-être à son point de départ une « élévation » — celle du « divin Fils » parlant au « divin Père ». Par le post-scriptum de 1862, cette pièce était nettement rangée au nombre des *Poèmes philosophiques* (et l'on a vu que le manuscrit porte cette désignation) : or, plutôt dédaigneuse que désolée, sereine en somme dans sa résignation, la conclusion de Vigny affirme simplement pour le « juste » le droit de ne plus communiquer avec une divinité qui ne s'est pas révélée, le jour du plus pathétique appel de la Terre au Ciel.

Ailleurs, un réconfort incontestable s'offre à la pensée du poète, douloureusement inquiète d'un aspect quelconque du Mal. Aux objections présentées par la clairvoyance ou la sensibilité, le cœur ou la conscience trouvent des réponses; et ainsi le poète ne dit pas : « non » à la vie.

La Maison du Berger : une rêveuse compagne consolera celui que blesse la Nature insensible, que froisse la politique, que choque le machinisme triomphant : car l' « éternel féminin » est là pour réconforter l'homme qui souffre de trop penser;

Les Oracles : « la vue et la clarté » du Vrai triomphe à la longue des commodes combinaisons de l'opportunisme politique;

La Sauvage : le respect du Travail et de la Femme, apporté aux tribus errantes par la colonisation vrai-

ment digne de ce nom, est l'excuse et la justification de cet empiétement sur la vie des nomades;

La Mort du Loup : un stoïcisme silencieux est la plus noble attitude; « contre le destin, effort muet »;

La Flûte : jugeons les intentions plutôt que les actes, quand nous nous prononçons sur la valeur foncière de nos compagnons d'humanité; il est si difficile à l'homme de donner sa mesure, que c'est manquer à l'équité que de condamner les autres sur le seul témoignage de leurs résultats;

La Bouteille à la mer : une vérité est toujours assurée de se faire jour, le moment venu;

Wanda : la négligence des aristocraties par un pouvoir tyrannique amène avec le temps la chute de celui-ci, et une sorte de justice immanente venge un jour les nobles cœurs qui ont souffert de la méchanceté d'un despote;

L'esprit pur : l'aristocratie de l'intelligence est en train de remplacer dans nos civilisations toutes les autres.

Il reste donc légitime, au gré de Vigny, de faire confiance à la vie; la pensée et le cœur peuvent compenser les insuffisances ou les iniquités de la création « avortée ». La pièce liminaire des *Destinées*, elle-même, reproche surtout au christianisme d'avoir attribué à la Grâce une valeur analogue à celle qu'avait le Destin dans les religions antiques : mais rien n'interdit de croire à ce bonheur de la liberté, que même le chrétien ressent dans une plus grande mesure que le païen :

Il sera plus heureux, se croyant maître et libre...

VI

Conclusion :

Il est possible que Vigny, hésitant vers 1851-1853 entre le titre de *Poèmes philosophiques* et celui de *Destinées*, ait réellement choisi ce dernier.

Il est plus probable que le légataire de ses œuvres littéraires a donné la préférence — pour diverses raisons — à un pluriel émouvant mais contestable.

Une idée d'irrémédiable fatalité est, en tout cas, attachée à ce mot : servant d'étiquette, en quelque sorte, au recueil entier, il lui confère une intention, implicite et latente, d'absolu pessimisme.

Cette idée n'est conforme, ni à ce que nous savons par ailleurs de la pensée de Vigny, ni à la signification réelle des poèmes philosophiques.

DEUX ÉTAPES DÉCISIVES DU RENOM DE VIGNY

> Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain...
>
> (*Journal*, 1829.)

Dans l'assistance assez peu nombreuse qui prit part, le 20 septembre 1863, aux obsèques du poète, rien n'indique la présence de jeunes gens intéressés à la politique active. Vigny, fait officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1856, convié aux réunions de Compiègne, ne paraissait pas en mauvais termes avec le régime impérial : la présence du Maréchal Magnan et d'un fonctionnaire de l'Instruction publique dans le cortège funéraire témoignait, somme toute, d'une assez bonne entente entre le poète des *Oracles* et le pouvoir qui avait restauré le principe d'autorité en 1850.

D'autre part, les étudiants étaient en vacances; et le parti républicain, n'existant qu'à l'état embryonnaire, aurait été assez en peine de témoigner la moindre déférence posthume à un écrivain de qui la légende avait fait une sorte de hautain et distant personnage. Cependant, des hommes qui représentaient à leur façon la persistance des grands espoirs démocratiques de 1848, tels que Noël Parfait, se trouvaient là; et si

Baudelaire et Berlioz, par leur présence attristée, signifiaient ce que l'art véritable devait aux initiatives d'un pareil artiste, ne pourrait-on dire que Leo Lespès, fondateur du *Petit Journal*, avait quelque raison de suivre le deuil, lui aussi? L'éducation des foules, achoppement des démocraties, était resté l'une des préoccupations de l'auteur de *la Maison du Berger* : le lanceur d'une feuille populaire lui devait un suprême hommage.

Si bien qu'en face de Victor Hugo, « là-bas, dans l'île », enflammant à distance par ses strophes véhémentes l'opposition plus hardie, en face de Lamartine peinant aux besognes indistinctes et diluées de sa vieillesse, ce romantique-ci n'était pas tout à fait sans recours contre l'oubli ou le dédain de générations qui cherchaient des guides pour un nouvel affranchissement. Dans quelle mesure l'idéalisme politique et social indéniable de ceux qui, en plein Empire « libéral » ou opportuniste, rêvaient d'un régime nouveau, put-il être servi par le poète dont l'absurde légende de la « tour d'ivoire » défigurait les traits? Paradoxale, l'aventure vaut d'être contée avec quelque détail.

I

Les années qui suivirent la mort de Vigny virent publier *Destinées* et *Journal*. Pour de jeunes impatiences, il n'y avait rien là qui encourageât directement un retour à la démocratie. Cependant, de nouveaux publics purent voir que l'action des conducteurs d'hommes avait toujours paru, à ce poète délicat, l'un

des grands problèmes de l'humanité vivante; que l'autorité du sabre, contestée qu'elle était dans *Servitude et Grandeur militaires*, avait, dans Vigny, inquiété l'homme autant que le poète; surtout, on devait comprendre que le *C'était écrit*, allégué par les *Destinées* en raison d'une fausse interprétation, était plutôt démenti par l'ensemble d'une vie courageuse, stoïque et non résignée, lucide et point abandonnée. Divers articles, mieux que les reprises tendancieuses de Sainte-Beuve (1), sénateur désabusé de Napoléon III, remettaient dans le jour convenable la belle figure du poète.

Jules Levallois, dans l'*Opinion nationale* du 1er octobre 1863, prévoyait une gloire accrue pour Vigny, grâce à ces révélations posthumes du *Journal* et des derniers *Poèmes* : il préparait les accès auprès d'un public disposé à écouter sa voix influente. Baudelaire rappelait que cette mort, comme auparavant celle de Chateaubriand et celle de Balzac, faisait éprouver « une dépression d'âme », le sentiment qu'un deuil national est un affaiblissement de vitalité générale (2) : c'était pour les artistes un encouragement à en appeler des trop faciles oublis, officiels ou boulevardiers. Dans la *Revue nationale*, H. de Lagardie démontrait, le 10 octobre 1863, que Vigny était trop libéral et pas assez catholique pour rester classé parmi les légitimistes où sa naissance paraissait le ranger. Une réprobation peu nuancée des orthodoxes (*Revue du monde catholique*,

(1) On sait l'aggravation donnée par Sainte-Beuve à tant d'appréciations perfides, le 27 septembre 1863, d'après le *Journal* des Goncourt.

(2) Eugène Delacroix (*Œuvres* de Baudelaire, t. III, p. 44).

25 mai 1864) servait assez bien ses affaires posthumes auprès des impatients; et même la légende d'une mort incrédule et dédaigneuse faisait merveille dans des milieux que n'aurait point satisfaits une attitude de simple condescendance.

La jeunesse intellectuelle tâche de discipliner à cette heure par le positivisme ses aspirations libérales; et l'on peut dire que, dans cette France de demain qui se formait dans les cénacles et les brasseries du Quartier latin, dans les bibliothèques de la Ligue de l'Enseignement (1), il n'est pas un militant qui ne se réclame d'une méthode réprouvant la recherche des causes premières ou finales, ramenant au réel des espérances que l'échec de 1848 dissuade d'être des utopies. Or un bréviaire obligé de ces générations montantes, succédané essentiel de l'ample *Cours* du maître, était donné, l'année même de la mort de Vigny, par un disciple éminent, Émile Littré; et son livre sur *Auguste Comte et la philosophie positive* débutait par un rappel à la constance et au désintéressement, nécessaires chez quiconque se forme pour la plus grande action :

Qu'est-ce qu'une grande vie? « Une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr », a dit Alfred de Vigny. Cette belle parole, M. Comte s'en est emparé pour caractériser sa propre carrière.

C'était, dès la page 1 d'un livre de chevet obligé,

(1) Cf., pour un parfait « coup de sonde » à cet égard, G. Baumont, *Les débuts de la Ligue de l'Enseignement et la Révolution du 4 septembre 1870 à Saint-Dié* (*Bull. de la Soc. philomatique vosgienne*, 1925).

Rappelons que J. Stuart Mill, de qui le livre sur *Auguste Comte* vient renforcer ce courant, avait été des premiers admirateurs britanniques de Vigny.

détacher de *Cinq-Mars* et rapprocher des généreuses aspirations d'une jeunesse impatiente un fier précepte qui n'entendait pas succomber sous l'opportunisme; c'était ramener dans les plus nobles régions cet espoir du progrès dont on pouvait croire qu'il n'était qu'idéalisme d'adolescence, vite flétri par la réalité. Surtout de la part d'un philosophe qui déclarait borner ses lectures aux « grands poètes occidentaux anciens et surtout modernes » (Comte à Miss Martineau, 6 avril 1854), c'était rattacher à la persistance de l'idéal l'accomplissement d'une œuvre importante.

Le grand quotidien rénové par Dollfus et Nefftzer, *le Temps*, servait à sa manière de ralliement à la partie la plus modérée de la France « républicaine sous l'Empire ». Bien que Dollfus — ancien théologien — eût peu de sympathie pour Vigny, ce journal avait plus que tout autre signalé l'importance des *Poèmes* posthumes et du *Journal* pour deux principes essentiels, dont la conquête devait être maintenue par la pensée contemporaine : l'autonomie morale de l'homme à l'égard des religions révélées; la nécessité pour l'écrivain moderne de ne point s'abstraire des soucis de la Cité. La publication du *Mont des Oliviers* dans le numéro du 13 janvier 1864 — sans la strophe du silence —, un article de Louis Ulbach dans celui du 25 janvier, avaient à cet égard fait bonne part aux *Destinées*, démontrant que le poète réputé secret avait « collaboré à l'œuvre commune malgré tout », malgré tout ce qui avait été dénoncé comme « timidité politique ». Là encore, Auguste Comte pouvait être satisfait, lui qui ne cessait pas de voir dans la poésie une institution « sociale » au premier chef.

Le Temps paraissait réactionnaire, et au groupe exilé de Victor Hugo, et aux socialistes de l'intérieur. Mais il faut observer que Proudhon, fort au fait des débats de la littérature, mettait Vigny au nombre des « hommes de marque du siècle » : *l'Autographe* du 15 février 1865 publie une lettre du grand adversaire français du capitalisme (mort l'année précédente) regrettant le 13 juillet 1857 de n'avoir pas connu personnellement un certain nombre d'illustrations contemporaines, dont Vigny (1).

A l'antipode de l'auteur de *Qu'est-ce que la propriété?* il est intéressant de trouver Adolphe Thiers enchanté de voir son nom cité avec bienveillance, par le *Journal*, au sujet des fameuses visites académiques. Lui dont la carrière à la Rastignac attendait encore sa suprême consécration, il est tout heureux que des pages posthumes, assez cruelles à diverses grandeurs du régime de Juillet, rendent hommage à ce que Thiers avait de net et de décidé : le 7 février 1842, lors de cette fameuse tournée académique dont il a gardé un si amer souvenir, Vigny avait trouvé « la tête la plus saine » qu'il eût encore rencontrée : voilà qui n'est pas pour déplaire à un lucide Phocéen vingt ans plus tard. Et Thiers écrit à Ratisbonne :

Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi de ce volume et suis infiniment flatté du jugement que M. de Vigny a porté sur moi.

(1) Dans la même orientation politique, en dépit de la naissance aristocratique du poète, Vermersch fera à Londres, en juin 1873, des conférences sur Vigny.

Croyez à ma sincère amitié bien que vous veniez trop rarement en chercher le témoignage.

Avec nos compliments affectueux.

18 janvier 1867.

A. Thiers (1).

Adolphe Thiers est né en 1797, à un mois de distance de Vigny : on peut toujours supposer, sur le tard, qu'une sorte de connivence secrète empêche les hommes d'une même génération de se tourner irrémédiablement le dos. Mais voici, parmi les jeunes écrivains qui jouèrent un rôle dans les événements décisifs qui précédèrent et suivirent 1870, deux hommes qui nous ont mis dans la confidence de leur sympathie — et aussi des raisons de cette bienveillance marquée.

Challemel-Lacour, qui devait être longtemps le deuxième magistrat de la République, a assisté à la fameuse séance académique du 29 janvier 1846. L'attitude de Molé, infligeant sa célèbre brimade au champion du Romantisme, lui a paru significative du « conflit entre les hommes de l'idéal et les hommes d'affaires ». Il lui semble aussi que l'allusion faite par Vigny au « sultan » Napoléon devait amener la riposte excessive de l'ancien fonctionnaire qui avait servi le maître. « Si mon impression, déjà bien lointaine, ne me trompe pas, Molé n'eut pas grand'peine alors à gagner l'auditoire, qui se déclara, en grande partie du moins, pour l'Empereur et M. Molé, contre le poète gentilhomme. C'est la dernière fois, je crois, que M. de Vigny ait fait parler de lui. »

(1) Coll. de Vries Feyens à Blaricum (Hollande) : communication due à l'amitié de M. K. R. Gallas.

Du moins n'est-ce pas la dernière fois que ce grand intellectuel parle du poète. Le feuilleton du *Temps* (1er mars 1864) où il rappelle ces souvenirs est consacré au recueil des poésies posthumes; bien qu'il s'abuse un peu sur les affinités salonnières de l'auteur, « prophète en gants blancs », il discerne fort bien que son pessimisme n'est pas absolu : témoignage qui a sa valeur, venant de l'auteur des *Études et Réflexions d'un Pessimiste* :

... Je ne trouve pas que son aristocratie ait rien d'étroit, que son pessimisme soit décourageant. Au contraire, il semble plus moderne par là, et animé d'un sentiment plus vrai de la condition moderne d'aujourd'hui, que s'il eût montré un puéril enthousiasme pour les beautés de nos sociétés mécaniques. Je le trouve plus avancé que bien des pionniers, plus libre que bien des tribuns, et plus nouveau que les hérauts du prochain âge d'or. On devrait bien comprendre qu'il n'y a rien de plus rétrograde qu'un engoûment sans bornes pour son temps, et de redire chaque matin une cantate aux progrès accomplis.

On comprend que Challemel, devenu secrétaire de rédaction de la *Revue moderne*, ait fait passer, *comme dernier manuscrit soumis à son contrôle*, l'étude où Dionys Ordinaire rendait compte de deux séances académiques — celle où Camille Doucet remplaça l'auteur de *Stello*, celle où Prévost-Paradol succéda à J.-J. Ampère, — mais qu'il ait tenu à rectifier certaines « *injustesses* de ton » (1) dont son ami s'était rendu coupable. On comprend surtout que, pour ce ferme républicain, la légitimité d'un vrai régime démocratique ne se conce-

(1) Eug. Grelé, *Les débuts littéraires de Challemel-Lacour* (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1919, p. 497).

vait qu'avec les strictes vertus dont on lui fit parfois un grief. Quelque chose de Vigny transposé à la présidence du Sénat, ce n'était évidemment pas de quoi séduire les « profiteurs » du régime.

Plutôt sentimental est le lien qui rattache au poète un autre dignitaire des temps nouveaux, Jules Simon. L'auteur de *l'Ouvrière* a assisté pour son compte à une des premières représentations de *Chatterton*, et il en est resté profondément ému. Pour un garçon qui débarquait, vers 1835, du coche de Vannes avec le culte du génie, l'empreinte devait être indélébile, et ce fut bien « un des grands événements de mon temps... L'effet d'*Hernani* a été plus sérieux et plus profond; mais *Chatterton* s'était emparé absolument de nos esprits. Il y avait une Kitty Bell descendant l'escalier dans la grande scène du désespoir, qui nous paraissait une scène de Sophocle. Nous aimions aussi l'acteur qui personnifiait Chatterton, M. Geoffroy, avec ses manchettes qui remontaient jusqu'au coude » (*Premières Années*, p. 191). Comme c'est à Jules Simon que revient l'honneur d'avoir fait passer la loi sur la propriété littéraire, un des vœux les plus fervents de Vigny fut par lui exaucé.

Plus mussettiste, au contraire, dans ses dilections littéraires, Jules Favre ne donne point l'impression d'avoir ajouté, à son goût pour l'éloquence fleurie et pour la pimpante poésie, une inspiration plus haute qui pût animer celles-ci. Les jours décisifs de Verrière et d'ailleurs portent peut-être la peine d'une certaine médiocrité d'âme chez cet autre « constructeur de République ». Trop d'impatience, en revanche, et une médiocre estime pour la méditation, devaient éloigner

un Henri Rochefort de l'attitude un peu hiératique de Vigny, et c'étaient d'autres figures qui pouvaient l'attirer : les *Aventures de ma vie* nous montrent le pamphlétaire de la *Lanterne* familier de Victor Hugo à Bruxelles, en 1868 et 1869 — et l'on peut croire qu'il n'y avait point là de quoi faire monter les actions d'un ancien rival du poète des *Châtiments*.

Un autre banni, Edgar Quinet, s'était trouvé maintes fois en sympathie avec le poète de l'*Esprit pur*, et maintenait des exigences analogues à l'endroit de l' « esprit nouveau » ou de l'organisation démocratique de la Cité moderne ; tandis que, chez Jules Ferry, un sens surtout pratique donnait aux affaires administratives ou électorales et à l'opposition constitutionnelle le pas sur l'élaboration des théories et la recherche d'un idéal (1). Encore peut-on croire qu'au *café de Londres*, ou dans le voisinage d'Émile Ollivier (gendre de Daniel Stern qui avait fort apprécié Vigny), de Laboulaye, de Deroizin, collaborateur de Littré, le futur maire de Paris trouvait maints garants favorables au mérite de l'écrivain.

Quant à son adversaire Georges Clemenceau, il respectait fort, pour son compte, la hauteur de pensée, l'hellénisme convaincu, le désintéressement éclatant du gentilhomme en rupture de caste. Il rappellera, lui aussi, dans *le Grand Pan*, les mésaventures académiques du candidat de 1846, devant « remonter *onze* fois le calvaire » et subir en fin de compte « les insolences de M. Molé pour être tout à fait de l'Académie » : memento

(1) Cf. les impressions d'A. Darimon à cette date (*Figaro*, 4 août 1884).

qui peut-être lui resta dans la mémoire quand vint son tour d'être des Quarante (1).

Faut-il tenter de scruter ce que les Auguste Callet, les Arago, les Alphonse Peyrat, d'autres lieutenants du nouvel état-major ont pu penser de Vigny? Faut-il rappeler que, pour une École Normale supérieure « fermée à la politique », l'épuration des principes importait plus que la turbulence de la mêlée, et qu'ainsi les hautes exigences de Vigny, juge des hommes politiques, devaient sembler la condition même d'un régime républicain à instaurer, selon des hommes que 1870-71, le 16 Mai, d'autres dates encore, ne devaient nullement surprendre, et inviteraient seulement à manifester leur idéal? Il importe peu (pour notre démonstration) qu'à l'usage se soient gauchies et ternies ces pures évocations de l'Équité, de la Justice, du Désintéressement civique; d'autres impatiences trouveront d'ailleurs à leur tour, dans l'œuvre du poète, plus d'un écho sympathique, et par exemple le machinisme excessif, l'avilissement d'une certaine littérature, la déviation du régime démocratique (2), ont grande raison de se sentir flagellés par des vers connus

(1) Qu'il soit permis à l'auteur de ces lignes de signaler l'émotion avec laquelle le « néo-grec » convaincu qu'était resté ce grand homme prit connaissance d'une page qu'il ignorait absolument : le récit de la mort de Julien l'Apostat dans *Daphné*. « C'est bien, ça, c'est vraiment très bien! » dit-il à plusieurs reprises, après une lecture fort tardive assurément.

(2) Ce sont là, visiblement, les prévisions de Vigny qui semblent les plus curieuses à noter pour ceux que l'après-guerre a déçus. Il n'est que de comparer, à l'idéalisme social des fondateurs de la Troisième République, les revendications d'une autre génération, pour voir d'immenses déficiences apparaître.

de Vigny. Indirecte peut-être, mais d'autant plus efficace qu'elle venait de plus haut, l'intègre inspiration des *Poèmes philosophiques* suivant les déchirements de *Stello*, de *Chatterton*, aidait l'idée nouvelle à se frayer sa route dans les foules impatientes. Et que ce fût le débutant Anatole France (1) ou Leconte de Lisle (2) déjà méprisant, ceux des poètes qui parlaient au nom de la génération montante saluaient « un grand et noble artiste » et s'inclinaient devant l'exemple d'une vie « pauvre et digne » qu'il avait donné aux meneurs des hommes.

II

Si l'intègre poète des *Oracles* a ainsi quelque part à l'établissement d'un régime dont les débuts n'étaient un succès qu'à la condition de comporter beaucoup d'idéal, le fier prosateur de *Servitude* a directement participé aux dispositions qui ont permis à la France de traverser victorieusement une autre épreuve : la Grande Guerre.

Il ne fallait guère moins que cette action diffuse,

(1) On sait que son *Vigny* de 1868 insistait surtout — selon les tendances mêmes de l'auteur — sur un des caractères contestables, le « scepticisme profond et doux », de l'auteur de *Stello*.

(2) Voir les *Notes sur les poètes contemporains* publiées, parmi les « inédits de Leconte de Lisle », par Jean Dornis. A. Beaunier, dans son article sur Vigny de la *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1914, avait bien vu l'importance de ce rôle secret : « S'il ne l'est plus, il a été le maître des jeunes hommes qui, ayant reçu la Défaite comme présent de berceau, ont dû chercher ailleurs que dans la force l'orgueil indispensable de la vie. »

jointe à quelques autres (1), pour refaire une minorité agissante et ferme dans un pays singulièrement secoué par des crises redoutables. Sur quelques points essentiels, d'ailleurs, ce n'est pas d'action *diffuse* qu'il convient de parler, tant l'*impératif catégorique* émané de Vigny est manifeste. Il rappelait, à des dilettantes assoupis dans la plus charmante délectation, diverses vérités issues sans doute de bien lointaines époques : l'attrait du danger, l'âpre joie de la subordination; par-dessus tout la nécessité, dans des moments rares et terribles, d'une immolation que *Stello* avait libérée des antiques horreurs et des holocaustes primitifs, que la pensée vigilante du poète avait rattachée d'autant plus fort à d'autres lois, intérieures celles-là :

Sacrifice, toi seul peut-être es la vertu!

Ernest Psichari est un continuateur direct des personnages de *Servitude*; et même, sans le savoir, il réalisait non seulement un type d'officier cher à l'ancien capitaine du 55e, mais une variété du genre que Vigny entrevoyait à merveille : l'officier colonisateur et apôtre de la civilisation, ascète et presque martyr, considérant que des « vœux » sont fatalement liés à toute activité continue parmi des indigènes hostiles, et trouvant une indicible sérénité dans une subordination que le cours ordinaire des choses met communément au rang des servitudes intolérables.

(1) Voir mon étude sur *La littérature française d'avant-guerre* (Paris, 1919), chap. IV, et l'approbation qu'elle eut, de divers côtés, pour la détermination des courants d'idées qui avaient le plus modelé la génération de la guerre; cf. J. Bertaut, *La religion de l'honneur chez Vigny* (*La Revue*, 15 septembre 1913).

Il y avait eu un temps où le livre de Vigny était considéré, par des soldats de métier, comme une grave infraction à l'ordre moral. « La discipline faisant la force principale des armées », on envisageait avec crainte la clairvoyance de l'ancien capitaine, discernant en plein régime bourgeois les raisons qui faisaient de l'Armée « une nation dans la Nation », « une sorte de gendarmerie », « un corps séparé du grand corps de la Nation », admettant l'éventualité lointaine d'une suppression de la barbarie guerrière et ne découvrant d'autre support que le point d'honneur, dans des circonstances hostiles, pour l'accomplissement du devoir.

Ces circonstances s'étant retrouvées aux alentours de 1900, il était naturel que, grâce à Vigny, le redressement des volontés s'accomplît au nom de ce principe tout intérieur. Dans *l'Appel des armes*, écrit en Mauritanie de 1910 à 1912, en dépit de l'humanitarisme cher à l'époque, se trouve transposé l'esprit du capitaine Renaud dans la brousse et la plaine de sable : Nangès et ses camarades savent à leur tour que l'attrait du danger et l'amère salubrité de la subordination sont de tout autres principes de vie que l' « ivresse malsaine » de la guerre et le déchaînement d'une « force inique ». Tous ceux qui ont connu Ernest Psichari savent que *Servitude et Grandeur militaires* a une grande part à la formation de cet honneur colonial, presque ascétique dans sa gravité, qui animait des hommes jugés injustement par la politique courante, et destinés par la force des choses à former le vrai noyau moral autour duquel se refaisaient des vertus longtemps obnubilées.

Plus touché par l'idée religieuse, et ainsi plus voisin de l'inspiration de l'admirable Péguy, le posthume *Voyage du Centurion* remettait en pleine France un problème tout concret : le capitaine Maxence annonçait les grands dévouements de 1914, celui de l'auteur même et de ses meilleurs camarades, au nom d'un idéal chrétien qui n'était pas celui de Vigny, bien qu'il donnât une réponse analogue à la tragique question du « sens de la mort ».

Voici la France en guerre — une guerre qu'elle n'avait pas cherchée, et où le point d'honneur n'a point cessé un seul instant de se trouver impliqué. Assez vite, et quand l'holocauste des Péguy, des G. Duruy, des Art Roë, des Paul Drouot — de ceux qui *savaient* — a permis quelque répit à un peuple mal préparé, on voit s'épanouir l'acceptation, à la Vigny, des plus dures nécessités. Pour ceux qui sont accoutumés à ne voir que les aveuglantes apparences, il n'est pas encore engagé à fond dans les énergies déployées désormais; car les idées ont besoin de quelque délai pour se réincarner visiblement. Aussi Paul Adam, passant en revue les écrivains pour qui la guerre a été un thème récent de littérature, omet-il, comme de juste, un prédécesseur discret : l'auteur de la *Bataille d'Uhde*, formé à l'école du naturalisme, oublie que la vie se développe *du dedans au dehors*, et qu'une description technique est peu de chose auprès d'une animation de l'être intérieur, dans un pays déshabitué de toute idée guerrière (1). Mais déjà, pour les plus réfléchis des com-

(1) A l'observation qui lui en était faite par l'auteur de ces lignes, Paul Adam répondait le 12 mars 1915 : « Certes, Mon-

battants, la leçon du maître plus secret s'affirme et reflue même sur ceux qui n'ont jamais entendu parler de telles préoccupations.

Léo Larguier, grand ami de Guillaume Apollinaire, ajoute vite aux notes suggérées par ces *Heures déchirées* des souvenirs émus et précis. Voici la vieille route de Picardie en Flandre, où chemina le jeune comte de Vigny; voici une carriole pareille à celle que rencontra le vieux capitaine. La « guitoune », à 500 mètres de l'ennemi, rappelle à un officier-poète un autre logis de hasard — bien différent pourtant!

O taciturne sœur de la maison roulante
Qu'un Poète rêvait sur les monts étoilés
Pour y conduire, seule, une belle indolente
Et l'aimer, dans l'oubli des plateaux désolés,
D'un amour menacé, d'un immense cœur triste.
Vois, des jours anciens presque rien ne subsiste :
Où s'en vont-ils, ces jours à jamais en allés?

Enfin, s'il faut confier au relieur le livre même de *Servitude et Grandeur militaires*, pourquoi n'habillerait-on pas ce compagnon d'à présent d'un vêtement conforme aux destinées qu'il réconforta? « Je le vois or et bleu, du bleu d'un manteau couvert de poussière, de l'or des épaulettes ternies par une pluie de novembre... »

sieur, le livre de Vigny eût dû être cité dans mes pages sur la littérature et la guerre; toutefois je le crois moins important que d'autres, si l'on considère l'influence exercée sur l'imagination des élites... » Ce qui montre, à tout le moins, que l'histoire littéraire a quelque raison d'ajouter des précisions aux vues des littérateurs.

Surtout s'il s'agit de maintenir, parmi des compagnons tentés de donner un autre sens aux choses de l'armée et au rôle des chefs, une conception supérieure du devoir, quel admirable précédent! Albert Erlande, « *En campagne avec la légion étrangère* », ramené par la littérature à Vigny, lui reste fidèle par l'esprit. « Je le comprends bien, aujourd'hui — disait-il. Je comprends ce qu'il entendait par la Religion de l'honneur (1). » Pierre-Maurice Masson, grand spécialiste en matière de Vigny qui lui avait valu un prix de l'Académie, fait admettre de même, au milieu de réservistes peu enclins à « faire du zèle », des principes dont, à l'heure de sa mort, la grandeur apparaît à tous. Et combien d'autres, les Émile Clermont, les Roger Cahen, les Marcel Drouet, les François Lachelier, les Michel Lanson, rejoignent la flamme au front, dans un même sentiment d'abnégation et de liberté, des camarades que l'hérédité ou la tradition avait préparés à leur manière à semblable acceptation! Il faudrait y ajouter, et beaucoup de ceux de l'arrière, et bien des combattants que la mort, par bonheur, n'a pas distingués de sa farouche désignation, et qui ont dû pourtant, à la noble transposition que Vigny avait faite de quelques antiques vertus, une partie de leur constance et surtout de cette adhésion réservée mais efficace à d'exceptionnelles exigences : la guerre et non la tuerie, la discipline et non l'assu-

(1) *Mercure de France*, 1er avril 1917. Voir aussi les *Croquis de guerre et d'invasion*, du Lieutenant Doria (Paris, 1919) et *Les Vainqueurs*, de G. Girard (Paris, 1925).

jettissement, la camaraderie et non la vulgaire et triviale complicité des instincts, l'autorité et non la domination du grade...

C'est ainsi qu'une fois de plus Vigny se mêlait à la vie de son pays.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 1

I. Deux familles sous la tourmente 1

II. La « poésie pure » chez Vigny 39

III. Vigny et la Pologne 55

IV. Les mercredis de la rue d'Artois, ou le troisième Cénacle 77

V. Les États-Unis d'Amérique dans la vie et l'œuvre de Vigny 125

VI. La rencontre d'Andersen avec Alfred de Vigny ... 157

VII. « Destinées » ou « poèmes philosophiques »? Remarques critiques sur le titre du recueil posthume. 167

VIII. Deux étapes décisives du renom de Vigny 183

Imprimerie E. Aubin et Fils, à Ligugé (Vienne). — 4-33.

ch
16

Vigny, Alfred Victor, comte de
Author Baldensperger, Fernand
Title Alfred de Vigny.
301275
LF
V688
.YbA1
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITE